FEB 14 1930

37e Année. N° 2. 15 Janvier 1930.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Gabriel **Hanotaux** . .	*Mérimée et l'Impératrice Eugénie*	241
Prosper **Mérimée** . . .	*Lettres à la Comtesse de Montijo.* — I. . . .	254
Comte de **Fels**	*Les États-Unis Français et le Bloc Atlantique.* .	273
Jean-Louis **Vaudoyer**.	*Donne-moi ton cœur*...	303
Pierre **Bernus**	*Le Problème naval franco-italien*	346
Paul **Morand**.	*New-York.* — IV	371
André **Pierre**	*Les Intellectuels en Russie soviétique*	396
Gaston **Chérau**	*La Volupté du Mal.* — III	414
Colette	*Le Mouvement dramatique*	442
Albert **Flament**. . . .	*Tableaux de Paris et d'ailleurs.*	449

MARCEL THIÉBAUT : Autour de Napoléon.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION. ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement :*

L'Assassin

par MAURICE GENEVOIX

Sénilité

par ITALO SVEVO

Un Évadé

par PHILIPPE SOUPAULT

Une rencontre avec Emil Ludwig

par HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

Chants d'amour de la vieille Égypte

par ALEXANDRE MORET

La Société en France au début du XXe siècle

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

LES LETTRES DE MÉRIMÉE

À

LA COMTESSE DE MONTIJO[1]

MÉRIMÉE ET L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Le triomphe de l'amitié qui lia Mérimée à madame de Montijo, c'est le mariage d'Eugénie avec l'empereur Napoléon III : là fut frappé le grand coup; mais là aussi se trouve l'énigme, le problème. Comment se prépara et s'accomplit cette union de la fille des Guzman et de l'héritier des Bonaparte? Quelles furent ses conséquences sur les destinées de la France? Que laisse transparaître, à ce sujet, la correspondance entre la mère et l'écrivain illustre, compagnon de toujours et tuteur, pour ainsi dire, de l'enfance et de l'adolescence prédestinées?

Eugénie, deuxième fille de Cipriano de Montijo et de Dona Maria Manuela Kirkpatrick, était née le 5 mai 1826. Sa vie extraordinaire débuta dans un bain de lumière et de légende, sous un arbre d'un jardin de Grenade, dans le fracas d'un tremblement de terre. L'Espagne de 1826, — en particulier, l'Andalousie, — était en proie à des convulsions politiques et religieuses en comparaison desquelles notre « terreur blanche » n'est qu'une manifestation anodine d'autorité royale. A la suite de l'expédition du duc d'Angoulême, en 1823, Fer-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1930.

dinand VII et son ministre, l'ancien valet Colomarde, dans un accès de fureur réactionnaire sans frein, s'étaient mis à traquer tous les éléments libéraux ou seulement indépendants. A peine l'enfant était-elle née, que les Montijo, compromis dans les partis d'opposition, avaient dû fuir en France. Ils n'avaient pu rentrer en Espagne qu'après la mort de Ferdinand VII et l'avènement de la reine Isabelle, enfant de deux ans, sous la régence de sa mère Marie-Christine (septembre 1833).

C'est, nous l'avons dit, en 1830, au cours de son premier voyage en Espagne, que Mérimée avait fait la connaissance des Montijo. Mais c'est à Paris, au temps de l'exil, qu'un ami, l'ayant rencontré rue de la Paix, tenant à la main une adorable petite fille de cinq ou six ans, il avait dit à cet ami : « C'est une petite Espagnole, la fille d'une de mes amies. Je vais lui faire manger des gâteaux[1]. » Cette enfant, c'était Eugénie. Le séjour de la future impératrice au couvent du Sacré-Cœur de Paris, son éducation française, ses relations sociales, ses sentiments bonapartistes, devenus de plus en plus ardents, remontent à cette époque. C'est à cette époque aussi qu'elle se familiarisa avec les deux hommes qui eurent sur son esprit une réelle influence, puisque leur souvenir resta profondément gravé en elle jusqu'aux années de l'extrême vieillesse, Beyle et Mérimée. Sa mémoire fidèle avait gardé présente la figure de « Monsieur Beyle », qui, les prenant toutes deux, elle et sa sœur Paca, sur ses genoux, leur racontait les campagnes de Napoléon. Nous avons deux lettres, qu'à seize ans (1839-1840), elle adressait à Stendhal, quelque temps avant la mort de celui-ci (1842), et qui précisent le caractère de ces relations familières. Chose rare chez une jeune fille, ces lettres sont pleines de politique : Eugénie fait un exposé très précis de succès remportés sur les carlistes et qui, restaurant l'autorité de la jeune reine, devaient aboutir à la dictature de Narvaez; c'est qu'en effet il s'agit du sort de sa mère et de tous les siens. Elle invite avec insistance Stendhal à venir à Madrid, « ce qui rendra bien heureuses vos petites amies, *et nous recommencerons nos bonnes causeries* ». Dans la seconde lettre (décembre 1840), il y a un retour frappant vers l'admiration commune pour le grand empereur : « *Vous devez*

1. Préface de Louis Fagan aux *Lettres de Mérimée à Panizzi.*

être bien content à présent que l'on va rapporter les cendres de Napoléon. Moi aussi, je le suis, et je voudrais être à Paris, pour voir cette cérémonie. » Le caractère se dessine tel que la vie entière l'affirmera : « *Nous n'avons pas d'amies, car les jeunes filles de Madrid sont si stupides qu'elles ne parlent que de toilettes, et, pour changer, mal les unes des autres... Quand je vais faire une visite, je ne fais que bouger et je ne leur parle que pour leur dire adieu.* »

Gravité et fierté.

C'est, précisément en cette année 1839, que commence la correspondance de Mérimée avec la comtesse de Montijo, réinstallée définitivement en Espagne. La première ligne de la première lettre (19 mars 1839) vise le départ des enfants quittant Paris pour aller à Madrid rejoindre leur père malade et leur mère pleine d'inquiétude à ce sujet. Le comte meurt avant leur arrivée. « *J'ai vu vos enfants avant-hier*, écrit Mérimée au moment de leur départ, *et je les ai trouvées en très bonne santé, gaies et enchantées de se mettre en route...* » De quel ton paternel le sec Mérimée parle de ses gentilles amies : « *Ces enfants me plaisaient tellement que je ne puis m'accoutumer de ne plus les revoir de longtemps.* » Il les suit par la pensée, veille sur leur éducation et déjà sur leur avenir. Il appréhende leur retour en Espagne, « leur éducation pouvant souffrir de cet éloignement ». Il n'est pas jusqu'à « cette loi chevaleresque », si favorable « aux demoiselles vives », qui ne lui donne de l'inquiétude.

Au cours du voyage, Eugénie lui a écrit d'Oloron. Puis, selon son âge, elle laisse tomber la correspondance. Mérimée s'en plaint doucement et son souci affectueux ne cesse de se manifester par de délicates attentions. Le caractère hardi, audacieux, d'Eugénie le préoccupe : « *Je voudrais bien que vous cherchassiez un gendre en Angleterre, et si l'Angleterre vous ennuie, vous trouverez des Anglais en Italie et en France... Ici, on danse beaucoup, mais je ne vais pas au bal. Les* lionnes *y font toujours des étrangetés. On a toujours le titre de lionne à peu de frais, c'est en se conduisant dans la bonne compagnie exactement comme on faisait autrefois dans la mauvaise. En pensant aux manières d'aujourd'hui, je regrette moins que vos filles ne soient pas à Paris. Eugénie, surtout, deviendrait en peu de temps une lionne à tous crins. Avec son talent de cari-*

cature, elle laisserait derrière elle toutes les jeunes femmes à la mode à présent » (12 février 1841). Avec les années, ce caractère indépendant, cet élan capable d'un coup de tête s'affirment : « *Je croyais Eugénie sur le point de prononcer le oui fatal. Vous avez raison de dire que vos filles ne seront jamais aussi heureuses dans une autre maison que dans la vôtre. Mais les jeunes personnes se ressemblent toutes. Elles ont une envie incroyable de commander qui veut être satisfaite, et elle ne l'est pas plutôt que la responsabilité les effraye et, qui pis est, les ennuie. Je crains, pour Eugénie, les sous-lieutenants de hussards sans un sol vaillant, mais pourvus de belles moustaches et d'un brillant uniforme. Voilà ce qui me fait désirer de la voir pourvue pas trop tard, c'est-à-dire avant qu'elle ait commencé le premier chapitre du roman* » (23 novembre 1844).

Plusieurs « romans » s'ébauchent et tombent. On sent les inquiétudes de la mère en présence de cette nature de grande fille, volontaire, spontanée et risqueuse, plus portée à l'action qu'à la réflexion : « *Le cheval d'Eugénie est un puissant contrepoids aux hussards bleus; mais il a aussi ses inconvénients, car on ne monte pas seule à cheval; le galop est un auxiliaire puissant aux* requiebros... *Quel dommage qu'Eugénie ne soit pas un garçon! Elle vous ferait enrager d'une autre manière sans doute; mais les mères ne sont pas au monde pour autre chose... Croyez que vous n'êtes pas la seule mère tourmentée en ce bas monde* » (14 février 1846).

Il ne s'agit pas de suivre ici le développement de cette nature franche, brave, téméraire, qui risqua, en une partie à y périr, la carte du mariage et dont l'aventure resplendissante laisse une trace lumineuse dans l'Histoire.

Nous sommes en 1846. Les événements s'offrent à elle. En Espagne, la comtesse de Montijo est au comble de la faveur. Elle a lié son sort à la fortune de Narvaez; elle est nommée, en 1847, Camarera Mayor de la Reine; elle participe au gouvernement. On a bien l'impression que sa volonté, son expérience, sa finesse ont pris barre sur le grand et brutal aventurier que la politique espagnole ne sut ni garder ni écarter tout à fait. Bientôt Narvaez et son parti succombent. Une fois de plus, il faut prendre le chemin de l'exil. Narvaez,

duc de Valence, n'est pas de ceux qu'on supprime en un tournemain; on le ménage et on l'envoie ambassadeur à Vienne. Il vient à Paris. Exil doré. La comtesse de Montijo a marié sa fille Paca avec le duc d'Albe (février 1844). Eugénie, ayant eu, à ce sujet, une de ces désillusions de jeune fille, qui laissent leurs traces sur une vie entière, n'a qu'un désir, quitter l'Espagne. Sa mère la suit. Elles partent. Peut-être, ont-elles été influencées par les avis de Mérimée conseillant un mariage anglais, « pour ne pas mettre tous les œufs dans le même panier ». On est à Paris, à Bruxelles, en Italie, à Londres; la mère est dans son rôle, à savoir de chercher à marier sa fille, et celle-ci dans le sien, à savoir de jouir de sa jeunesse et de son éclatante beauté.

***

Cependant, en France, les événements se sont précipités. La révolution de 1848 a bousculé Louis-Philippe et sa dynastie. La République n'a pas su dominer l'anarchie. Les journées de juin ont ensanglanté Paris et terrifié la France. « La fureur de l'ordre » se jette sur Louis-Napoléon; celui-ci saisit la chance qui s'offre à lui.

Son goût pour le pouvoir n'a d'égal que son goût pour la femme. Actrices, femmes du monde, aventurières, Anglaises, Françaises, Italiennes, tout l'amuse. Il ne regarde ni aux origines, ni au rang social; pas davantage aux suites possibles de ses caprices. Fataliste, là comme ailleurs. Combien d'ambitions et de beautés ont les yeux tournés vers lui! Et combien de ces femmes, ensorcelées par son destin, lui feraient, de leur amour, un degré pour l'élever jusqu'au trône! L'Europe entière est en suspens : son succès, c'est l'ordre en France et, par suite, dans les empires voisins. Son échec, c'est la révolution partout, en Prusse, en Autriche, peut-être en Angleterre, sûrement en Italie, en Espagne.

Les exilés espagnols sont aux aguets. Comment approcher du prestigieux sauveur? Les Montijo sont, depuis de longues années, lancés dans le courant bonapartiste et libéral. La comtesse et sa fille connaissent le Prince. Peut-être a-t-on déjà dansé avec lui dans un bal en Espagne; ce qui paraît

certain, c'est qu'on lui a rendu visite dans la prison de Ham et qu'on a eu, auprès de lui, le singulier intermédiaire de madame Gordon, l'aventurière de Strasbourg. En un mot, on vit dans le même monde, on ne s'ignore pas; et, comme tant d'autres, le groupe espagnol ponte sur la carte qui se jouera le 2 décembre. La jeune fille ardente n'a pas hésité. A la veille du coup d'État, elle a fait savoir par Bacciochi, qui ne se refuse pas à ces commissions, que, toute sa fortune personnelle, elle la tient à la disposition du Prince, « en cas d'échec[1] ». Cet argent ira rejoindre dans la cassette princière celui de la belle madame Howard, qui se croit sûre du lendemain.

Un autre lien s'est créé, non signalé jusqu'ici, et qui serait, peut-être, le résultat d'une combinaison à laquelle madame de Montijo, en tant qu'amie de Narvaez, n'aurait pas été étrangère. Le 26 avril 1851, le prince Louis-Napoléon signe un reçu, trouvé, par la suite, dans les papiers des Tuileries :

« *Je reconnais avoir reçu aujourd'hui de M. le Maréchal duc de Valence* (Narvaez) *la somme de cinq cent mille francs, que je lui rembourserai avec intérêts de cinq pour cent l'an, payables par semestres, dans un délai de cinq ans et par cinquième d'année en année, si je n'ai pu la lui rembourser plus tôt.* »

Le 2 décembre réussit et les papiers des Tuileries ont gardé le document complémentaire :

Paris, le 2 juin 1852.

J'ai reçu de M. Bure, intendant général de la Maison du Prince Président de la République[2], *la somme de cinq cent mille francs en un mandat de virement sur la Banque de France,* 300 000, *et deux bons sur sa caisse de fr.* 100 000 *chacun, payables l'un au* 1er *juillet prochain, l'autre au* 1er *août suivant; la dite somme de* 500 000 *francs destinée à M. le Maréchal duc*

1. Récit de l'impératrice à Augustin Filon, *Souvenirs sur l'impératrice Eugénie*, p. 25.

2. M. Bure, payeur de la maison du Prince, était, affirme Ferdinand Bac, le mari de la modeste Éléonore Vergeot qui aurait été la « liaison » du Prince pendant la captivité de Ham. V. Ferdinand Bac, *Le mariage de l'impératrice Eugénie*, p. 35.

de Valence, dont je remettrai prochainement quittance en échange du présent reçu provisoire.

J. DE GRIMALDI

Dès l'automne de 1851, la comtesse de Montijo et sa fille étaient invitées aux grandes chasses de Fontainebleau; et c'est alors qu'eut lieu la scène imprévue où une incartade de madame Fortoul fournit à l'Empereur l'occasion de se déclarer. Le lendemain, il adressait à la comtesse une lettre lui demandant la main de sa fille Eugénie; et le mariage était célébré à Paris, les 29-30 janvier 1853.

Il y a, dans l'Histoire de France, trois extraordinaires carrières de femmes, celle de madame de Maintenon, celle de Joséphine et celle de l'impératrice Eugénie. La première réussit par l'habileté, la seconde par la grâce, la troisième par le caractère. Eugénie de Montijo joua, avec sang-froid, un rôle difficile, celui d'une femme maîtresse d'elle-même, résolue et vertueuse. Ce jeu, pour une fois, réussit. Le séducteur fut séduit, le dompteur dompté. Louis-Napoléon n'était pas homme à se refuser un caprice, ni à résister à une tentation. La chose fut présentée avec des paroles magnifiques dans l'adresse aux grands corps de l'État : « *Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme, au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis... J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices.* »

Ces paroles ne furent pas démenties par l'événement : Eugénie de Montijo fut une digne impératrice des Français, sans reproche, le cœur haut, l'âme supérieure au destin.

On a remarqué que, dans l'adresse, une phrase écarte, d'avance, la famille espagnole des « honneurs et dignités ». Précisément, cette parole nous ramène à madame de Montijo.

Si, par l'union qui paraissait réaliser son rêve, elle espérait exercer une influence quelconque sur les affaires de la France, elle se trompait. Quelques semaines après le mariage (25 mars 1853), on lui fit comprendre qu'on préférait la voir regagner Madrid, et ce fut Mérimée qui remplit la pénible mission de la reconduire jusqu'à Poitiers. De retour à Paris, il se remettait à sa correspondance régulière et faisait office de consolateur : « *Maintenant que vos devoirs de mère sont remplis, et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles, il faut que vous songiez à vivre pour vous-même et vous donner du bon temps.* »

Il semble qu'au début Mérimée, lui-même, ait été quelque peu tenu à l'écart. Mais l'habile amitié de la nouvelle impératrice sut arranger les choses. Mérimée fut nommé sénateur, un peu à son corps défendant, et il pouvait adresser à Francisque Michel ces deux lignes révélatrices : « *Croyez que vous n'avez pas été plus surpris que votre serviteur. Vous saviez les précédents* (*c'est-à-dire ce qui s'était passé, et* lo que vale un corazon castellano (*et ce que vaut un cœur castillan*). » Le « cœur castillan » avait lutté, et il l'avait emporté. Le bruit a couru, singulièrement amplifié par Arsène Houssaye, que Mérimée aurait été l'un des agents les plus utiles de l'entreprise du mariage et d'une espèce de captation qui aurait été exercée, par les deux habiles étrangères, sur l'esprit du Prince ; c'est Mérimée qui se serait chargé d'écrire les lettres qu'Eugénie, pendant la période des amours, aurait adressées au Prince président. Rien, dans la correspondance publiée ici, ne vient confirmer ces allégations. Il est vrai que le recueil des lettres présente d'importantes lacunes, notamment durant les années 1851 et 1852; mais cela peut s'expliquer par le fait que, la comtesse de Montijo ayant dû quitter l'Espagne et habitant Paris, la correspondance se trouvait naturellement supprimée. C'est seulement quand il fut question d'établir, pour l'état civil, les noms et titres des Guzman, qu'on eut recours à la compétence historique et généalogique du vieil ami de la famille.

Le ton des lettres, adressées à la comtesse de Montijo, durant les premières années du mariage, indique plutôt une sorte de mauvaise humeur réciproque entre l'ami de la belle-mère disgraciée et le gendre qualifié assez peu gracieusement

des sobriquets de *don Luis* et d'*Isidore*. Peu à peu, les choses s'arrangèrent. Mais c'est seulement quand l'*Histoire de César* occupa les loisirs de l'impérial écrivain, que le grand connaisseur de l'Histoire romaine qu'était Mérimée fut admis véritablement dans l'intimité, sans jamais, d'ailleurs, avoir exercé une réelle influence. Peu s'en faut qu'il ne fût traité en simple amuseur. Il y avait, en tout cas, une sorte de convention de réserve réciproque, à laquelle Mérimée se soumit ponctuellement. Si l'Impératrice resta toujours, pour lui, une amie fidèle, elle ne songea jamais à l'imposer, ni lui, ni d'autres : de parti pris, elle n'eut ni entourage, ni favoris.

***

L'histoire a eu, jusqu'ici, quelque peine à se prononcer sur le « cas » de l'impératrice Eugénie. D'affreuses calomnies, truffées de documents falsifiés, se sont glissées entre la vérité et ceux qui ont mandat de la rechercher et de la produire.

Il semble qu'un juste retour ait lieu, en ce moment, vers cette noble figure. L'impartialité de l'Histoire pourrait s'inspirer de la parole de Buloz, admis en sa présence au 4 septembre, et s'avouant à lui-même qu'il avait été trompé à son sujet, et aussi des témoignages émanant d'hommes honorables qui ne peuvent être soupçonnés d'aucun faible pour les personnes impériales, Buffet, Chabaud-Latour, témoignages qui se résument dans la parole de ce dernier à l'enquête parlementaire sur les événements du 4 septembre : « L'Impératrice nous tint le langage le plus noble et le plus digne. »

Noble et digne, ces deux mots qualifient l'attitude de l'Impératrice, à l'égard de la France, durant les longues années qui lui restaient à vivre de 1870 à 1920. Elle vit avec une joie indicible, et dont j'ai été le témoin, la France victorieuse en 1918 et l'Alsace-Lorraine rendue à la mère patrie.

Telle que je l'ai approchée et, j'ose dire, connue, dans les dernières années de sa vie, au Cap-Martin, l'Impératrice était une femme de la plus belle qualité morale, de la grâce la plus captivante, de l'éloquence la plus naturelle et la plus vive. Tout, en elle, marquait l'autorité et, dans l'expérience du malheur, une philosophie supérieure. Peut-être me sera-t-il donné de publier un jour la relation des entretiens qu'Elle

daignait m'accorder et que j'ai recueillis avec le plus grand scrupule d'exactitude. Je voudrais, du moins, donner ici, par quelques traits, l'idée de cette nature toute en vivacité, en spontanéité, en bravoure, — nonagénaire qui était restée, jusqu'au bout, une admirable femme.

Le bruit se répandit, un jour, qu'un homme suspect errait dans les fourrés du Cap-Martin. Le maire de Roquebrune crut de son devoir d'avertir l'Impératrice qui, souvent, se promenait seule, et de lui demander de prendre quelques précautions. « Mais, monsieur le maire, dit l'Impératrice, que peut-il me faire, cet homme? — Qui sait? se jeter sur vous, tenter de vous dépouiller... — Eh! mon bon monsieur le maire, je lui tendrai la main et cette bague (elle montrait le simple anneau d'or, seul bijou qu'elle portât), et je lui dirai : « Prenez! ce sont les bijoux de la couronne. »

Je devais quitter le Cap-Martin pour me rendre à Paris voter à l'Académie. Elle me demanda quels étaient les candidats. Je prononçai le nom de Denys Cochin, et j'ajoutai : « Votre Majesté le connaît, sans doute; il appartient à cette grande famille parisienne des Cochin, et son père était un personnage respecté appartenant à l'opposition libérale sous l'Empire. » Elle chercha au fond de sa mémoire, et puis, secouant la tête : « Non, je ne me souviens pas. A mon âge, monsieur Hanotaux, on ne connaît plus que des noms. C'est si triste! »

Parfois, elle amenait la conversation sur la grande douleur qui ne la quittait pas, supplice de toute sa vie, la mort du Prince impérial : « Chacun porte son deuil comme il l'entend, disait-elle. Pour moi, j'ai fait de ma vie un pèlerinage et je m'efforce de revoir, sans cesse, les lieux où il a vécu. Du haut du balcon de l'Hôtel Continental, je viens contempler ce qui reste de ce jardin des Tuileries où il joua. Je vais à Compiègne, à Fontainebleau. Je suis la trace de ses pas. Tenez, avec cette admirable invention de l'aéroplane, si je m'écoutais, je partirais en avion et j'irais là-bas, en Afrique, prier aux lieux où il est tombé... Mais, à mon âge, on dirait : « Cette vieille folle! »

Elle faisait un retour, plein de fierté et où l'on sentait son sang affluer au cœur, en pensant à l'ardeur du beau jeune homme qui partit d'une impulsion héroïque à laquelle rien ne pouvait s'opposer : « Eh! me dit-elle, qui eût pu l'empêcher

d'aller se battre, quand il avait, par son père, du sang de Bonaparte, et par sa mère... » Elle s'arrête un instant et changeant de visage : « et par sa mère, du sang de Don Quichotte? »

Oui, elle avait du sang de Don Quichotte, et, c'est peut-être par là que cette sage bourgeoisie française ne l'a jamais bien comprise. L'Impératrice voyait juste et grand, mais avec une sorte d'idéalisme relevé qui avait fait son admirable fortune et qui soutint son extraordinaire infortune. Elle survécut au siècle, elle vit la Grande Guerre, elle se connut elle-même dans l'Histoire, sans prendre la peine de lutter contre la calomnie et avec le parti arrêté d'ignorer ses détracteurs : « La légende est faite? disait-elle; il faut se résigner. A quoi sert de combattre? »

J'eus, un jour, l'impression profonde de ces étonnants contacts entre les âges différents, le passé et le présent, liés l'un à l'autre et se tournant le dos. Le comte Primoli était, comme on sait, un familier de l'Impératrice. Il était souvent de séjour à la villa Cyrnos, au Cap-Martin. Il venait de faire une courte absence pour se rendre à Paris. A son retour, il vint saluer l'Impératrice sur la terrasse où nous étions assis. « Eh bien! Vous voilà revenu! Dites-nous, Primoli, qu'avez-vous vu à Paris? Allons, ne nous cachez rien! — Madame, puisque vous le voulez, j'ai été aux Folies-Bergère. — Aux Folies-Bergère? Et qu'avez-vous vu en cet endroit-là, mon Dieu? — Madame, on donnait une revue : *Les modes du siècle.* — Ah! vraiment. Quelles étaient les plus belles modes? — Celles du Premier Empire et de la Restauration, sans aucun doute, la mode Récamier. — Et celles du Second Empire? — Ah! Madame, les crinolines, les volants chocolat, et les châles vert pomme, c'était à crier! — Primoli, ayez pitié, mon cher ami!... Mais, dites-nous, comment cela se passait-il? — Eh bien, voilà : il y avait une commère sur le devant de la scène. On levait le rideau. Et un groupe de femmes costumées paraissait. La commère présentait : « Premier Empire! » Et c'était Joséphine, Hortense, Caroline ou Pauline. Puis un autre groupe, et la commère : « Restauration! » La duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry, la marquise de Montcalm, etc. Un autre groupe : « Louis-Philippe! » La reine Marie-Amélie, madame Adélaïde, la duchesse d'Orléans. Et puis, la commère crie : « Second

Empire! » Et, vous êtes entrée Madame!... » J'étais atterré de cette témérité de Primoli : « *Vous êtes entrée, Madame!...* » — Mais l'Impératrice : « Était-elle jolie, au moins? — Moins que vous assurément, Madame. » Et je fus retiré des charbons ardents.

Puisque j'ai pris le parti de m'en tenir à l'anecdote et aux traits qui marquent le brillant extraordinaire de son esprit, de ce don de l'expression, de ce génie de la parole qui était le sien (il sera temps, un jour, d'aborder les sujets plus graves), je reproduirai, encore, un des piquants récits dont elle parsemait ses entretiens. C'était après la guerre, en 1919. Je ne l'avais pas vue depuis 1914. Après s'être félicitée de la victoire française, après avoir applaudi au courage de notre admirable jeunesse, après avoir, d'un seul regard, épanché son âme au nom de l'Alsace-Lorraine, elle vint à parler de certaines conditions de la paix, pleines, on le sentait déjà, de graves complications et de grandes désillusions : — « Voyez-vous, me dit-elle, il ne faut pas demander aux autres peuples de nous comprendre, et, comme on dit, « de se mettre à notre place ». De cela, nos plus proches voisins et nos plus anciens camarades de route, les Anglais, sont tout à fait incapables. Ils nous ignorent. Ce n'est pas leur faute. Tenez, voilà une anecdote qui m'aidera à vous expliquer ma pensée : quand je suis absente de ma maison de Farnborough, on autorise les personnes qui montrent patte blanche à visiter. Un Anglais se présente avec une recommandation. Le concierge ouvre les salons et accompagne. Plusieurs pièces se suivent dont les murs sont ornés des souvenirs de l'Empereur et de nos fastes militaires, le Mont Saint-Bernard, Marengo, Austerlitz, etc. L'Anglais passe rapidement, écoute à peine le cicerone; visiblement, tout cela ne lui dit rien. A peine s'il lève le nez au carré de Waterloo, étant renseigné par le square. Le concierge, un peu dépité, et qui, sans doute, avait reçu un bon pourboire, veut absolument l'intéresser et, quoique, d'habitude, on ne fasse pas visiter mon propre salon qui est à l'extrémité de l'enfilade, il ouvre la porte à deux battants. En face, il y a un grand portrait de l'Empereur, mon mari, en habit civil, avec le grand cordon de la Légion d'honneur. L'Anglais paraît frappé. Il regarde avec une attention et un plaisir

évidents. Il a reconnu. Et il s'écrie : « Ah! monsieur Poincaré! » Et l'Impératrice d'ajouter : « Surtout, ne racontez pas cela de mon vivant. Vous me brouilleriez avec monsieur Poincaré, qui a toujours été plein d'attentions pour moi. »

La femme qui avait gardé cette vivacité, cette promptitude, cet allant, cette fougue de vie prolongés jusqu'à près d'un siècle (et quel siècle!) était assurément d'une matière et d'une force supérieures au commun des mortels. Son époque, qui, dans l'histoire, se parera d'elle, ne l'aura pas comprise.

Déjà des révélations de grand poids se sont produites[1]; d'autres suivront, et les confidences qui sont tombées de sa bouche, belle encore, où la peine ne s'inscrivait que dans la courbe résignée et détendue de l'arc, ajouteront certainement à ce que l'on sait des traits frappants et imprévus.

La femme qui avait écouté Beyle et compris Mérimée ne se trompait pas sur le cœur humain. Elle savait que l'humanité ne pardonne pas aux grandes destinées et qu'elle les envoie mourir à Sainte-Hélène... ou à Farnborough. Elle voulut revoir sa chère Espagne et elle y ferma les yeux.

La correspondance de Mérimée et de la comtesse de Montijo se prolonge jusqu'au mois de juillet 1870. Mérimée écrit la dernière lettre, et meurt. L'Impératrice quitte les Tuileries. Le rideau tombe. Le spectacle est fini.

Or, ce spectacle avec son prologue, ses péripéties et son dénouement, revit tout entier dans cette incomparable série de Lettres. Le public est, désormais, dans la confidence. Amitié, grandeur, magnificence, et, finalement, mort. Mérimée eût conclu, d'un de ses mots familiers qui lui venaient de la Corse et qu'il avait cueillis, peut-être, sur les lèvres de Colomba : « *Salute a noi!* »

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

1. A. Filon, *Souvenirs sur l'impératrice Eugénie*; Comtesse des Garets, *Auprès de l'impératrice Eugénie*; Maurice Paléologue, *Entretiens de l'impératrice Eugénie*; Ferdinand Bac, *Le mariage de l'impératrice Eugénie*, etc.

LETTRES
À
LA COMTESSE DE MONTIJO

I

Paris, 16 octobre 1847.

Chère Comtesse,

Je suis arrivé hier à Paris, et, s'il plaît à Dieu, j'y resterai jusques à l'été prochain. Pendant mes trois semaines de courses archéologiques, j'ai joui d'une pluie à peu près continuelle qui m'a fort refroidi à l'endroit des voyages. Voilà de grands changements chez vous auxquels personne ne comprend rien. Le brusque et mystérieux départ de la reine mère, l'éloignement du général Serrano et le retour de Narvaez au pouvoir, tout cela s'est fait comme le dénouement d'un conte de fée. J'ai vu dans un journal que vous étiez nommée *camarera mayor*. Ce journal qui, je crois, n'est pas très ami des nouveaux changements, parle de vous cependant en très bons termes et dit que ce choix est d'un bon augure pour les bons conseils que la reine pourra recevoir. Doit-on vous faire des compliments? Je ne sais trop. Je crains pour vous la sujétion de la charge, quelque belle et flatteuse qu'elle soit. D'un autre côté, vous connaissant comme je vous connais, je suis sûr que vous saurez garder votre liberté dans toutes les positions possibles, et que s'il s'agissait de prendre une chaîne, vous ne vous laisseriez pas séduire par la dorure. Conclusion :

je vous fais mes compliments à condition que cela ne vous empêchera pas de nous venir voir à Paris cet hiver, comme vous en aviez l'intention. J'ai vu hier madame de Valon à qui le mariage n'a pas trop bien réussi. Elle est fort maigrie et vient de passer huit jours dans son lit. Il est vrai qu'aux fatigues de la lune de miel, elle a joint celles de plusieurs chasses à courre qui lui ont donné une courbature violente. Elle part après-demain pour le Limousin où elle va voir son beau-père et la famille de son mari. Novio et novia m'ont paru très enflammés, comme il convient après un mois de mariage. Je viens d'entendre une mademoiselle Alboni qui a chanté à l'Opéra. C'est la fille la plus extraordinaire que j'aie entendue. Elle pourrait chanter seule toute la partition d'un opéra. Elle monte plus haut que la Persiani et descend plus bas que la Pisaroni, tout cela sans le moindre effort. Elle chante comme on parle. Elle a la force d'un taureau et vingt-deux ans. Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'elle a passé deux ans à Londres jouant les seconds rôles, sans que personne se soit douté de sa voix et de son talent. Il n'y a que Rossini, dont elle a pris des leçons, qui l'ait devinée. Aujourd'hui, elle part pour Vienne; mais elle promet de revenir le 15 janvier. Je ne sais si nous l'aurons aux Italiens. La Grisi jure de s'en aller et d'emmener Mario si on l'engage. La dernière menace est seule effrayante. Il n'y a encore à Paris que des oiseaux de passage. Le froid et le mauvais temps ne ramènent que les gens qui vont d'une campagne à une autre et qui s'appiègent un jour en passant. Je n'ai vu personne, et je n'ai par conséquent rien à vous dire des choses du monde. En arrivant, j'ai trouvé un billet qui m'annonce la mort de sir Richard, le mari de lady Helena Robinson. Je crains que cette mort ne change beaucoup sa position. Vous savez ce que sont ces fortunes anglaises toujours substituées. Madame Récamier veut, dit-on, épouser M. de Chateaubriand. Elle dit que M. de Ch... la tourmente pour lui donner son nom : de son côté, M. de Ch... dit qu'il ne sait comment échapper aux persécutions de madame Récamier. Que dites-vous de ces deux amoureux septuagénaires? Adieu! chère Comtesse. Expliquez-nous vos énigmes politiques et dites-moi surtout si elles vous plaisent. Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. Mille expresiones

aux señoritas. Remerciez don Lucas de toutes ses attentions pour M. Bocher.

II

Paris, 22 octobre 1847.

Chère Comtesse,

Je viens de recevoir votre lettre du 16. Vous êtes donc vraiment *camarera mayor* et vous en êtes contente. Cela suffit pour que j'en sois bien content aussi. Vous allez avoir des ennemis et des ennemies, des envieux et des envieuses, mais vous pourrez faire du bien et vous en ferez; c'en est assez pour consoler de tout. Pour votre bonheur, j'aurais peut-être préféré vous voir libre du joug superbe, mais, quoi que vous en disiez, vous êtes faite pour le combat, et il serait ridicule de souhaiter à César la vie tranquille du second citoyen de Rome. Je vous dirai que l'on m'a déjà fait la cour à votre occasion, et je m'attends qu'au premier jour on me donnera des placets. Fumeur comme je suis, vous devinez bien l'usage que j'en saurai faire. Mais il y a une de ces pétitions qui est trop curieuse pour que je ne vous en fasse pas part. Vous vous souvenez peut-être d'un de vos admirateurs quand vous demeuriez calle del Turco, M. de Lagrené, qui dernièrement est allé en Chine. Il aurait une grande envie d'être envoyé en Espagne et m'a chargé de vous le dire en vous rappelant le temps où il était votre *tertuliano*. Franchement, il serait fort bien à Madrid, sa femme surtout, qui est une personne de beaucoup d'esprit et qui, je crois, réussirait en Espagne. On dit que M. de Bacourt, qui a une très faible santé, est assez peu disposé à accepter le poste qu'on vient de lui donner, c'est-à-dire à s'y rendre. Il a les entrailles délicates, et on lui fait une peur terrible des coliques de Madrid. Madame de Valon est un peu malade, elle est fort maigrie. Aux travaux d'une jeune mariée, elle a joint des chasses à courre, et c'est trop à la fois, ce me semble, quand on n'a pas la force d'un Turc. Au reste, elle est à Passy maintenant, bien dorlotée, et se rétablira dans peu, je l'espère. Ce que vous me dites d'Eugénie me fait le plus grand plaisir, outre celui d'avoir prédit juste. Quand le fonds est si bon, il suffit de peu de chose

pour faire disparaître les petites taches, et, puisque tout s'est arrangé à l'amiable, je suis enchanté que la leçon ait été donnée. Vous m'avez parlé, il y a quelque temps, d'une découverte faite d'un plat d'argent près de Cáceres. Pourriez-vous m'envoyer l'inscription latine et me dire ce qu'est devenu ledit plat? J'espère qu'on n'en aura pas fait des piastres comme on a fait de tant d'objets précieux. Votre ami don Pedro n'était pas plus scrupuleux qu'un autre, et Zúñiga l'accuse d'avoir fondu la couronne d'or de Saint-Ferdinand pour payer ses gendarmes. C'est un crime qu'en ma qualité d'antiquaire j'ai bien plus de peine à lui pardonner que mainte autre de ses peccadilles. Je crois que je commencerai à imprimer vers le 1er décembre, et j'aurai soin que vous receviez dûment les numéros à mesure qu'ils paraîtront. L'époque, cependant, n'est pas encore tout à fait fixée. J'ai tellement à faire en ce moment pour mon gouvernement, que je n'ai pas le temps de corriger des épreuves, et j'attends, pour commencer, un instant de liberté. Vous ai-je dit que sir Richard Robinson, le mari de lady Helena, était mort? Quand vous aurez un moment à ne rien faire, chose rare chez vous, vous ne feriez peut-être pas mal d'écrire quelques lignes à la veuve qui vous a toujours aimée beaucoup. Adieu! chère Comtesse, portez-vous bien et pensez toujours à vos vieux amis. Expresiones aux señoritas.

P.-S. — M. Thiers écrit en ce moment son huitième volume, où il sera fort question de l'Espagne. Il m'a demandé ce soir ce que vous était un comte de Montijo, qu'il dit avoir joué un grand rôle dans les affaires de 1808; selon lui, il aurait été le principal moteur des émeutes contre le Prince de la Paix. Je pense qu'il s'agit du père de Cipriano. Si vous avez quelque chose à faire dire là-dessus à un homme dont l'ouvrage sera lu de toute l'Europe, vous feriez peut-être bien de faire une note pour Thiers. Il vous en serait fort reconnaissant et peut-être cela lui épargnerait quelque erreur. En tout cas, veuillez me dire dans quel ouvrage sont les documents les plus fidèles sur ce comte de Montijo-là, dont je m'étonne que vous ne m'ayez jamais parlé. Était-ce le mari de cette belle femme en robe de satin peinte par Goya, dont le portrait est dans votre salon attenant à ma chambre?

III

29 octobre 1847.

Chère Comtesse,

Je reçois par le courrier d'aujourd'hui la note que je vous demandais par ma dernière lettre; c'est de la divination ou du magnétisme. Je crois qu'il y a une faute dans la copie de l'inscription. Probablement il faut lire PERPETVO au lieu de PERPETVAE. Le sens est : à notre maître Théodose, pour toujours, heureusement. « *Viva para siempre y con dicho nuestro Señor.* » Quant à l'X qui vient après *felicitas*, j'avoue que je n'en sais que faire, à moins que ce ne soit la marque du poids; mais je ne connais pas de poids romain dont dix fassent cinq cent trente-trois onces. On peut encore supposer avec quelque vraisemblance, que ce chiffre indique le dixième anniversaire de l'accession de Théodose à l'empire. Je vous fais là une petite dissertation archéologique, dont je vous demande pardon. Je vous serai bien obligé de la lithographie quand elle sera faite, car le médaillon est fort curieux. Je ne vous plains pas trop dans votre nouvelle position, pas plus que je ne plaignais Napoléon d'avoir à faire la guerre. On aime à faire ce qu'on fait bien; vous ne craignez pas la lutte et vous en sortez toujours avec honneur. Je plains plutôt vos amis à qui vous devez beaucoup manquer. Dieu sait quand nous vous verrons à Paris, maintenant. J'ai dîné aujourd'hui chez madame Thiers avec M. Mon.; on a essayé de le faire parler politique, mais il était sur ses gardes et il n'a rien dit, si ce n'est le mouvement qui vient d'avoir lieu dans le cabinet, que personne n'a compris et que M. Mon. ne s'est pas chargé d'expliquer. Ici, nous ne savons pas ce que c'est qu'un ministre sans portefeuille. Quand le maréchal Soult a accepté la présidence du conseil en résignant le ministère de la Guerre, il s'est condamné au rôle d'une cinquième roue à un carrosse. J'espère qu'il n'en sera pas de même de Narvaez, à qui je souhaite toutes sortes de prospérités. Je suis allé l'autre jour chez madame Xifre que j'ai trouvée tellement jeune et jolie, que je lui ai demandé si elle n'avait pas quelque secret. Je vous assure qu'on ne lui aurait pas donné trente ans, et qu'il fallait se rappeler son grand fils pour se persuader qu'elle en

avait davantage. M. Thiers nous a conté une anecdote de la guerre de l'Indépendance, dont je veux vous faire part. Le général Sebastiani était en bivouac peu avant la bataille de Ocaña et causait avec ses officiers de l'aveuglement des Espagnols qui ne voulaient pas du frère de Napoléon. « Ils ne veulent pas comprendre que nous venons pour les éclairer. — Oui, dit un vieux soldat en vedette, mais nous leur vendons la chandelle diablement chère. » Nous avions à dîner aussi le ministre de Suisse, M. de Tschann, qui nous a annoncé la guerre civile chez lui avant huit jours. Notre ministère a bonne envie d'intervenir, mais n'ose pas. C'est à avoir des envies qu'il passe son temps. Nous n'en sommes plus au temps où l'on agissait. Maintenant la parole règne en souveraine; aussi nous ne faisons plus que bavarder. Voilà le choléra qui marche et qui est peut-être destiné à résoudre bien des questions politiques. Ce serait un fameux moyen de gouvernement que l'administration du choléra. Que dites-vous des conquêtes des Américains au Mexique? Cela ressemble à l'expédition de Cortès. Je crois que, sans être un grand prophète, on peut prédire que, tôt ou tard toute l'Amérique appartiendra à la race anglaise. Adieu! chère Comtesse, mille tendresses à vos filles. A propos, je ne vous ai pas demandé si vous approuviez la forme de ma dédicace :

« A madame la comtesse de Montijo, duchesse de Peñaranda, etc., etc., etc., ce livre est dédié par l'auteur comme un témoignage de son respect et de son amitié. »

Faut-il mettre à madame la comtesse *veuve* de Montijo? Faut-il mettre *Camarera mayor* de S. M. C.? Veuillez me répondre par le prochain courrier. Cela presse. La première partie paraîtra le 1er décembre.

IV

Paris, 6 novembre 1847.

Chère Comtesse,

Je ne vous plains que pour votre liberté perdue. C'est beaucoup sans doute, mais je suis moins sensible aux ennuis qui peuvent résulter pour vous des difficultés de l'emploi. Vous êtes faite pour des situations pareilles, ayant force de tête et

esprit pour en venir à bout. Vous avez le talent de séduire, c'est le plus nécessaire à la cour. Je trouve que vous êtes trop bonne pour bien commander, mais ce défaut-là, vous le compensez par des séductions. Tout le monde y gagne de cette façon-là. Nos journaux parlent en termes mystérieux du renvoi de Peña. Quelle affaire est-ce là? Aucun des Espagnols que j'ai consultés n'a pu m'en instruire. J'ai vu hier M. Thiers, à qui j'ai lu le passage de votre lettre qui concerne votre beau-frère. Il désire beaucoup avoir le plus tôt possible la note que vous lui promettez sur le comte de Montijo, et promet d'en faire bon usage. Autant que j'en ai pu juger, il manque de renseignements exacts sur les affaires d'Espagne. Suivant lui, Torreno est un très mauvais guide, il l'accuse d'avoir fait une espèce de roman.

Je viens de passer quatre ou cinq jours à Champlatreux, chez M. Molé, dans un très beau château, où je ne me suis pas trop amusé. Tout le monde y prenait de grands airs nobles, très peu favorables à la gaieté. J'admire souvent comment des gens qui se voient tous les jours se donnent tant de peine, sans avoir la moindre espérance de se tromper les uns les autres. Nous prenons davantage chaque jour les défauts des Anglais, sans leur emprunter leurs bonnes qualités. Ne vous donnez aucune peine pour ce sixième volume de Zúñiga. Il est possible qu'il n'ait jamais été publié et qu'il en soit de ce livre comme de la suite des *Chroniques de Castille*, promise par M. Llaguno, qui est demeurée en portefeuille. Madame de Valon est partie l'autre jour pour le Limousin, avec son mari, l'un et l'autre fort amoureux comme il semble. Ils seront de retour à Paris le mois prochain. Cécile est un peu maigrie et fatiguée, et je crains pour elle les raouts et les bals de cet hiver. Je lui conseillais d'aller se refaire en Italie; mais le moyen de résister au plaisir de montrer ses belles robes à des personnes capables de les apprécier? Ce n'est guère qu'à Paris qu'on peut se procurer une pareille satisfaction. Je me recommande toujours à vous pour la lithographie de la plaque d'argent de Théodose, quand elle paraîtra. Adieu! chère Comtesse. Portez-vous bien et mettez-moi aux pieds de vos señoritas. Je crois bien qu'il faut renoncer à vous voir à Paris cet hiver. Au reste,

le choléra qui nous arrive n'est pas trop engageant. Il paraît, d'ailleurs, qu'il n'est pas si méchant qu'il y a quinze ans. On en guérit avec de la glace et du tilleul, tandis qu'il vous tuait autrefois sans dire gare. Il y a déjà eu un cas à Paris, mais on ne sait pas encore bien si c'est le véritable choléra asiatique ou bien quelque imposteur qui en prend la livrée.

V

Paris, 13 novembre 1847.

Chère Comtesse,

Vous êtes devenue tout officielle. Vous ne me dites plus le mot de politique. Tout le monde s'adresse à moi pour savoir comment vont les affaires transpyrénéennes, et l'on me prend pour un prodige de discrétion. Que dites-vous de ce pauvre Bresson? Comment trouvez-vous un homme qui se coupe la gorge, parce qu'il s'imagine que l'univers le trouve amoindri et humilié, pour avoir accepté l'ambassade de Naples? Il prétendait à l'ambassade de Londres, comme s'il était possible d'envoyer celui qui avait signé le mariage de la duchesse de Montpensier. Cette seule idée était un premier symptôme de folie. Vous aurez lu aussi dans les journaux l'histoire de M. Mortier, qu'on a arrêté à temps. M. Dt. a passé vingt minutes tête-à-tête avec lui, qui gesticulait, un rasoir à la main. Je ne sais pas trop quelle idée on aura en pays étranger de nos diplomates. Celui-là, c'est la jalousie qui l'a rendu fou, et cependant jamais femme n'a donné moins d'inquiétudes à son mari. C'était une statue ambulante, n'ouvrant jamais la bouche, et ne regardant personne. Quelques jours avant d'éclater, il disait à une dame de ses amies : « Comment voulez-vous que je vive avec une femme qui porte des manteaux qui ne lui vont pas au genou? » Mademoiselle Palmyre n'avait pas prévu sans doute que cette mode allait faire des Othello. Nous avons quelques cas de choléra à Paris et beaucoup de cholérines que l'on cache le plus qu'on peut. Au reste, personne ne meurt, et si c'est le véritable ancien choléra qui revient, les voyages l'ont tout à fait civilisé, et il est aujourd'hui fort bénin. S'il doit vous aller rendre visite, je souhaite qu'il ne se gâte pas sur la route.

Tous ces ambassadeurs qui se coupent le cou, ou qui veulent le couper aux autres, donnent de l'avancement à leurs collègues. On dit que M. Napoléon Duchatel ira à Naples, et cette ambassade resserre les nœuds d'amitié fort relâchés entre M. Tanneguy Duchatel et M. Guizot. M. de Bacourt ne veut pas aller à Madrid. Il craint trop l'air de Madrid et les vents du Guadarrama. On nomme à sa place quantité de gens, entre autre, le duc de Glucksberg et M. de Lagrené. Il n'y a encore rien de décidé. L... meurt d'envie d'aller à Madrid. Je crois qu'il n'y serait pas mal. Sa femme, qui est russe, est une personne de beaucoup d'esprit, qui vous plairait, j'en suis sûr, et qui se plairait dans votre pays. Je crains pour lui qu'on ne l'envoie à Turin qui est, à ce qu'il paraît, un des plus vilains trous qu'il y ait au monde. Il vient de me tomber une tuile sur la tête; ce n'est pas une ambassade, ni un ministère, mais un discours académique à faire. J'ai toutes les peurs du monde de ne pouvoir l'esquiver. Le plus ridicule de l'affaire, c'est qu'il s'agit de recevoir un de mes amis intimes, mon camarade de collège, que je tutoie et à qui je serais obligé de faire des compliments pompeux. Le directeur chargé du discours est malade et veut me transmettre son fardeau. Je remue ciel et terre pour en être dispensé, mais je crains fort qu'il ne faille s'exécuter à la fin. Le duc d'Aumale m'a fait dire qu'il espérait me voir l'année prochaine en Algérie, et que, si l'on me faisait quelque chicane, il se chargerait de lever toutes les difficultés. Je ne fais aucun projet et je vivrai au jour le jour, mais, si je vais en Algérie, soyez sûre que vous me verrez.

Adieu! chère Comtesse, mille compliments à vos filles et à nos amis communs.

VI

Paris, 20 novembre 1847.

Chère Comtesse,

Je n'ai point eu de vos nouvelles aujourd'hui. Je crains qu'il ne soit tombé de la neige qui retarde les courriers. Nous avons un temps superbe, mais un froid de chien. Nous avons eu, il y a quinze jours, de grandes troupes d'oiseaux de

passage venant du nord. On dit que c'est un signe infaillible d'un hiver très rigoureux. Je vous conseille d'habiter une chambre dont l'admirable cheminée défie glaces et frimas.

Voilà le monde qui recommence à revenir à Paris, assez lentement il est vrai, mais enfin il y a des salons qui se rouvrent et l'on sait où aller passer les soirées. Pour moi, je n'en suis pas embarrassé. J'ai mes épreuves à corriger qui m'occupent fort. La première livraison de *Pierre le Justicier* paraîtra le 1er décembre. Je pense que cela ne sera fini que le 15 février. Vers le milieu de mars, je vous enverrai un gros volume où seront réimprimés les numéros de la *Revue* avec quelques pièces et quelques notes, et de plus un portrait du roi que l'on grave maintenant. Vous recevrez les livraisons de la *Revue* à mesure qu'elles paraîtront. Que vous dirai-je de notre politique? Tout le monde a les yeux tournés vers la Suisse et l'Italie. Nos ministres se démènent beaucoup pour intervenir entre la Diète et le Sonderbund. On parle d'une offre de médiation offerte en commun par la France et l'Angleterre; mais je crois, au train dont vont les choses, qu'on se sera battu pour tout de bon avant qu'on ne fasse aux Suisses des propositions de paix. Ici, à l'exception des banquets libéraux qui prennent tous les jours une teinte de plus en plus républicaine et ignoble, on est fort tranquille en attendant l'ouverture de la session. Les ambassadeurs ne sont point encore nommés. M. de Bacourt refuse absolument d'aller à Madrid. On parle de Glucksberg et de M. de Bussière. Le dernier paraît le plus probable. Ce ne serait pas un mauvais choix. M. Thiers me demande à cor et à cris les notes que vous lui promettez sur le comte de Montijo Adieu! chère Comtesse, mille amitiés à vos filles.

VII

27 novembre 1847.

Chère Comtesse,

Je viens de recevoir votre lettre du 21 : cette fois-ci les courriers ne se sont pas amusés en route. Je me doutais bien que votre fête serait parfaite. Le journaliste vous décrit si bien que je me suis représenté tous vos mouvements, comme si j'étais présent. Viel-Castel dit que vous allez avoir des chaînes à

votre porte, mais personne ne peut m'expliquer ce que signifient ces chaînes. En ma qualité d'antiquaire, cela m'intrigue. Est-ce pour exprimer emblématiquement que vous demeurez à jamais attachée à S. M.? Résolvez-moi cette énigme. Quelqu'un qui venait de Saint-Cloud m'a dit hier soir qu'on y parlait de votre fête, dont la reine Christine a probablement envoyé des détails à la duchesse de Montpensier. On dit que ce n'est pas M. de Bussière qui va en Espagne comme ambassadeur, mais M. Piscatori, actuellement ministre en Grèce. C'est un excellent garçon, mais un peu roide et emporté, qui ne me paraît pas l'homme le plus propre à représenter la politique actuelle de notre cabinet. Il a fait très mauvais ménage à Athènes avec M. Lyons, le ministre d'Angleterre, et je ne pense pas qu'il se passe beaucoup de temps avant qu'il soit à couteaux tirés avec M. Bulwer. Au reste, il faut un mois pour avoir une réponse d'Athènes, et jusqu'à ce qu'il soit revenu à Paris, il n'y aura rien de fait. On annonçait hier soir par le télégraphe que Lucerne était pris, après trois combats très vifs. Voilà le Sonderbund réduit aux quatre petits cantons que la neige protégera peut-être. Il paraît que les libéraux ont fait le diable à quatre à Lucerne. On attendra peut-être de nouvelles batailles pour intervenir, et on ne mettra le holà que quand les deux partis se seront décimés. M. Thiers me demande toujours la note que vous lui avez promise sur votre beau-frère, le comte de Montijo. Il dit qu'il en a le plus grand besoin pour son huitième volume qui doit paraître au commencement de l'année prochaine. J'ai vu hier à la bibliothèque royale un grand médaillon d'or de don Pedro, dont l'origine est inconnue. Il représente le roi en buste, la couronne en tête, les cheveux flottant sur les épaules. La tête ne ressemble nullement à celle de la statue du couvent de Santo Domingo et me paraît tout à fait idéale. Voici la légende : DOMINUS MIHI ADJUTOR ET EGO DESPICIAM INIMICOS MEOS. Le Seigneur est avec moi et je mépriserai mes ennemis. Au revers, les armes de Castille et de Léon et : *Petrus dei gracia rex Castelle et Legionis*. M.CCCLXXXXVIII, Pierre, roi de Castille et de Léon l'an 1398 de l'ère, c'est-à-dire 1360 de J.-C. Cette médaille me paraît avoir été faite longtemps après don Pedro, probablement dans le XVIe siècle. Auriez-vous la bonté

de demander à M. Taranco s'il la connaît, et s'il en sait l'origine? En voici le module : (*ici un cercle de 5 cm. de diamètre*). Elle est en or très pur, mais assez mince. Je suppose qu'il doit en exister d'autres à la bibliothèque nationale; pourtant je ne me rappelle pas en avoir vu à mon dernier voyage. J'ai passé toute la semaine à corriger des épreuves et je commence par une énorme tartine de quatre-vingts pages de la *Revue*, qui en font bien cent cinquante d'un in-octavo ordinaire. Madame Bresson est à Paris, fort triste et sans fortune; il est question de lui faire avoir une petite pension à titre de récompense nationale. Suivant ce qu'elle dit, rien n'aurait indiqué d'avance la fatale résolution de son mari. Il s'était couché fort tranquillement, avait lu je ne sais quel livre, bu un verre d'eau sucrée et éteint sa bougie. Puis il s'est relevé, on ne sait trop à quelle heure, et s'est coupé la gorge. Madame Bresson, qui couchait dans une chambre près de la sienne, a été surprise de voir de la lumière chez son mari à quatre heures du matin. Elle a supposé qu'il avait eu beaucoup à écrire pour le courrier qui partait le lendemain, et qu'il travaillait encore. Cependant, étonnée du silence qui régnait dans son appartement, elle s'est levée et l'a trouvé mort, baigné dans son sang, devant la cheminée. Elle suppose que c'est un accès de fièvre chaude qui l'a pris. La veille, il avait dit à son valet de chambre qu'il voulait être réveillé de bonne heure, et il avait causé avec sa femme et avec tout le monde de la manière la plus naturelle. Comme il faut peu de chose pour détraquer une tête humaine! C'était de tous les gens de ma connaissance celui qui me semblait le plus raisonnable. Il y a dans ce moment à Paris une jeune personne de dix-huit ans, fort jolie et riche, qu'on a mariée il y a six mois avec un fort beau garçon âgé de vingt-six ans, qui s'appelle le comte ou le marquis de C... Il a emmené sa femme, aussitôt après son mariage, dans une terre du Poitou, et non seulement ne lui a pas rendu ses devoirs conjugaux, mais ne lui a pas adressé une seule fois la parole en huit mois. Ce monsieur n'aime pas les dames. On plaide actuellement en séparation. Cette pauvre femme dit qu'elle a passé tout son temps dans une solitude si complète qu'elle ne sait pas comment elle n'a pas oublié sa langue. Quelquefois, elle parlait toute seule, jusqu'à ce que le son de sa voix

l'effrayât. M. de C... l'a épousée pour sa fortune qui est fort considérable et qu'il prétendait manger avec un valet de chambre qui est son favori. Ne trouvez-vous pas que le XIXe siècle rappelle beaucoup les mœurs du bas Empire? Adieu! chère Comtesse, veuillez faire mes compliments à vos filles sur leur succès au bal.

VIII

Paris, 18 décembre 1847.

Chère Comtesse,

Je suis bien content que mon don Pedro ait eu votre approbation. J'espère que la suite vous conviendra également. Le volume ne sera prêt qu'au mois de février. Je l'enverrai aussitôt à l'académie de l'histoire. Le premier exemplaire sera pour elle. Le vôtre tardera un peu plus, parce qu'il faudra le relier. J'ai demandé qu'il fût tiré sur un papier particulier, et madame D... fait un dessin qui sera relié dans le texte. Ce sera un exemplaire unique, que les bibliomanes apprécieront sans doute. M. Thiers, que j'ai vu hier soir, me demande à cor et à cris une note sur le comte de Montijo, que vous lui avez promise. Il prétend que j'ai oublié de vous en parler. Pourtant, je crois vous avoir déjà transmis sa requête, à laquelle il attache une grande importance. Je suis charmé que M. Madrazo fasse le portrait de vos filles. S'il s'en tire aussi bien que de celui de la reine, ce sera une très belle chose; avec les señoritas, il n'a qu'à copier. L'autre portrait, j'imagine, lui a coûté quelques frais d'invention. Je suppose que c'est de Frédéric Madrazo que vous parlez. Le père est un homme de beaucoup d'esprit, mais je crois que son vrai lot était d'être diplomate. A propos de diplomate, je vous recommande mon ami Piscatory. C'est un excellent homme, un homme d'esprit, qui, j'espère, réussira dans la société de Madrid. Je crains que sa femme ne paraisse un peu précieuse et bas bleu. Cependant, elle a bonne envie de plaire, et c'est un grand point pour y parvenir. Je suppose que Piscatory ne perdra pas de temps pour aller vous voir. S'il tardait trop, il se pourrait que le ministère se ravisât ou qu'un autre ministère nommât un autre ambassadeur. M. Guizot est, dit-on, fort ébranlé

et les paris à la Bourse et ailleurs sont qu'il ne survivra pas à la discussion de l'adresse. Vous aurez lu dans les journaux, toutes les horreurs du procès Mortier. Il est impossible d'accumuler plus de saletés et d'infamie. Quelle année que celle-ci, pour la pairie! Deux pairs condamnés pour escroquerie, un qui s'empoisonne pour ne pas être guillotiné, enfin, un quatrième qui mériterait de l'être, s'il n'est pas renfermé comme fou pour le reste de sa vie. Tout cela donne beau jeu aux communistes. J'imagine que le désastre de Salamanca est une affliction générale. Que vont devenir les *rats* dont il était le père? J'espère que ce pauvre diable de Calderon ne sera pas enveloppé dans la ruine de son beau-frère. On a tant grogné aux Affaires étrangères pour le numéro de la *Revue*, que j'ai pris le parti de vous envoyer par la poste les suivants. Le numéro du 15 décembre vous sera déjà parvenu, je pense, quand vous recevrez cette lettre. Adieu! chère Comtesse, mille tendres souvenirs aux señoritas. Je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que j'aurai à les voir lithographiées.

IX

Paris, 25 décembre 1847.

Chère Comtesse,

Le courrier d'aujourd'hui ne m'apporte pas de vos nouvelles, et madame X..., qui vient de m'envoyer un message, ne m'en donne pas non plus. Elle m'a demandé un costume pour la reine qui, j'espère, lui conviendra. Il est très exactement copié d'après un manuscrit du temps d'Isabelle la Catholique. Veuillez dire à S. M. que, si l'hermine lui paraît trop lourde ou trop chaude, elle peut être remplacée par une broderie. De plus, qu'elle ne s'effraie pas de la queue, laquelle peut se relever et n'empêchera pas de danser. — Dites-moi si vous avez reçu la seconde partie de don Pedro? — Madame D..., que j'ai consultée pour le costume d'Eugénie, dit qu'elle doit se mettre en bergère ou en marquise du XVIIIe siècle, avec des paniers et de la poudre. C'est ce qui va le mieux aux très jeunes personnes. Vous ai-je conté l'histoire du fils de M. de S..., marié à la fille de madame de T..., et, suivant toute apparence, fille de M. de T..., son oncle?

Il est mort, comme vous savez, laissant des dettes énormes. Sa veuve était inconsolable et ne pensait nullement au bouleversement de sa fortune, c'était l'homme qu'elle regrettait. Au beau milieu de sa douleur, fouillant dans les papiers du défunt, car il faut que les affaires se fassent, elle tombe sur un paquet de lettres d'amour. L'infidélité était évidente, mais ce qu'il y avait de plus singulier c'est que tous les adjectifs qui se rapportaient à cette rivale aimée étaient au masculin. Imaginez la surprise. M. de S..., avait trouvé chez la princesse de Lieven un valet de pied fort bel homme. Il lui avait persuadé d'entrer à son service, lui avait fait quitter la livrée et en avait fait son intendant. Or, cet intendant et la rivale ne faisaient qu'un. Vous qui avez étudié les cœurs humains, dites-moi ce qu'il y a de plus douloureux, ou de perdre quelqu'un qu'on aime et qu'on estime, ou de s'apercevoir que celui qu'on regrette mérite tous vos mépris? Un jour madame de T..., étant venue au château de M. de S..., vit l'intendant en question, habillé en gentleman, et prêt à se mettre à table avec elle. « Il me semble que j'ai vu ce monsieur quelque part, dit-elle. Oui, derrière la voiture de madame de Lieven. Faites servir ce Monsieur dans sa chambre. » Voilà, chère Comtesse, nos mœurs modernes. Croyez qu'il est grand temps que le diable y mette ordre. Pour moi, je ne serais pas surpris qu'une pluie de soufre et de feu nous tombât sur le dos, un de ces jours. Le roi a la grippe. On s'est fort effrayé d'abord. Il ne paraît pas cependant que cela soit grave et il ouvrira les Chambres en personne mardi prochain. Adieu! chère Comtesse. Je vous souhaite une bonne année ainsi qu'à vos filles. Veuillez me mettre à leurs jolis pieds.

X

Vendredi, 31 décembre 1847.

Chère Comtesse,

J'ai reçu dimanche dernier seulement la lettre dans laquelle vous m'annonciez votre démission. Je l'avais prévue aussitôt que j'ai appris la nomination de Miraflores. Faut-il vous faire un compliment de condoléances? Pour moi, j'estime tant la liberté, que je n'ai pas ce courage. Il me semble que c'est aux

gens que vous quittez de s'affliger, et non pas à vous, ni à vos amis. Vous avez d'ailleurs parfaitement bien fait, ce me semble, d'accepter la première bataille qu'on vous a présentée et vous êtes sortie par la bonne porte. L'autre jour, j'ai dîné avec la princesse Mathilde, madame Demidoff, qui racontait l'histoire d'une manière que j'ai vigoureusement relevée. Elle disait que la reine Isabelle vous avait confié je ne sais quel secret, que vous étiez allé raconter à la reine Christine. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai rétabli les faits, et ajouté une petite morale à l'usage de la princesse. Je vous rapporte ce cancan, parce que vous découvrirez sans doute d'où il vient, et que vous y mettrez ordre. J'ai encore entendu dire ceci, mais je vous avouerai que je le trouve plus probable et que je ne me suis pas donné la peine de le démentir : c'est que le ministère vous a trouvé trop d'esprit pour demeurer auprès de la reine; qu'il avait espéré que vous feriez les affaires de MM. N... et Cie, et qu'il a trouvé que vous vouliez faire celles de la reine. J'attends avec impatience les détails que vous me promettez par votre dernière lettre. Si vous aviez quelque chose à faire dire ou à faire publier sur l'aventure, vous savez que vous disposez de moi. Tout le monde me demande si c'est votre fille qui est dame d'honneur de la reine. Je pense que la duchesse d'Albe, dont on parle dans les journaux, est la duchesse douairière. J'ai dîné, il y a cinq ou six jours, chez madame X... avec ce pauvre M. S... qui m'a paru bien malade. Il n'a pas l'air de se douter de son état. Je le crois poitrinaire et bien près de la fin. Veuillez me dire si vous avez reçu la seconde partie de l'histoire de don Pedro que je vous ai envoyée par la poste. Vous recevrez de même les autres numéros. On ne parle ici que du trou à la lune, fait par un M. Outrebon, l'un des notaires les plus considérés de Paris. Cela termine bien l'année 1847, si fameuse par les infamies des gens de la bonne compagnie. Madame Adélaïde est morte presque subitement cette nuit; on craint que cette mort ne fasse une très grande impression sur le roi, qui lui-même, est un peu malade. Adieu! chère Comtesse, je vous envoie tous mes vœux pour vous et vos enfants. Maintenant que vous voilà rendue à la liberté, pourquoi ne nous feriez-vous pas une visite cet hiver? M. Thiers me demande toujours avec

fureur la note que vous lui avez promise sur le comte de Montijo.

XI

8 janvier 1848.

Chère Comtesse,

Vos lettres n'arrivent plus que le dimanche, ce qui me fait supposer que vous avez un aussi vilain temps de votre côté que celui dont nous jouissons en ce moment. C'est un déluge de pluie, ou plutôt de neige fondue. Tout le monde tousse et l'on prétend cependant que la grippe est finie. J'espère qu'Eugénie en est quitte. Madame Xifre m'a montré la lettre de Miraflores qui est en style de laquais et en orthographe de cuisinière. C'est une insigne canaille et un sot de premier ordre. Quant au *trato doble* de N..., je n'en doute pas un seul instant. L'histoire que je vous ai racontée dans ma dernière lettre avait été écrite par sa femme à la princesse Mathilde. J'ai d'ailleurs relevé la fable, de manière à ne laisser nulle incertitude dans l'esprit des auditeurs. Votre lettre à la reine m'a paru très bien. Elle est digne et convenable. Tous vos amis vous approuvent fort d'avoir livré la première bataille qui vous a été offerte. Il y a toujours plus de danger à attendre. J'espère que vous recevrez exactement les numéros de la *Revue des Deux Mondes*. On imprime en même temps le volume. On a gravé le portrait qui est fort bien venu et qui est ressemblant, c'est-à-dire ressemblant à la statue de S^to^ Domingo. A propos, j'ai oublié de vous demander pendant votre grandeur de faire tirer ce malheureux don Pedro de la lingerie où il est relégué. N'est-il pas cruel pour son ombre de voir sa statue servir à soutenir les cordes où les nonnes pendent leurs torchons? Je m'étonne qu'il ne revienne pas leur tirer les pieds pour les punir de leur irrévérence. Vous aurez appris la prise d'Abd-el-Kader et la courtoisie toute française, je veux dire franchement niaise, avec laquelle on a traité avec lui. Cependant, bon gré mal gré, il faudra l'envoyer en Égypte, car, si on ne ratifiait pas les promesses faites par le duc d'Aumale, il faudrait retirer à celui-ci le gouvernement de l'Algérie. D'ailleurs, Abd-el-Kader a écrit au roi une lettre très digne où il lui dit qu'il a vu que la volonté de Dieu était

qu'il se soumît; qu'il renonce à toutes ses prétentions sur l'Afrique; qu'il se reconnaît son vassal et qu'il est prêt à se rendre à Paris s'il lui en donne l'ordre. Tous les officiers qui l'approchent sont enchantés de lui, de ses manières nobles et de ses grands airs. Je suis sûr que, s'il vient à Paris, il fera des conquêtes parmi les lionnes. En attendant le héros africain, nous avons ici un grand nombre de *Canaks* : ce sont les gens de Tahiti. Ce sont d'assez beaux hommes, très peu basanés, avec des cheveux magnifiques et de beaux yeux un peu obliques. On les mène aux bals masqués, grand moyen de civilisation. Les rats et les lorettes portent la civilisation française aux extrémités du monde.

Adieu! chère Comtesse. Expresiones a las señoritas. Pour Dieu, délivrez-moi de M. Thiers qui me mangera si je ne lui donne la note sur M. de M.

XII

15 janvier 1848.

Chère Comtesse,

J'apprends avec bien du plaisir que vous avez quelque idée de nous faire une visite cette année. Cela me réconcilierait tout à fait avec votre retour à la vie privée. Le grand tort que je trouvais à vos honneurs, était de vous retenir par de trop lourdes chaînes à Madrid. Paris est assez triste maintenant. Tous les conservateurs sont en deuil et les carlistes se prétendent ruinés, en sorte qu'il n'y a ni bals, ni soirées. Cependant, on dit que M. le duc de Nemours donnera des concerts au mois de février, ainsi que les ministres et les ambassadeurs. Les marchands se plaignent de ne rien vendre. Il me semble, pourtant, que mademoiselle Palmyre continue heureusement son commerce. J'ai vu l'autre jour, chez madame X..., deux très belles robes, dont une vous est destinée. Cela nous annonce de grands projets. Je m'intéresse malgré moi à ce malheureux Salamanca. Il me semble qu'un homme seul contre tous doit toujours exciter la sympathie. Je crois aussi que, parmi ceux qui l'accusent, il y en a plus d'un qui a fait pis que lui. Qu'est devenu le cirque, que sont devenus les rats dont il était la providence? J'espère que vous recevrez la *Revue des Deux Mondes* exactement. Je suis un peu en peine du dessin de

Dª Isabel la Catholique. Veuillez me dire s'il est arrivé à bon port. Dans la précipitation, on a fait une erreur grave dans l'arrangement des armoiries. Je crois avoir joint au dessin une note pour rectifier ces fautes qui scandaliseront vos savants héraldistes.

On se dispute fort et longuement à la Chambre des Pairs pour le projet d'adresse. A la vivacité des discours et à la longueur de la discussion, on prévoit que ce sera dix fois plus chaud et plus long à la Chambre des députés. Les habiles disent que le ministère s'en tirera, mais qu'il s'en tirera moulu de coups. « Qu'importe, pourvu que je vive! » disait un certain philosophe. Avez-vous connu à Madrid un ambassadeur turc nommé Fuad Effendi, assez galant homme, poète en son pays et parlant bien français. Une de ses femmes a été surprise par lui en criminelle conversation avec un médecin grec nommé Paléologue. La loi turque lui donnait le droit de la faire coudre dans un sac et jeter à la mer, tout au moins de la renvoyer à ses parents, la tête rasée, avec deux chats vivants dans ses pantalons. Fuad Effendi, en honnête mari qui a pratiqué les Européens, s'est contenté de l'envoyer en Asie et de faire exiler à Chypre le médecin. Il y a peu de temps que le père de la dame, Turc de la vieille roche, a emmené sa fille dans une maison de campagne sur la mer Noire, et là, l'a étranglée très proprement de ses mains. Puis il est parti pour l'île de Chypre, annonçant qu'il allait livrer le *combat sacré* à Paléologue, c'est-à-dire l'assassiner quand il en trouvera l'occasion. Voilà ce que l'on m'écrit de Constantinople. Adieu! chère Comtesse. J'espère que la grippe vous a quittée, je veux dire a quitté Eugénie, à qui je présente mes très humbles hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

(*A suivre.*)

LES ÉTATS-UNIS FRANÇAIS

ET

LE BLOC ATLANTIQUE

LA POLITIQUE FRANÇAISE[1]

Il est inutile, pour le dessein que nous poursuivons ici, de tracer un portrait complet de M. Aristide Briand. Ce qui importe, à l'heure actuelle, c'est de détacher de cette figure le trait essentiel que met actuellement en valeur sa politique. Ce trait, qui rend témoignage à l'élévation de ses idées, à la générosité de ses conceptions, comme à la noblesse de son caractère, est son amour de la paix. D'autres hommes politiques de notre École dirigeante sont aussi des pacifistes. Mais, à l'encontre de l'un d'entre eux qui déclara presque en même temps la paix à l'Europe et la guerre à l'Alsace, M. Briand se différencie complètement de ceux de ses coreligionnaires politiques qui ne veulent la paix au dehors que pour mieux faciliter leurs offensives contre les Français convaincus de crime de non-conformisme.

Nous entendons immédiatement une objection.

Oubliez-vous donc, nous dit-on, que M. Briand est l'auteur de la loi de séparation de l'Église et de l'État. Comment voir en lui un partisan de la paix religieuse après ce qu'il a fait en 1905? Croyez-vous qu'il ne soit plus le même homme?

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1930 : « Quoi de nouveau à l'Est? »

L'objection ne nous embarrasse pas. Dût-on nous accuser de paradoxe, nous sommes convaincu qu'en séparant l'Église de l'État, M. Briand croyait sincèrement à la fois réaliser une réforme inscrite depuis longtemps au programme de son parti et, en lui retirant désormais tout prétexte d'ingérence dans les affaires de la religion, assurer à celle-ci une paix dans l'indépendance bien préférable à la protection tracassière que lui accordait en rechignant le gouvernement de la République.

Qu'il se soit trompé, parce qu'il ignorait à peu près complètement l'esprit de Rome, son projet d'associations cultuelles, qui ne pouvait pas ne pas être repoussé par le Vatican, le prouve surabondamment. On ne pouvait mettre en doute que le Pape ne ratifierait jamais un projet qui paraissait violer les principes immuables de la hiérarchie ecclésiastique.

Le projet de M. Briand était donc mauvais, mais son intention était pure. Il a pu être profondément humilié de s'être trompé, mais, où un petit esprit, vexé de n'avoir pas été plus clairvoyant, aurait pu concevoir une longue rancune contre l'Église, nous avons vu au contraire la souplesse diplomatique du Président et, pourquoi ne pas le dire, son patriotisme, chercher depuis lors sans se lasser la solution d'un problème, dont il a mis sa gloire à délivrer la France, celui de la réconciliation avec l'Église, de la reprise des bons rapports avec le Pape et enfin de la paix religieuse. Ce sera selon nous une des plus belles et peut-être la plus rayonnante page de la vie politique de M. Aristide Briand que la conclusion de ce Concordat moral entre la France et Rome qui régit aujourd'hui nos relations avec la plus haute autorité spirituelle de l'Univers civilisé. Une conception comme celle qu'a réalisée cet homme d'État le place dans notre esprit, et sans doute le placera dans l'histoire, fort au-dessus du vulgaire des pacifistes dont foisonne notre École dirigeante.

Se différencie-t-il au même degré de ceux-ci dans la conduite de ses négociations avec l'Allemagne et dans sa conception de la politique extérieure convenable à la France?

Combien serions-nous heureux de répondre par une affirmative, dont nous détournent certains constats impitoyables de la politique expérimentale.

Le retentissant succès parlementaire par lui obtenu, le 8 novembre 1929, permet de prévoir que l'illustre homme d'État ne sera plus empêché désormais par quelque crise ministérielle de provoquer enfin la parturition de ces États-Unis dont l'Europe est, selon lui, grosse depuis si longtemps.

« La politique de la France continue », a déclaré M. Briand, dans cette mémorable séance. Est-ce bien certain? Ne pourrait-on relever de notables solutions de continuité entre la politique du ministre en fonction et celle de ses prédécesseurs? Mais à quoi servirait ce retour vers le passé? Puisque le Parlement a approuvé à la quasi-unanimité, malgré les nuages dont elle s'enveloppait, la politique briandiste, notre tâche n'est-elle pas de la circonscrire et de l'approfondir afin de déterminer en quoi, une fois engagée, elle pourrait être utilement redressée ou complétée?

A l'origine des actes et paroles de M. Aristide Briand se trouve ce postulat, qui, lui, du moins, se dégage nettement du discours du 8 novembre :

« La France est plus faible que l'Allemagne et cette faiblesse comparative est appelée à s'accroître jusque vers le milieu du siècle où elle atteindra le plus bas de sa courbe. »

Oui, évidemment, si l'*Anschluss* s'opère avec toutes ses conséquences. Mais nos hommes d'État paraissent mal renseignés sur la véritable situation démographique de l'Allemagne. Comme nous l'avons montré dans un précédent article[1], la prolificité de celle-ci appartient à un passé révolu.

De ce postulat, M. Aristide Briand semble déduire que le délai de grâce, que la Providence nous a imparti avant que le péril d'écrasement revienne sur nous, soit une vingtaine d'années, doit être employé à nous mettre au dernier bien avec l'Empire allemand et à extraire de celui-ci l'esprit de récidive et de violence. C'est la formule d'une sorte de *paix blanche* après coup, c'est la liquidation amiable de tout ce que le traité de Versailles a pu avoir de dur et d'humiliant pour nos anciens adversaires.

Comment se concilier l'Allemagne, comment apaiser ses rancunes, comment éteindre cette passion de revanche, si vivante dans le cœur des dirigeants allemands depuis la

1. « Quoi de nouveau à l'Est? » *Revue de Paris* du 1er janvier 1930.

défaite de 1918? Oh! rien de plus simple. En effaçant successivement toutes les suites amères de leur défaite, en satisfaisant l'appétit resté très glouton de nos nouveaux amis : réduction formidable de la dette de guerre et des réparations, évoluant progressivement vers une sorte de dilution homéopathique, évacuation anticipée de la Rhénanie, restitution du territoire sarrois à la Prusse avant tout plébiscite.

Tels sont les premiers abandons directs de la France sur sa part de victoire. Nos alliés belges, polonais, tchécoslovaques et autres, auront leur tour quand l'empire républicain allemand, par le moyen de l'*Anschluss*, aura atteint dans la paix son but essentiel de guerre : le *Mittel-Europa*. Après quoi il pourra être dit que jamais, dans l'histoire, peuple vaincu n'aura tiré de sa défaite un bénéfice aussi somptueux, grâce à la complaisance et à la générosité de son vainqueur.

L'enchaînement des causes et des effets est ici d'une rigueur toute mathématique. La marche des événements, toute réserve faite quant à leur vitesse, est tellement sûre qu'il n'y a aucun mérite à les prédire. Et les souvenirs historiques nous reviennent en foule. Malgré nous, quoique nous puissions faire pour écarter cette fâcheuse impression, l'entrevue de Thoiry évoque en notre esprit une étrange ressemblance avec la mémorable rencontre de Bismarck et de Napoléon III à Biarritz en 1865.

Stresemann, en politique extérieure, n'était-il pas formé à l'école de Bismarck et M. Aristide Briand ne rappelle-t-il pas le caractère idéologique de la politique napoléonienne?

Que nos hommes d'État auraient donc besoin de relire cet épisode dans les magistrales études de Gustave Rothan!

A la fin de 1865, les choses étaient telles que Bismarck se trouvait dans cette alternative : ou gagner à sa cause l'Empereur des Français, ou renoncer au grand dessein de toute sa vie.

Avant d'entreprendre, comme il disait, le pèlerinage de Biarritz, Bismarck avait procédé à un savant travail de préparation et d'incubation. Il voulait, et il le répétait à tout venant, voir la France donner une impulsion plus active à sa politique d'expansion, préparer des agrandissements de territoire et d'influences, et englober par tout un réseau de

conventions économiques et militaires les pays qui gravitaient autour d'elle.

Que demandait-il en échange? Peu de chose, en vérité. Toute licence de dissoudre la Confédération germanique, de vassaliser l'Autriche et d'unifier, c'est-à-dire de prussifier, l'Allemagne.

La saison était alors fort avancée à Biarritz. Bismarck se promenait seul et méditatif sur la plage, en attendant l'heure de l'audience impériale. C'est en sortant de table, sur la terrasse d'où la vue s'étend sur l'Océan et sur la chaîne des Pyrénées, que s'engageait l'entretien. Et le Tentateur, connaissant à merveille la psychologie de son hôte, jouant de ses chimères et de ses illusions avec une incomparable maestria, lui faisait valoir les immenses profits que la France allait retirer de la combinaison.

A la France, la plus belle part! Elle n'aurait qu'à pêcher. M. de Bismarck serait le brochet qui mettrait les poissons en mouvement. Ce n'est pas lui, assurément, qui nous empêcherait de prendre la Belgique, le Luxembourg, la Suisse romande. Il ne pouvait décemment nous offrir le Palatinat et la Rhénanie. Mais, s'il plaisait à l'Empereur de s'y installer il en était assurément le maître. Jamais souverain illusionné ne fut enveloppé dans un réseau tissé avec une plus infernale habileté.

L'année suivante éclatait le coup de foudre de Sadowa. En trois jours la face de l'Europe était changée et Sadowa portait en germe la guerre de 1870. Il n'y a guère d'exemple de gouvernement aussi odieusement berné que celui de Napoléon III.

Comme celle de Biarritz, les entrevues de Locarno et de Thoiry portent le sceau du mystère. Qu'est-ce que l'élève de Bismarck a promis à son partenaire? Quels prestiges, quels mirages a-t-il fait luire à ses yeux?

On sera d'autant plus pénétré d'inquiétude à cet égard que l'idée d'un *Zollverein européen*, même camouflée par Édouard Herriot en une Union Économique des plus imprécises[1], porte manifestement la marque de fabrique allemande.

C'est une très ancienne connaissance.

Ce n'est qu'une reprise, sur le mode majeur, des vieux

1. Séance de la Chambre des Députés du 26 décembre 1929.

thèmes développés par Frédéric List, le père putatif du *Zollverein* par quoi fut amorcée et préparée l'unité allemande.

Frédéric List établissait un ordre nécessaire de succession historique : l'état sauvage, l'état pastoral, l'état agricole, l'état agricole-manufacturier, l'état agricole-manufacturier-commercial. Une nation ou un groupe de nations ne sont normaux qu'après avoir atteint ce stade suprême. Une fois entrées dans cette phase perfectionnée par le moyen du Zollverein, les Allemagnes se sont unifiées. Ainsi en adviendra-t-il des États dont se compose l'Europe.

Cette anticipation remonte périodiquement à l'actualité.

Aux environs de l'Exposition universelle de 1889, des écrivains avaient préconisé non sans éclat un Zollverein européen qu'ils se flattaient de dresser contre le Zollverein anglais et le Zollverein américain. A la vérité, ils ne servaient le pacifisme que par surcroît, mais ils estimaient que, le marché européen étant unifié, sa capacité de consommation s'accroîtrait et que, les industriels et les agriculteurs des pays unis s'ouvrant des débouchés nouveaux et suffisants, l'Europe Centrale et Occidentale n'aurait plus à souffrir des concurrences qui la désolent.

Un sociologue de grand talent, M. Henri Chardon, faisait à ce projet l'objection suivante qui mit à vau-l'eau tous les projets d'union douanière et qui n'a rien perdu de sa force :

« On ne saurait nier, écrivait-il en substance, que l'extension du champ de consommation ne doive favoriser un certain nombre d'industriels, mais il s'agit de savoir si ce seront les nôtres. Les plus forts deviendront encore les plus forts, mais les plus forts seront-ils les Français?

» On affirme, ajoutait-il, que tous les pays d'Europe sont, au point de vue industriel, dans un état d'infériorité marquée vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Amérique et l'on veut faire un contrat pour y obvier. Soit, mais il y a des degrés dans cette infériorité et il s'agit de savoir si, pour mieux réagir contre l'invasion des produits anglo-saxons, on ne va pas ouvrir les portes toutes grandes à la concurrence victorieuse du voisin et devenir la partie perdante au contrat proposé, car il est rarement de contrat où il n'y ait pas de partie perdante. »

Et M. Henri Chardon de conclure, avec un grand luxe d'arguments, que l'union douanière, loin de contribuer à l'instauration de la paix universelle, ne saurait être, au contraire, que la conséquence de celle-ci.

Au début de ce siècle, quand l'Exposition bat son plein, le secrétaire général de l'Union industrielle allemande, le Dr Wilhelm Vendlant, revient à la charge. Sa parole a de l'écho en Amérique, où elle suscite quelques inquiétudes, et en Angleterre, où elle provoque quelques discussions, sans lendemain d'ailleurs.

Mais insister sur ce point, ne serait-ce pas désobliger M. Aristide Briand, fondateur en perspective des États-Unis d'Europe, ne serait-ce pas dénaturer, rétrécir et rapetisser son initiative, telle du moins qu'il la conçoit?

Donner Frédéric List et le Dr Vendlant comme ancêtres à M. Briand, le faire procéder d'Henri IV, de l'abbé de Saint-Pierre, de Kant, de Saint-Simon et de Victor Hugo, c'est le diminuer, malgré tout le prestige qui s'attache à de telles autorités. Nous l'écrivons, sans la moindre nuance d'ironie.

Nous assignons à M. Aristide Briand, dans la généalogie des grands initiateurs, un aïeul autrement illustre et important, car ce n'est pas moins qu'un Napoléon.

L'un des confidents les plus précis et les plus autorisés de la pensée briandiste aura été M. Georges Suarez qui a intercalé son témoignage dans une série d'enquêtes et d'interviews, dont quelques-unes ont paru dans la *Revue de Paris*.

Par lui, nous savons que l'ambition de créer les États-Unis d'Europe était présente à l'esprit de M. Briand, et depuis longtemps déjà, au moment de la signature des accords de Locarno.

« Locarno a consacré une tentative d'organisation euro-
« péenne dans l'ordre économique; on a souri des États-
« Unis d'Europe, l'idée pourtant y est. On a vu pour la pre-
« mière fois apparaître dans un règlement diplomatique
« des préoccupations européennes. Les Allemands eux-
« mêmes ont eu cette arrière-pensée européenne. »

Mais, les deux passages suivants sont autrement riches de sens.

« La France, a maximé M. Briand, la France est inter-

« nationaliste. Son prestige, l'attraction qu'elle exerce au « dehors lui imposent dans le domaine moral le sort de conduc- « trice. Pendant la guerre, si les peuples sont venus se ranger « sous son drapeau, c'est que la France leur apparaissait « comme le symbole de leurs aspirations, c'est donc interna- « tionalement qu'il faut envisager le règlement du problème « des réparations et de la sécurité.

Et plus haut :

« Si la situation générale offre quelque raison d'être « soucieux, c'est un motif de plus pour persister dans la poli- « tique que poursuit la France et qui consiste à maintenir, « à *organiser la paix.* »

Ouvrons maintenant les *Idées napoléoniennes*, telles que les résumait, en l'année climatérique 1840, Louis-Napoléon Bonaparte, troisième du nom, alors confiné dans sa solitude de Carlton Palace.

« Remplacer entre les nations de l'Europe l'état de nature « par l'état social, telle était la pensée de l'Empereur. La « Sainte Alliance est une idée qu'on m'a volée, répétait-il « sur son rocher de Sainte-Hélène.

» La politique de l'Empereur consistait à fonder une asso- « ciation européenne solide en faisant reposer son système « sur des nationalités complètes et sur des intérêts généraux « satisfaits.

» Et la France, en cédant le droit que la victoire lui avait « donné, agira encore dans son propre intérêt, car son intérêt « ne peut se séparer de celui des peuples civilisés. »

L'identité de ce concept se retrouve, à peu de chose près, dans une quasi-identité d'expressions. Nous assistons, n'en doutons pas, à une reviviscence de l'idée napoléonienne, toutes proportions gardées et toutes différences observées.

Qu'on y prenne bien garde! L'originalité de l'idée napoléonienne, apparentée de tant de façon au rousseauisme, ne réside que dans l'ambition d'unifier l'Europe.

Ce rapprochement entre les Napoléons et M. Aristide Briand pourra sembler à première vue paradoxal et impertinent. Il nous plaît d'espérer que les libres esprits, qui ne se laissent point arrêter aux apparences, en jugeront autrement. De l'imperator au tribun, il y a toutes les différences maté-

rielles que chacun peut imaginer à son aise. Mais, quand il s'agit de classer les hommes, à raison des idéologies qui les ont mus et poussés, le caractère physique et extérieur de leur personnalité sera à peu près négligeable. La psychologie, et le mot l'indique assez, opère dans le monde des âmes. Qu'un Napoléon soit Rousseau à cheval et que M. Aristide Briand soit Rousseau à pied, c'est ce qui importe au cinéma ou à l'image d'Épinal, mais fort peu à l'histoire des idées. Tous trois marchent au même but par les mêmes moyens. Tous trois, et c'est ici que se manifeste, dans le fulgurant éclair de son évidence, l'identité de leurs concepts, tous trois ont de commun leur volonté de gouverner la France en vue de l'accomplissement d'un vaste projet où l'intérêt français méconnu est sacrifié à celui de l'humanité en vertu d'un concept mystique. Hélas! ces rêves se terminent à Sainte-Hélène, à Wilhelmshöhe ou à Genève.

Napoléon III consacrait toute la puissance de notre pays au triomphe du faux et sanglant principe des Nationalités, à la réalisation de l'unité allemande et de l'unité italienne qui nous resteront toujours plus ou moins ennemies. A la constitution du grand Zollverein européen, combinaison de la république universelle et de la prépondérance des grandes agglomérations, M. Briand paraît vouloir consacrer toute l'activité de la politique française.

Comment, devant ces recommencements d'histoire, ne resterait-on pas infiniment déconcerté et troublé? Faut-il admettre, avec Rivarol, qu'il n'y a de leçons ni pour les peuples, ni pour les rois? Comment se défendre de rapprocher l'entrevue de Thoiry de celle de Biarritz? Après tout, ce sont encore en présence, d'un côté l'idée et la méthode bismarckiennes et, de l'autre, l'idée et la méthode napoléoniennes et rousseauistes. Ne serait-ce pas encore le Prussien retors et cynique lisant dans l'âme rêveuse de son interlocuteur et comblant celui-ci de chèques sans provision en échange d'avantages immédiats et substantiels?

Les deux interlocuteurs ne parlent pas le même langage et ne sont pas travaillés des mêmes soucis. Pour un Stresemann ou pour tout autre bismarckien, la République n'est pas une fin en soi. C'est un moyen d'amortir les conséquences

de la défaite. La paix n'est pas un but, c'est aussi un moyen d'obtenir ce que la guerre a refusé. Stresemann a pleinement pénétré la psychologie de notre École dirigeante dont M. Aristide Briand est un des types le plus représentatif. Il croit cette École capable de céder sur tout à la condition qu'on abonde dans le sens de ses idéologies.

Parlant à notre personne, René Viviani, dont la personnalité s'apparente par plus d'un côté à celle de M. Briand, disait un jour : — « La plus belle parole historique que je connaisse est cette phrase de Vergniaud : *Peu importe que le monde nous donne tort aujourd'hui, si dans deux cents ans notre pensée triomphe.* »

Alfred Naquet se trouvait dans le même état d'esprit et n'hésitait pas à voir dans la France le Christ des nations, tenu de s'immoler au salut du monde. Intrépide logicien, il allait jusqu'au bout de son raisonnement. Périsse la France, martyre de l'idée pure que les réalistes du type de Bismarck et Stresemann se chargeront d'accommoder.

L'idée pure! La locution s'impose, étant donné le vague et l'imprécision des projets de M. Briand. Jusqu'ici notre ministre des Affaires étrangères n'a point éclairé sa lanterne. Il s'est borné à saisir un auditoire aussi spécial que celui de Genève d'une formule où les incantations pacifistes et rousseauistes tiennent lieu de voies et de moyens. Il n'a laissé entrevoir aucun procédé de réalisation. Des experts — encore des experts — pourraient, dans le délai d'un an, fournir un rapport. Quelles directives ces experts recevront-ils? On ne sait.

Auront-ils le temps d'aboutir? Le tonnerre du nouveau Sadowa ne les préviendra-t-il pas? Un Sadowa d'ailleurs réalisé sans agression et sans effusion de sang. En vertu du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'Autriche proclamera sa volonté de s'unir à l'Allemagne, et tout sera dit. On apprendra ainsi que l'histoire s'est tout à fait recommencée et que le mythe inconsistant et fugace des États-Unis d'Europe s'est évaporé comme les conquêtes de rêve dont Bismarck avait berné Napoléon III et que la dure hégémonie prussienne est redevenue, après une brève intermission, la loi de l'Europe d'après-guerre.

En vérité, n'y-a-t-il pas urgence d'examiner s'il est encore donné à la France d'adopter une politique plus conforme à ses intérêts supérieurs et dont le maintien ne dépendrait pas d'une nation de proie telle que la Prusse et ne serait pas commis à un organe infirme et désarmé, tel que la Société des Nations?

Une logique inexorable nous a conduit, malgré nous, à des conclusions pessimistes.

Faut-il admettre qu'un diplomate, acclamé comme l'un des premiers hommes d'État de son époque par les représentants de toutes les nations réunies en société à Genève, considéré comme un maître incontesté par cette élite de la politique mondiale; faut-il admettre que M. Aristide Briand ait pu être égaré par la générosité de ses inspirations jusqu'à tomber, comme un autre Napoléon III, dans les pièges d'un successeur de Bismarck?

Il semble que nous ne devions, ni ne puissions, ni ne voulions le croire, tant la chose excède les limites de la vraisemblance et de la possibilité. De toute nécessité M. Aristide Briand a, dans l'esprit, un avenir qu'il conçoit, qu'il prépare et qu'il dévoilera quand il jugera le moment venu de se dérober aux prises de ses partenaires.

Tout en considérant qu'une politique à la fois entachée d'utopie et de défaitisme conduirait fatalement la France à un renouveau d'épreuves et de désastres, qu'il nous soit permis, devançant peut-être les desseins cachés sur lesquels M. Aristide Briand a prémédité de se rabattre, à son heure, de rechercher à la lumière de l'expérience et de la tradition une solution différente.

Ou plutôt une solution qui conduirait la politique de M. Briand, moins en se redressant qu'en se dépassant elle-même, à ses fins de paix et de sécurité.

Nous sommes d'autant plus encouragé à cette étude d'une politique non défaitiste que M. Aristide Briand lui-même, dans le mémorable discours qu'il a prononcé à la Chambre des Députés le 26 décembre dernier, a envisagé, sinon défini encore, *une politique de pays vainqueur*. C'est la première fois, croyons-nous, depuis ses tractations avec M. Stresemann, qu'il tient un langage aussi ferme, en

contraste évident avec l'attitude qu'il avait prise à la tribune le 8 novembre 1929, au cours du débat dont nous avons parlé plus haut.

LES ÉTATS-UNIS FRANÇAIS

Essayons donc de montrer comment la simple substitution de la méthode expérimentale à la méthode sentimentale amène simplement, naturellement, dans une question de cet ordre, de surprenants changements de perspective.

On invite la France à entrer, comme participante, dans une fédération européenne qui, hors celui d'exister, a sans doute les plus grands mérites.

De quelle France parle-t-on?

De la France continentale ou européenne toute seule?

Ou d'un empire français qui compte près de cent millions d'habitants et qui s'étend sur les quatre autres parties du monde?

En droit fédéral, la question n'est nullement oiseuse. On voudra bien se rappeler que l'ancienne confédération germanique était loin d'englober tout le domaine territorial de l'Autriche et de la Prusse. Supposons ouvert le protocole des États-Unis d'Europe. Accueillent-ils ce que nous osons bien appeler, dans l'ardente anticipation de nos désirs, les États-Unis français ou se borneront-ils à recevoir la vieille France seulement? Grosse difficulté qu'on se flatterait vainement d'éluder puisque, au premier stade, les liens économiques et douaniers opéreront seuls.

Déjà, à la Conférence de Paris, en 1919, les représentants de la France ont trop facilement admis que, pour discuter la valeur de nos revendications, on fît abstraction du fait colonial, alors que nos colonies venaient d'affirmer magnifiquement leur loyalisme en prenant part à la défense du territoire métropolitain.

L'urgence d'unifier et d'harmoniser, devant toute chose, les parties dont se compose *la République impériale française*[1],

1. Expression très juste de M. Albert du Bois, célèbre écrivain belge.

saute aux yeux, si l'on examine, même superficiellement, notre régime économique et douanier.

D'après la loi du 13 avril 1928, les territoires coloniaux ou sous mandat sont divisés en deux groupes : 1° ceux qui sont assimilés à la métropole : l'Indo-Chine, Madagascar, et ses dépendances, la Martinique, la Guyane et la Réunion; 2° ceux qui sont dotés d'un régime spécial. Ce deuxième groupe comprend les territoires autres que les précédents et les territoires africains sous mandats français.

Les produits originaires du premier groupe sont admis dans la métropole en franchise des droits de douane.

Il en est de même des produits originaires des colonies du second groupe, pour les matières premières destinées à l'industrie et les denrées d'alimentation, pourvu qu'elles accordent un régime préférentiel aux produits français.

Il est, en outre, prévu que les sucres coloniaux, quelle que soit leur provenance, sont exempts de droits à l'entrée en France.

En somme, ce système comporte l'entrée en franchise de tous les produits agricoles coloniaux, de plein droit, d'une façon générale et, dans quelques cas seulement, en vertu d'une autorisation donnée par décret.

Seulement les territoires de l'Afrique du Nord sont régis par des lois spéciales.

L'Algérie bénéficie de l'union douanière avec la France en vertu de la loi du 17 juillet 1867.

L'union douanière avec la Tunisie, qui était sur le point de se réaliser en 1923, a été écartée sur les vives réclamations de la viticulture métropolitaine. Nos rapports économiques avec la Tunisie sont régis par la loi du 30 mars 1928. Aux termes de cette loi, le gouvernement est autorisé à admettre en franchise par décret les produits tunisiens, quels qu'ils soient, pourvu que les similaires français y soient soumis au même tarif douanier qu'en France. Exception est faite pour les vins, à l'égard desquels la loi fixe un contingent d'admission en franchise fixé à 550 000 hectolitres, outre 100 000 hectolitres à introduire sous la forme d'alcool. Cette même loi généralise le système de contingents d'importation en franchise pour les produits agricoles tunisiens, sauf les céréales admises en France sans limitation de quantité.

Système analogue pour le Maroc, d'après la loi du 18 mars 1923. Tous les produits agricoles du protectorat sont admis en franchise en France à l'exception des vins qui sont soumis au tarif minimum.

On voit par là de combien il s'en faut encore que le Zollverein français soit réalisé. On ne peut même, en présence de cette disparate, parler de notre système douanier. Nous n'en avons pas.

Dans ce désordre et dans cette incertitude, la France ne pourrait accéder à la vaste confédération qu'on nous fait entrevoir. La moindre entrée en contact de celle-ci avec la méthode expérimentale établit aussitôt la nécessité d'une immense besogne préparatoire. Peut-on concevoir cette unification au second degré, que n'aurait pas précédée le parachèvement de l'unification au premier degré?

A-t-on songé à toutes les forces de désagrégation et décomposition qu'il faut comprimer, à l'intérieur des États, menacés de se briser à l'heure même où on les convie à s'absorber dans la grande unité continentale, sinon planétaire.

Que nous donne le réel en présence d'une conception théorique?

M. Jacques Bainville, à propos de la crise belge qui menace de faire passer une ombre de sécession entre flamingants et wallons sur les fêtes du centenaire de l'Indépendance, avertissait son public de prendre garde qu'à l'heure où les hommes d'État multiplient les pactes à travers l'espace, les pactes d'union sur un terrain bien défini sont ébranlés et qu'au foyer même des nations il y a souvent recul sur l'harmonie d'autrefois. Prétend-on fédérer des guerres linguistiques, des guerres sociales, des systèmes politiques et douaniers encore en gestation?

Nous avons établi précédemment que, dans une fédération analogue à celle rêvée par Aristide Briand et ses prédécesseurs, la puissance la plus forte est fatalement amenée à exercer une hégémonie. Lui-même, dans son discours du 8 novembre, a employé comme principal argument de sa politique le fait d'une nation de « 70 millions d'habitants » à laquelle on ne saurait refuser aucune des satisfactions qu'il lui a accordées. Revenant sur cette idée le 26 décembre, et cette fois n'accordant plus que 60 millions d'habitants à l'Allemagne,

il a affirmé, et tout le monde est de son avis, que la politique française ne pouvait consister à comprimer 60 millions d'Allemands. Nous ajouterons : pas davantage à les embrasser ! En présence de cette force attribuée et reconnue à l'Allemagne et qui impressionne jusqu'au défaitisme notre École dirigeante, nous raisonnons d'une façon toute différente de nos hommes d'État et nous disons : si l'Allemagne est aussi forte que vous le dites, la France doit être encore plus forte. Non seulement elle le doit, mais elle le peut. Pour cela il lui faut organiser d'abord son domaine européen, son empire colonial dont on parle beaucoup sans trop le connaître, ses relations avec ses satellites, ses alliances avec ses voisins. Cette politique préparatoire accomplie, la France peut entrer dans un groupement mondial, quel qu'il soit, assurée d'être assez forte pour y faire triompher l'idéal de paix et de justice pour lequel elle a combattu de 1914 à 1918.

La grandeur de la France est à la base même de toute sa politique.

Avant de songer à des États-Unis d'Europe, il faut donc réaliser une conception qui n'a rien de chimérique, celle des États-Unis français.

Conception si peu entachée d'idéologie, qu'elle se modèle étroitement sur la conduite des dirigeants allemands. De quoi voyons-nous ceux-ci occupés, si ce n'est de construire les États-Unis germaniques. Tout bon Allemand, qu'il soit de gauche, du centre ou de droite, n'a qu'un projet en tête : l'*Anschluss*. Or, l'*Anschluss*, et nous le tenons de M. Briand lui-même, n'est la guerre que dans le cas où il sera accompli par une agression. Le ministre l'a dit, dans les termes les moins équivoques : « S'il y avait jamais, ce que je ne crois « pas, un coup de force de l'Allemagne pour s'annexer l'Au- « triche, l'Allemagne ne doit pas ignorer que ce serait sans « doute la guerre[1] ».

Si la plus grande Allemagne se parachève, si nous ne sommes déjà plus à même d'empêcher l'*Anschluss*, ne devons-nous pas nous placer virilement et sans tarder devant cette éventualité acceptée en principe par la politique française

1. Déclaration faite par M. Briand à M. Stresemann et rappelée dans le *Journal des Débats* du 16 décembre 1928.

d'après la déclaration même de M. Briand rapportée ci-dessus. Et l'antidote des États-Unis allemands n'est-il pas la constitution des États-Unis français, en d'autres termes le rassemblement et la concentration, dans les cinq parties du monde, de cette puissance française qui, totalisée, dépasse, de toutes ses virtualités et possibilités, le potentiel allemand, même évalué au maximum?

Mais, pour ce parachèvement de la grandeur française, gage de paix et de sécurité, il faut, par-dessus toute chose, de la suite dans les entreprises. Un plan d'ensemble apparaît nécessaire et requiert de la part de l'opinion et du parlement, des forces intellectuelles et politiques actuellement gaspillées en des discussions oiseuses et des querelles surannées, où la république parlementaire compromet son prestige et son avenir.

Ce problème des États-Unis français est peut-être le plus important et certainement le plus complexe de tous.

Que de préjugés à dissiper et que d'erreurs à rectifier avant qu'il soit pleinement conçu dans son essence et embrassé dans sa multiplicité par notre École dirigeante.

Nous avons un ministère des Colonies. Déjà l'impropriété manifeste de cette locution témoigne d'une immense méprise, car il y a longtemps que nous n'avons plus de colonies, c'est-à-dire de territoires habités et cultivés par des colons venus de la mère patrie. Seuls, le Canada et la Louisiane ont eu ce caractère. La faiblesse de notre natalité et la nature de notre régime successoral s'opposent à ce que nous puissions jamais avoir de colonies. Ce que nous possédons, le vocabulaire exact de la politique expérimentale l'appelle des Dominations. Ce sont des Royaumes, des Empires, des Territoires peuplés d'indigènes où l'élément français ne sera jamais qu'une infime minorité par rapport à la population autochtone. Et cela en vertu d'une situation immodifiable, soit qu'elle résulte de l'abondance et de la prolificité de l'élément indigène, soit qu'elle provienne du climat, comme dans la plupart de nos possessions tropicales. Nous avons, il y a treize ans, étudié la question avec quelque ampleur dans notre travail sur *l'Impérialisme français*[1].

1. *L'Impérialisme français*, par le comte de Fels; un volume chez Berger-Levrault, éditeur.

Ce serait sortir de notre cadre que de traiter ici la matière *ex professo* et refaire l'histoire de l'expansion française, souvent malheureuse, toujours glorieuse et couronnée, somme toute, malgré les alternatives d'échecs et de succès, par une magnifique réussite à porter à l'actif de la Troisième République. Ce que nous voulons seulement établir, c'est qu'à l'heure où toutes les préoccupations sont orientées vers les recherches d'un système de paix efficace, celui-ci ne sera pas trouvé sans qu'au préalable la France, profitant des écoles et des expériences accumulées tant par elle-même que par autrui, ne parvienne à organiser ses acquisitions et à consolider son empire.

Ne nous dissimulons pas que presque tout est à faire dans cet ordre d'idées, car la nature et la force des liens qui doivent unir les Dominations à la mère patrie, sont loin encore d'avoir été soustraites à la tyrannie des formules idéologiques et révolutionnaires pour être remises, comme il se doit, dans l'appartenance de l'expérimentation et de ses données.

On se tromperait étrangement si l'on nous attribuait des tendances unitaires. Elles sont au contraire l'apanage des utopistes qui ont toujours plus ou moins rêvé d'assimiler nos sujets et nos protégés à la culture européenne. Si les Anglais doivent perdre un jour leur empire des Indes, il n'en faudra accuser, de leur aveu même, que la diffusion de l'instruction à l'anglaise, laquelle n'a fait que surproduire des agitateurs et des révolutionnaires. Ce que nous préconisons, c'est non l'assimilation mais bien l'autonomie, condition première du fédéralisme.

C'est, en outre, l'application de quelques principes simples et éprouvés. Suppression d'une représentation coloniale politique, insoutenable en droit comme en fait, vrai fléau des contrées qui en ont le privilège. Recherche du point de convergence des intérêts de la mère patrie et de ceux de la Domination, c'est-à-dire développement économique de celle-ci en évitant, autant que possible, de concurrencer les produits métropolitains et en orientant ses efforts vers la production des matières premières que ne porte pas le sol français. Éducation et instruction dispensées avec la plus grande prudence dans le sens des traditions et des mœurs locales. Réforme

douanière ayant pour fin le développement des relations économiques intercoloniales. Création d'institutions consultatives locales et fédérales les plus propres à éclairer le gouvernement métropolitain sur les aspirations et les doléances de ses pupilles. Programme modeste sous son apparence dépouillée de phraséologie, énorme dans la pratique et auquel s'égaleront seulement les efforts continus et intelligents de politiques réalistes.

Le gouvernement prépare pour 1931, à des fins de propagande, une grande exposition dite coloniale, synthétique inventaire de notre domaine impérial. Sera-t-elle l'exposition des États-Unis français? Sera-t-elle une fin ou un commencement? Si nous osons bien poser ce point d'interrogation redoutable sur la tête de nos contemporains, c'est qu'ils ne sont pas maîtres de faire ou de ne pas faire les États-Unis français, non plus que libres de passer à côté, en l'ignorant volontairement, du problème moral, politique, économique, impliqué dans l'organisation de cette grandiose fédération.

Si nos Dominations ne nous deviennent pas une force, elles nous tourneront à faiblesse. Si par notre incompréhension elles ne concourent pas à affermir la paix, elles se feront menace de guerre. Le bolchevisme les travaille sourdement, les doctrines de haine et de révolution s'infiltrent parmi elles. Rappelons-nous la devise de la ville de Metz applicable à la plus grande France : « Si nous avons paix au dedans, nous avons paix au dehors. »

LE BLOC ATLANTIQUE

« Qu'on m'apporte le monde », s'écriait un roi d'opérette en humeur de s'adonner à la politique extérieure. Et son premier ministre lui apportait, au milieu des rires, un immense globe terrestre.

Cela se passait, il y a soixante ans, au beau temps du répertoire d'Offenbach. Aujourd'hui, on n'aurait plus sujet de rire, car il appartient à l'homme de la rue, au Français moyen lui-même, d'interroger le globe terrestre sur la paix et sur la guerre.

On rendrait, selon nous, un signalé service à l'opinion publique et parlementaire, si l'on mettait en circulation une mappemonde, gravée au seul point de vue de la paix et de la guerre. Sur ce planisphère on pourrait colorier en bleu les contrées qu'on peut tenir actuellement acquises, sans arrière-pensée, à la paix; en vert les nations qui veulent la paix sous réserve d'une ambition ou d'une rancune à satisfaire; en rouge vif, les régions qui sont toujours dominées par l'esprit de guerre, et qui, par conséquent, ne cessent de faire la guerre sous des formes sournoises et larvées.

La tache bleue, englobant les peuples pacifiques, s'étendrait sur la France et sur ses Dominations, sur l'Angleterre et son système de Dominions. Elle couvrirait en Europe : la Suisse, les Pays-Bas, Hollande et Belgique, avec leurs annexes africaines et asiatiques, la péninsule ibérique, les trois nations scandinaves, Suède, Norvège et Danemark, les petites nations baltiques, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie et la Roumanie, les républiques sud-américaines et le continent australien.

On s'étonnera, sans nul doute, de ne point voir figurer dans cette catégorie les États-Unis d'Amérique. Nous n'irons point jusqu'à les ranger, à l'instar du regretté Jean Izoulet, parlant au Collège de France, parmi les nations nettement bellicistes.

Néanmoins en bonne thèse expérimentale, nous ne saurions, en dépit du Covenant wilsonien et du pacte Kellogg, les inscrire ailleurs qu'en tête de la liste verte, comprenant les impérialismes qui, grands et petits, continuent de nourrir dans leur âme inquiète des projets où la paix du monde ne trouve pas son compte.

Sont donc coloriés en vert, sur notre mappemonde idéale, les États-Unis qui aspirent à l'empire des mers et à l'hégémonie dans le Nouveau Monde, l'Italie fasciste qui prend la mesure de ses aspirations sur la Rome ancienne, la Yougoslavie qui veut régner sur les Balkans, cependant que les malheurs de la Grèce ne la divertissent pas de tendre à la domination de la Méditerranée orientale, la Hongrie et la Bulgarie, fortement ancrées dans leur espoir de revanche, l'Autriche que l'impossibilité de vivre voue à la destruction du traité de Versailles, l'Égypte et sa volonté d'indépendance, le Japon, patient,

mais tenace dans la poursuite de son grand destin extrême oriental.

Quant à la tache rouge, au redoutable augure, outre les vastes territoires occupés par les masses inorganiques d'Asie et d'Afrique où fermentent des passions inconnues, où s'élaborent des mouvements ignorés, elle recouvre, en Europe, les ci-devant empires allemand et russe, en Asie, le ci-devant empire chinois, trois astres errants et désorbités, si l'on nous permet cette comparaison astronomique, dont nul ne saurait se flatter de calculer la parabole.

Avons-nous réussi, en faisant ainsi descendre la question des cimes nébuleuses de la métaphysique pacifiste dans les régions du concret et de l'expérimental, à rendre sensible l'immensité du domaine où règne toujours la guerre?

Mais le temple de Janus serait fermé, depuis longtemps et pour toujours, si l'on ne voyait se produire à toute époque et sous toute latitude, chez les groupements humains, dès qu'ils atteignent un certain degré de solidarité et de consistance, un impérialisme que nous avons défini : *la volonté des peuples d'étendre leur domination et leur influence au delà de leurs frontières.*

Ce phénomène de l'impérialisme est une sorte de concurrence vitale entre nations qui rend seul raison de la marche des idées et des événements dans les temps modernes.

Il y a douze ans, pendant que les conférents de Paris discutaient de la Paix, nous avons envisagé les choses sous cet angle. Le fait *national* et *impérial* nous est alors apparu en même temps que le fait *international* et, à moins que nous ne nous abusions étrangement, il en est résulté une grande clarté.

Le fait national ou impérial se conjugue avec le fait international. On l'a méconnu. Tous nos mécomptes découlent de cette méconnaissance. On ne peut raisonner de l'un sans raisonner de l'autre.

Qu'est-ce que le nationalisme ou l'impérialisme pour les collectivités humaines? C'est la loi même de la vie. Dès qu'ils ont abdiqué toute volonté de puissance et d'influence, les groupes humains se hâtent vers le déclin et vers la mort.

Et pourtant, les forces qui tendent à préparer l'unité du

monde sont plus visibles et plus actives qu'à aucune époque. Mais, à mesure qu'elles formaient entre elles une société plus étroite, les nations se donnaient des frontières plus précises et une structure interne plus robuste, prenaient une conscience plus avertie de leurs ambitions patrimoniales et de leurs intérêts spéciaux.

De nos jours, l'impérialisme et l'internationalisme se contredisent, comme dans l'ordre physique la force centripète et la force centrifuge se combattent en s'équilibrant et en se combinant.

D'où cette loi sociologique que nous avons cru pouvoir formuler dans les termes que voici :

Le nationalisme, obéissant à la loi d'impérialisme, c'est-à-dire à sa force interne d'expansion, est conduit fatalement à s'emparer des forces internationales et à les mettre à son service.

Loi que la politique d'un Stresemann illustre et vérifie jusqu'à l'évidence matérielle. L'homme d'État allemand, et ce sera son plus grand titre à la gratitude comme aux regrets de ses compatriotes, a merveilleusement compris la portée de cette loi que les passions, soit chauvines, soit pacifistes, voilent à tant de gens des deux côtés du Rhin. Stresemann a discerné que le nationalisme revanchard engageait le Reich dans une impasse et ne servait qu'à refaire le bloc de ses ennemis coalisés. Pour sauver le Reich des vindictes alliées et des sévérités du traité de Versailles, il fallait abonder dans le sens du pacifisme et de l'internationalisme en honneur chez les vainqueurs; il fallait surtout capter, utiliser le potentiel international accumulé à Genève. C'est ce qui a été fait avec autant d'habileté que de succès par Stresemann et sera continué par ses successeurs, s'ils ont seulement un atome d'esprit politique. C'est ce que dans une petite brochure *Au lendemain de la Paix* nous avions prédit qu'il arriverait au jour précis où un Stresemann aurait l'intelligence de convertir l'internationalisme d'un Briand en instrument de la politique allemande.

Grâce à la définition de l'impérialisme et de l'internationalisme, grâce à la détermination des lois immanentes auxquelles ils obéissent, notre essai de classement et de répar-

tition des nations et des peuples en trois catégories se complète et se précise.

Dans la première catégorie, coloriée en bleu sur notre mappemonde, la catégorie des groupes humains sincèrement pacifistes, se rangent les impérialismes de conquête qui, assouvis, parvenus à leur point de saturation, sont sans passions, étant désormais sans désirs, et ne cherchent plus qu'à se maintenir dans la paisible puissance de leurs domaines. Nous y rangeons aussi les impérialismes d'influence qui, sous l'action de causes difficiles à démêler, se sont spiritualisés pour ainsi dire.

L'Angleterre et la France nous fournissent le type même de l'impérialisme comblé et assouvi. Celui-ci en voie de se désorganiser chez les Anglo-Saxons et non encore organisé, comme nous l'avons montré plus haut, chez les Français.

L'Espagne nous offre le type achevé et presque unique de l'impérialisme d'influence.

C'est aux impérialismes assouvis et spiritualisés qu'il appartient en vertu d'une mission providentielle de remplir, dans les temps nouveaux, le grand rôle de mainteneurs de paix dont ils n'ont peut-être pas encore la pleine intelligence, mais dont ils ont assurément le pouvoir.

Grande-Bretagne, France, Espagne?

Est-ce que ces trois grands peuples ne se classent point à part en raison de ce fait qu'ils ne tiennent à l'Europe que par un lien purement viscéral?

Qu'est-ce que la Grande-Bretagne? Le chef-lieu d'un immense empire sur lequel le soleil ne se couche jamais.

Qu'est-ce que la France? Répétons-le sans nous lasser. Une puissance à la fois européenne, africaine, asiatique, américaine et océanique qui possède sensiblement moins de territoires et d'habitants en Europe que dans les autres parties du monde.

Qu'est-ce que l'Espagne?

Nous savons la réponse courante. C'est l'ombre d'un grand nom. Ainsi le veut un de ces préjugés que notre légère nation ne se donne pas la peine de reviser périodiquement. Il est passé en force d'axiome que, depuis qu'elle a perdu, au seuil de ce siècle, les derniers restes de son immense empire colo-

nial, l'Espagne est entrée définitivement dans la période de refroidissement et de déchéance. Or, des indices irréfragables autorisent aujourd'hui à penser que ce que l'on a pris pour le terme de l'Espagne en était le recommencement. Les symptômes d'une renaissance espagnole sont nombreux et concordants sous la monarchie alphonsiste. On étonnerait bien le public en lui révélant que, de toute l'Europe, l'Espagne est la nation qui possède le plus fort coefficient de natalité. Quelle promesse de résurrection vaudrait celle-là?

La perte matérielle de son empire a été plus encore pour l'Espagne que pour ses colonies une libération. A mesure que s'effacent les mauvais souvenirs de la domination militaire et de l'exploitation despotique, les liens d'affinité spirituelle et intellectuelle se resserrent entre l'Amérique du Sud et la mère patrie. Peut-être nous sera-t-il donné, dans un prochain avenir, de voir le roi Alphonse XIII parcourant triomphalement les anciens domaines de la Monarchie espagnole, y recueillir, comme symbole de la vaste unité latine et ibérique, plus réelle et plus forte que l'ancienne, les acclamations du plus affectueux enthousiasme.

Trois autres nations européennes, que leurs dimensions nous obligent de qualifier de petites, la Hollande, la Belgique et le Portugal, partagent avec les trois puissances précitées le privilège de l'extra-européanisme.

Comment ne serait-on pas, en contemplant la carte, frappé de ce fait, que les six nations mixtes, si nous pouvons les désigner ainsi, se trouvent en bordure de l'Atlantique et que, sauf la Hollande, elles sont possessionnées tout le long du rivage africain jusqu'aux extrémités où l'Atlantique perd son nom?

Une simple énumération suffit, en partant des îles Feroë : Rivages d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre, côtes de France, provinces espagnoles des Pays basques, de la Vieille Castille, des Asturies et de la Galice, Portugal, Maroc et Sahara français, Rio de Oro espagnol, Sénégal français, Gambie anglaise, Guinée portugaise, Soudan français, Sierra Leone anglaise, Côte d'Ivoire française, Nigeria anglaise, Cameroun mi-anglais, mi-français, Guinée espagnole, Congo français, Congo belge, Angola portugais, Dominion anglais de l'Afrique du Sud.

Et nous voyons ainsi se dessiner sur notre mappemonde comme en traits de feu, une sorte d'épine dorsale du monde, une sorte de ligne de partage qu'un déterminisme supérieur aux combinaisons éphémères et chimériques d'une certaine diplomatie, a solidement constituée et sur les deux versants de laquelle la force et la puissance qui conditionnent la paix, et qui, quoi qu'on fasse, la conditionneront toujours, s'écoulent constamment.

Nous sommes à la recherche d'une organisation de paix, dont la volonté de la protéger soit aussi sûre que la capacité de la défendre. Ne pensons pas l'imaginer, car elle pourrait nous dire suivant une parole célèbre : Tu ne me chercherais pas si tu m'avais déjà trouvé!

La *Ligue Atlantique* anglo-franco-espagnole, renforcée de la Belgique et du Luxembourg, voisins et amis de la France, du Portugal satellite de l'Angleterre, de la Hollande même, si elle y voit son véritable intérêt, voilà ce qui est irrésistiblement offert par une étude expérimentale du problème de la paix.

Au lieu de faire résider l'âme de la paix dans le chaos de l'Europe Centrale, d'autant plus incapable de servir la cause de l'ordre qu'elle ne le possède pas et qu'elle a beaucoup plus besoin de le recevoir qu'elle n'est apte à le donner, pourquoi ne pas nous évertuer à bâtir sur les réalités de l'histoire, de la géographie physique et humaine, préférées à de surannées utopies? On peut chercher tant qu'on voudra. Le plus grand potentiel de la paix est dans cette rocade formée par les rives atlantiques de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne et de l'Afrique occidentale. Contre cette barrière naturelle viendrait se briser toute tentative de guerre.

Nous sommes fort éloignés de penser que la mise en train d'une telle politique ne comporte pas de difficultés propres. Notre foi dans l'évolution naturelle ne va pas jusqu'à penser qu'il ne la faille aider et seconder, au prix de grands efforts. A notre estime l'heure de cette politique sonne en ce moment. Des occasions se présentent de l'adopter qui ne renaîtront pas indéfiniment.

L'École dirigeante française, pour embrasser une telle politique, doit remporter une grande victoire sur des préjugés

invétérés. L'esprit qui a si longtemps présidé aux relations de la France avec l'Espagne et avec le monde hispanique est à renverser.

Un grand progrès a été réalisé dans cet ordre d'idées par la sage politique de M. Gaston Doumergue qui entretient visiblement les relations les plus cordiales avec le roi Alphonse XIII. Il semble bien aussi que le général Primo de Rivera, admirablement secondé à Paris par un remarquable diplomate, M. Quinones de Leon, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique, a trouvé un sincère appui auprès de M. Aristide Briand pour une entente hispano-française.

Mais, dans un passé récent, nos dirigeants paraissaient croire qu'à l'égard de l'Espagne, ils n'avaient pas mieux à faire que d'y encourager et aider les partis révolutionnaires et socialistes. Il faudrait être absolument ignorant des événements dont l'Espagne a été le théâtre pendant les années 73 et 74, au temps des Castelar et des Pi-y-Margall, pour la juger apte à la pratique des institutions républicaines parlementaires, être absolument étranger à la moindre notion de la psychologie des peuples pour croire qu'elles n'y engendreraient pas une fois encore l'anarchie. De même, nos directeurs d'opinion ont-ils trop souvent oublié, dans leurs rapports avec l'Amérique du Sud, le judicieux conseil de Gambetta rappelant à ses amis que certaines passions philosophiques et sectaires ne sont point un bon article d'exportation.

L'intérêt français, bien compris, suggère, au contraire, de soutenir la monarchie alphonsiste dans l'œuvre de restauration qui s'accomplit sous ses auspices. Tout porte à croire que, si l'Espagne s'épargne une nouvelle révolution, elle consolidera rapidement l'œuvre qu'elle a déjà accomplie pour reprendre son rang intellectuel et politique parmi les nations et resserrer les liens spirituels et économiques qui l'unissent à ses anciennes colonies.

Le rôle de l'Espagne dans une Ligue atlantique est nettement indiqué par sa position géographique. A la voir s'avancer entre les eaux de l'Océan et de la Méditerranée comme une vaste jetée poussée par l'Europe pour combler l'intervalle qui la sépare de l'Afrique, on sent qu'elle sera dans l'avenir le plus naturel intermédiaire, un agent actif et puissant de

liaison entre les deux continents, quand la civilisation et les idées européennes auront redonné la vie et le mouvement à cette vieille Mauritanie, où, à côté de la France, en pleine harmonie avec celle-ci, l'Espagne a un rôle capital à remplir, nécessaire à son équilibre intérieur.

Quand nos hommes d'État auront compris que les arrangements hispano-français, concernant le Rio de Oro, ne sont pas plus difficiles à conclure que le règlement du territoire contesté du Rio del Muni, il y a quelque trente ans, quand ils auront compris que le circuit des hommes et des idées, qui passe des capitales sud-américaines à Paris et à Madrid, doit rester net d'une absurde propagande démagogique; quand la route du Maroc passera par Madrid, rendant vaine toute tentative maritime de couper la Grande-Bretagne et la France de leur empire africain, la France et l'Espagne seront en pleine possession de défendre et de servir conjointement et efficacement la paix du monde.

Nous n'avons pas l'intention de nous immiscer dans la politique de l'Espagne et, si nous le faisions, ce ne serait certes pas pour lui conseiller aucune aventure, mais nous considérons que l'Espagne, par sa situation géographique, le génie propre de ses habitants, la noblesse chevaleresque de son Roi, est un des remparts de la paix du monde.

Nous estimons qu'il est digne de l'Espagne et de son Gouvernement de reprendre définitivement sa tradition historique, de ne pas se tenir à l'écart des affaires du monde, puisqu'elle peut à bon droit y jouer un rôle très important, très utile pour la communauté mondiale. Il y a tout intérêt, nous semble-t-il, lorsqu'on a l'honneur de gouverner une grande nation fière de son passé, à ne pas laisser tomber les glorieuses traditions, dont le culte ne peut que développer chez ceux qui le pratiquent le goût des acquisitions intellectuelles et matérielles et l'ambition de hautes réalisations dans l'ordre de la pensée, de l'influence, en un mot de la grandeur d'une nation.

Il est donc beau pour la monarchie alphonsiste de pouvoir proposer au peuple que la Providence lui a confié une action qui élève son âme, et par cela même qu'elle exalte ses légitimes fiertés au dehors, stimule à l'intérieur toutes ses activités et les tourne vers le bien public.

Hélas! la constitution de la Ligue atlantique ne dépend pas seulement de l'Espagne et de nous.

L'Angleterre travailliste paraît peu disposée à la comprendre en ce moment, et les jours sont venus de l'alternative que M. W. T. Stead posait, il y a trente ans, dans son beau livre plein de pressentiments et d'aperçus, sur l'*Américanisation du Monde.* Il voyait dans l'autre membre de l'alternative « l'acceptation de l'effacement de l'Angleterre par les « États-Unis devenus centre de gravité dans le monde par- « lant anglais, la perte, l'une après l'autre, de ses grandes « colonies et sa définitive réduction en une Belgique parlant « anglais ».

Et il est évident que, si une prédominance prolongée du Labour Party conduisait la Grande-Bretagne à cette abdication, la Ligue atlantique à son tour se ferait utopie. L'Angleterre heureusement n'est pas encore mûre pour cette plénitude de résignation.

Nous avons formulé, aussi vigoureusement que possible, dans un précédent article[1], notre conviction que l'alliance anglaise était, pour notre pays, la position extrême à défendre jusqu'à la mort inclusivement. Nous considérons que la réciproque n'est pas moins vraie. La Grande-Bretagne et la France, nations complémentaires, ne « réalisent » pas encore ce qu'elles pourraient être l'une pour l'autre politiquement et économiquement. Si elles venaient à le « réaliser » un jour, bien des problèmes s'évanouiraient qui tourmentent les deux pays. Et l'Angleterre va chercher bien loin, sur l'autre rive de l'Atlantique, des solutions qui se trouvent à sa porte. La guérison de cette plaie béante et purulente du chômage que notre voisine porte à son flanc ne dépendrait peut-être que d'un complet rapprochement franco-anglais politique et économique.

Si l'Angleterre s'américanise et se place ainsi dans l'impossibilité de prendre la tête d'une Ligue atlantique, d'en concevoir le rôle et d'en assumer les charges, l'avenir de la paix occidentale en sera fortement compromis.

La Grande-Bretagne connaît aujourd'hui les soucis et les déboires d'un impérialisme assouvi qui n'est pas sans danger

1. *Revue de Paris* du 1er octobre 1929 : « L'Angleterre continue ».

et qui ne saurait jamais être, en tout état de cause, pour reprendre le mot de Royer-Collard, une tente pour le sommeil.

A la faveur de la guerre, l'Angleterre a complété cet empire africain qu'elle avait formé, à toute éventualité, avec une remarquable prévoyance, pour remplacer l'Empire des Indes. A cet empire africain, elle avait ajouté, en se portant héritière des anciens rois de Ninive, de Babylone et de Jérusalem, un nouvel empire asiatique.

Or, des craquements fort inquiétants se font entendre du côté de l'Asie. De toutes parts les Indes s'agitent et fermentent. En Égypte, Albion marque un recul.

C'est à ce moment précis que, mécontent de l'expérience conservatrice, le corps électoral britannique délaisse les unionistes dans leur mission historique de rassembler et de maintenir le domaine impérial et se jette aux bras des travaillistes.

Tout différents que ceux-ci puissent être des socialistes continentaux, ils ne se répartissent pas moins en trois types essentiels : le haineux, l'utopiste et l'imbécile. C'est en Angleterre surtout que l'épithète de stupide, s'éloignant le plus de son origine latine, a revêtu la plénitude de sa signification moderne. *Stioupide*, prononcé à l'anglaise, s'applique merveilleusement à l'aberration des primaires obtus qui se sont mis en tête d'importer chez les *natives*, c'est-à-dire chez les peuples imperméables à la civilisation européenne, les institutions parlementaires de la mère patrie. Il serait difficile de partir d'un principe plus faux que certains Anglais quand, infidèles au génie pragmatique et empirique de leur race, ils entreprennent d'inculquer à leurs sujets et à leurs protégés la plus incommunicable des constitutions, la leur, façonnée par la lente opération de la coutume, comme s'il s'agissait d'une vérité valable en tout pays, telle que la gravitation newtonienne.

Transplanté dans les différentes parties de l'Empire, imposé à des nations incapables de le comprendre, le parlementarisme ne saurait avoir d'autre résultat que de les révolutionner et de les dissoudre.

Nous avions le devoir de faire entrer cette mauvaise chance en ligne de compte, mais en gardant l'espoir qu'une fois

encore, après tant d'autres, la Grande-Bretagne, ressaisie à temps par son instinct impérial, se gardera brusquement de l'abîme au moment où l'univers la croira proche d'y tomber.

***

En résumé, les conférents de la Paix ont écarté la solution naturelle et traditionnelle. Ils ont refusé de séparer la Prusse de l'Allemagne, et la Rhénanie de la Prusse, cette Rhénanie sur laquelle, pas plus que sur le Luxembourg, la France n'avait aucune revendication territoriale à faire valoir.

Mais l'Utopie au front de taureau régnait en maîtresse à la Conférence de la Paix. On resta fidèle à ce faux et meurtrier Principe des Nationalités, qui a déjà causé la mort de tant de millions d'hommes, principe doué d'une vertu d'agglutination à l'égard de la Prusse, et d'une vertu de dissolution à l'égard de l'Autriche. On s'est ainsi placé hors les conditions immanentes de l'ordre et de l'équilibre européen qu'on se flatte vainement d'avoir remplacé par les protocoles de Locarno, et, éventuellement, par un essai d'appeler les États-Unis d'Europe à l'existence.

La paix de Versailles a été fondée sur le désordre européen. Elle contient, en puissance, une hégémonie prussienne plus redoutable que la précédente. Et donc, pas de paix durable ailleurs que dans la recherche d'un sergent de paix, assez fort pour maîtriser le désordre et contre-peser cet empire républicain contre nature : le Reich. Ce sergent qui nous est donné par la méthode expérimentale, et à qui nous avons essayé de révéler sa vocation, appelons-le, si vous le voulez bien, *le Bloc Atlantique.*

Système politique non fermé d'ailleurs et dont rien n'empêche des nations telles que l'Italie d'épouser l'esprit et de partager les charges quand elles le voudront.

Telle est la voie que l'évolution naturelle montre au peuple français et à ses dirigeants. Ils restent libres de persévérer dans la voie opposée, en se flattant de l'espoir hasardeux qu'après y avoir si souvent trouvé la guerre, ils y rencontreront enfin la paix.

Nous ne pouvons pas terminer cette étude sans parler de la

responsabilité qu'a assumée la France en contractant des alliances avec la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie.

Ces alliances, nous n'en pouvons pas douter, peuvent nous conduire à une nouvelle guerre déclenchée pour une cause slave comme celle de 1914.

A Dieu ne plaise que nous cherchions comme moyen d'éviter cette responsabilité la renonciation aux engagements qu'a pris le gouvernement de la République.

Mais nous pensons que la France, pour ne pas être exposée à une nouvelle guerre par la politique adoptée à la suite du traité de Versailles, n'a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'être assez forte pour imposer la paix sans avoir besoin de recourir aux armes.

Nous pensons que cette force, seule la politique que nous préconisons peut la lui donner.

Lorsque cette politique sera pratiquée il y aura un gendarme de la paix et l'on pourra espérer qu'il n'y aura pas de délinquant. Selon l'admirable parole du maréchal Lyautey, la France pourra montrer sa force pour n'être pas obligée de s'en servir.

FELS

DONNE-MOI TON CŒUR...

A Pol Neveux.

I

Poulain ne trouvait point nécessaire d'emporter les tiroirs :

— Monsieur a bien quelque coin où les entreposer?

Pierre pensa au cabinet noir qui ne servait plus depuis que, à la mort de son père, il avait pris la grande armoire de la chambre bleue pour y ranger ses vêtements. Comme le meuble était devenu léger! Le vieil ébéniste le déplaça sans effort; puis sortit le tiroir d'en haut.

Cinq tiroirs. Entre chacun d'eux une planche plaquée d'acajou sur sa tranche, mais dont les plats, à l'intérieur du chiffonnier, étaient restés rêches. Pierre, en même temps que Poulain, vit, sur la première planche, au fond du meuble, un papier froissé. Poulain tendit une lettre jaunie, empoussiérée, vraiment triste à voir. Le jeune homme la déplia, la lissa. L'enveloppe portait l'adresse de son père : « M. Antoine Grautelles ». Le timbre était une vignette bleue, celle que remplaça « la Semeuse ». Pierre fourra la lettre dans sa poche : « Il se peut qu'elle soit là depuis quinze ans, depuis vingt ans... » Le meuble avait été longtemps celui de M. Grautelles père...

Sur la planche qui séparait le deuxième tiroir du troisième, aucune épave. Entre le troisième et le quatrième gisait un bouton de faux-col, tout à fait terni. Le dernier tiroir était presque à ras de terre. Pierre voulut se pencher; Poulain s'agenouillait déjà. Pierre n'osa pas dire : « Je préférerais faire ces fouilles moi-même... »

Du cercueil à souvenirs fut exhumé un petit bouquet desséché, convulsé : le cadavre d'un être qui a été enterré vivant. Puis deux perles de verre bleu opaque (couleur ceinture de la Vierge de Lourdes); quelques papiers de soie aux dimensions d'une carte de visite, et une *Christmas card* à peine un peu écornée. On y voyait, sous la poussière, une petite chromo; elle représentait des enfants encapuchonnés allant, à la clarté d'une lanterne, vers un village perdu dans des lointains de neige. Sous l'image une main peu habile avait écrit : « *From Eliza to Pieter* ». Eliza était la bonne irlandaise qui, jusqu'à ce que Pierre eut huit ans, lui lavait la figure avec de gros savons translucides, des boules d'ambre brûlé.

Ces reliques parurent médiocres et vaines à Poulain. Il fit pivoter le meuble en prenant soin de garer des chocs la partie malade; et l'emporta, disant :

— On aurait aussi bien pu trouver un billet de mille francs.

***

Pierre flaire le bouquet; il éternue presque. « Des violettes...? » Comment évaluer, même approximativement, l'âge d'un bouquet mort? Agnès plaçait toujours des violettes dans ses fourrures. Mais la fin des amours de Pierre et d'Agnès date à peine de quatre années. Des violettes mortes depuis quatre ans ont encore leurs formes; des couleurs. Ne s'agit-il pas plutôt des cyclamens du temps de Françoise? En quinze ans, des cyclamens ont le temps de perdre toute physionomie; surtout au fond d'un meuble, laminés par un tiroir.

Pierre revoit Françoise; la grosse natte que Françoise tournait autour d'une tête grecque : une natte dorée et comme rôtie. Une fois Pierre avait obtenu de Françoise, dans la petite clairière secrète, au-dessus de l'hôtel, qu'elle défît la natte-couronne. Malgré l'épaisseur de cette natte, jamais Pierre n'eût supposé que les cheveux de Françoise, une fois délivrés, formeraient cette onde pesante, au débit à la fois lent et tumultueux. Les mains nues de Françoise (Pierre s'en souvient avec trouble) semblaient lutter contre un élément vorace; l'écartant des joues, des épaules. Geste lassé d'avance, sans espoir, sans conviction...

« Pourquoi n'avoir pas épousé Françoise?... Ne m'aurait-elle pas rendu heureux?... » Mais une brusque réaction des sens le fait penser à Jacqueline. Ils dînent ce soir ensemble, chez les Saint-Giez. Demain, Pierre doit finir l'après-midi avec Jacqueline, chez eux. « Ne suis-je pas tout à fait heureux? » Ah! n'avoir pas connu une Jacqueline aux cheveux longs! Pierre sent sous ses lèvres la nuque rase : « La mode m'a volé! »

Il interrogera Jacqueline. Peut-être a-t-elle conservé quelque mèche : « Il faudra qu'elle me donne la plus longue, la plus belle... Ce noir brun de la truffe... » Présent qui sera à l'aise, bientôt, dans le meuble réparé. En vidant le chiffonnier, avant de le confier au tapissier, Pierre a fait de sombres coupes parmi les reliques qu'il contenait; de si sombres coupes qu'il en est résulté presque un feu de cheminée...

II

Il passa une partie de l'après-midi au journal, et rentra tard chez lui. A la place du meuble, sur le mur, on distinguait un rectangle en hauteur, d'un vert plus vif que le vert de la tenture. Que mettre ici, tant que le chiffonnier serait chez Poulain? Peut-être l'étoffe rapportée de Brousse, rouge à ramages orangés; et, dessous, la petite commode de citronnier.

En s'habillant, Pierre songeait à Jacqueline. Il se la représentait dans un cabinet de toilette qu'il ne connaissait pas. Par la porte ouverte, elle répondait gaîment à son mari; il la priait de se hâter : « A quoi bon? disait-elle, Grautelles est du dîner; nous ne serons certainement pas les derniers! » Cela fit que Pierre se hâta davantage : arriver là-bas avant les Maygrand; et Jacqueline l'apercevant, en entrant, à la fois étonnée et heureuse...

Aux heures du soir, Paris, en mai, est charmant. Le soleil, derrière le Grand Palais, se couchait déjà avec ses cérémonieuses manières d'été. Pierre se rappela une phrase de Baudelaire : « Un soir solennel traversé de bandes pourpres; pompeux et ardent comme la religion romaine... »

Dans l'antichambre, chez les Saint-Giez, il fut vexé de

reconnaître le manteau de Jacqueline : un manteau de toile d'or, au col de fourrure blanche. Ce manteau ressemblait à une chope de bière, avec sa mousse.

— Résignez-vous : vous n'êtes pas le dernier, — dit Claire de Saint-Giez.

***

« Jamais, autant que ce soir, Jacqueline n'a eu l'air d'un bon gâteau, d'un excellent plat sucré. » Non pas ces entremets dont la fadeur risque d'écœurer vite; mais ceux qui avouent bientôt aux papilles des secrets exotiques, mystérieusement altérants. Tous les mouvements de Jacqueline sont intuitivement destinés à mettre en valeur les grâces alléchantes d'un corps jeune et souple; vivante allégorie des biens qui se regardent, se touchent, se dégustent. Sous le tissu d'une robe féerique comme la robe de Peau d'Ane, Pierre voit sa maîtresse nue : cette brune si brune, duvetée comme la châtaigne; ici et là de chair presque mordorée; une chair qui, par contraste, blémissait les draps.

***

L'amour de Pierre et de Jacqueline avait vite cédé au seul attrait des promesses positives. Le pressentiment d'une rare entente physique abrégea les hésitations, les scrupules, les atermoiements. Ils s'étaient connus l'été dernier, sur une montagne presque austère, qui ne ressemblait pas du tout à leur amour. Dans une chambre d'hôtel aux cloisons minces, il s'était agi de se garder du moindre bruit.

Pendant ce dîner (Pierre et Jacqueline étaient voisins) le moindre geste qu'il faisait (pour servir à boire, pour tendre le menu) était l'esquisse improvisée d'une caresse. Ils avaient outre cela leur langage secret. Lorsque, sans avoir l'air de rien, Jacqueline passait son émeraude de la main droite à la main gauche, cela signifiait : « Je suis en train, n'est-ce pas, de t'embrasser... »; et quand Pierre déchirait négligemment un peu du petit carton qui portait son nom, cela voulait dire (mais le langage secret est un langage aux significations toutes intimes...).

En quittant la table, il lui offrit une cigarette, du feu :
— Demain? — dit-il en tendant la petite flamme.
« Demain... » répondirent les paupières, les longs cils baissés.

***

En partant elle lui a donné une rose moite et à demi mourante, avec laquelle, pendant toute la soirée, elle n'a cessé de jouer; la touchant de la bouche, s'en caressant les épaules, les bras. Pour Pierre, cette fleur n'est plus qu'une touffe de baisers.

Chez lui, il pose la rose, sans y prendre garde, à côté du bouquet desséché trouvé dans le secrétaire, et qui traîne sur la table. Pierre songe (naturellement) au temps où la rose humide et chaude ne sera pas moins morte que ce bouquet mort. Il devient moins confiant, moins gai; — et doit penser à la lettre jaunie, à la vieille lettre adressée à son père.

Il va la prendre dans la poche de son veston.

Une lettre qui a été adressée à un être qui vous est profondément cher, mais qui n'est plus, faut-il se défendre comme d'une faute d'en prendre connaissance? Pauvres papiers des morts, plus privés qu'eux de toute protection! Quelques jours plus tôt, quand pétillait ce beau feu fait de souvenirs mis au bûcher, Pierre eût probablement brûlé avec d'autres, sans la lire, la lettre qu'il tient dans ses mains indécises. Les cheminées, en mai, ne servent qu'exceptionnellement; Pierre ne relève pas la trappe baissée.

A voir ses bords si peu déchiquetés, on jurerait que l'enveloppe n'a pas été ouverte. Mais le fils se souvient des manières, des manies paternelles (parfois agaçantes jadis; si attendrissantes, désormais). Il revoit (sur un bureau qui est maintenant chez son frère aîné) un ouvre-lettres de métal, étroit et effilé comme un instrument de chirurgien. Son père (il se le figure) ouvre cette lettre. Seulement, la mémoire de Pierre trompe son imagination : elle lui montre deux mains de vieillard, vaguement parsemées de taches blondes, fripées comme du chagrin.

Il lit ceci :

Mon ami bien-aimé,

Je puis bien vous le dire maintenant : je vous aime; je vous aime du plus profond de mon cœur; ah! de toute mon âme! Je les écris une fois dans ma vie, ces trois mots; ils seront désormais ma meilleure, ma suprême sauvegarde. Oui : ils me défendront bien!

Vous ne poursuivrez pas davantage, Antoine, une femme qui n'aurait jamais dû vous écouter. Il faut que vous me le juriez : d'ici bien longtemps, vous ne ferez plus rien pour me revoir... Hélas! mon plus cher Ami, ne le savez-vous pas? il existe des femmes qui sacrifient leur amour à leur honneur; qui ont besoin de leur vertu pour vivre, et même pour mourir.

Tromper un homme qui croit en moi, auquel je suis liée par un engagement sacré, cette pensée seule me suffoque d'horreur et de honte. Mes devoirs d'épouse et mes devoirs de mère passent avant tous les autres. Ah! pourquoi nous sommes-nous rencontrés, dans cette vallée si triste et si perdue, où je n'avais pas les miens pour me défendre? Je n'y ai pas retrouvé la santé; mais j'y ai perdu le repos!

... Laissez-moi, Antoine. Soyez grand, généreux; et, tous deux, restons dignes d'un amour qui deviendra plus haut et plus noble en demeurant tout à fait pur. C'est à lui que nous nous sacrifions. Je vous haïrais vite, si, par votre faute, je ne pouvais plus vivre la tête haute. Songez aux malheureuses qui sortent des bras de leur amant, et qui, revenues au foyer, acceptent les caresses innocentes de leurs enfants, consentent devant eux à répondre par des mensonges grossiers, injurieux, aux questions que le père de ces enfants leur pose...

Ne rendez personne malheureux près de vous à cause de moi. Je ne suis pas comme vous : je pourrais voir votre femme sans en souffrir. Les devoirs que nous avons envers ceux près de qui nous vivons donnent à ces derniers des droits sur nous. J'envie votre femme; mais on peut envier d'un cœur soumis.

Le baiser que vous m'avez pris, ce seul baiser que ma faiblesse vous a donné, me brûle; et, pourtant, il me protège. Je n'irai plus jamais avec vous le long de la Seine, et je ne veux plus que vous me guettiez, au Bois, quand je vais y chercher les enfants. J'en éprouve plus de peine que de plaisir. Ne venez pas me voir dans la loge des Tavernier, vendredi. Je n'aime pas

vos yeux quand nous venons d'entendre de la musique ensemble, même loin l'un de l'autre. Ah! je voudrais être au temps où nous serons enfin de vieilles gens. Nos cheveux blancs et nos rides : quelle douceur!

Allons, adieu!... Mais, ne plus se voir, cela signifie-t-il forcément que l'on se quitte? Ne me répondez pas.

De toute mon âme :

HÉLÈNE

***

Lorsque Pierre eut achevé de lire cette lettre, il n'osa pas lever les yeux. Il n'était plus qu'un petit enfant qui se sait en faute, et qui a peur. Il se sentait honteux, coupable et triste, comme le jour où son père l'avait surpris, lisant, vers douze ans, un livre défendu. « Pardon! papa! avait-il envie de s'écrier. Je ne le ferai plus! » Jamais, ni du vivant ni depuis la mort de son père, Pierre n'eût osé soupçonner que ce père avait pu aimer une autre femme que sa mère. Pour beaucoup d'enfants élevés par des parents unis ou qui tiennent à le paraître, ces parents ne sont pas tout à fait pareils aux autres êtres; on ne les juge pas, à peine les observe-t-on. Pierre s'apercevait qu'en dehors de traits de caractère évidents, que l'on ne cherche généralement pas à dissimuler, il avait tout ignoré de la vraie nature de son père. Et de même qu'il avait implicitement admis, avant d'avoir lu cette lettre, que son père avait été un mari fidèle, il admettait maintenant que ce père avait aimé « Hélène » jusqu'à sa mort. Il croyait à l'amour mutuel d'Hélène et de son père, tout de go, comme on croit, au moment où on le lit, aux personnages et à l'intrigue d'un roman.

***

Bientôt il demande à sa mémoire de l'encourager dans cette manière de voir, et se laisse duper par elle. Son père était souvent assez silencieux, morose : « C'est qu'il pensait à Hélène ». Son père manquait rarement un concert, le dimanche : sans doute, en allant entendre de la musique, espérait-il que la femme qu'il aimait et dont il était aimé serait, en même

temps que lui, dans la salle. Pierre n'a-t-il pas, il y a bien des années de cela, remarqué comme des larmes dans les yeux paternels, à la fin d'une audition de *Tristan*? « Pauvre cher papa!... » Il l'envie...

Pierre essaye de se représenter Hélène. Il la voit moins dans la vie que dans les bibliothèques; il se laisse influencer par des souvenirs de lecture; prend quelque chose à Madeleine de Nièvres; place Hélène dans un château de Touraine, le château de madame de Mortsauf. Peut-être vit-elle encore? Le père de Pierre est mort à cinquante-cinq ans, au début de la guerre. En donnant à Hélène quelques années de moins, elle peut, à l'heure actuelle, être une vieille dame bientôt sexagénaire. La connaît-il? Depuis que l'homme qu'elle aimait ne vit plus, a-t-elle voulu voir, rencontrer, entendre le fils? Ah! qu'il aimerait l'entourer; choyer ses vieux jours; et l'écouter parler de la manière dont son père, lorsqu'il était jeune, savait aimer, savait se faire aimer!

***

Il reprend la lettre et la lit de nouveau, non plus en se laissant surprendre et émouvoir, mais dans un esprit d'examen, presque d'enquête.

La lettre lui donne une adresse et une date qu'il n'a point pensé, tout à l'heure, à observer. Faite d'un papier qui, dans sa nouveauté, n'a pas dû être beaucoup moins gris qu'il l'est devenu avec le temps, la feuille très mince porte, en entête, une adresse gravée en petits caractères d'argent : 56, *rue Spontini*. Dessous, d'une écriture fine et posée, on lit : 17 *mars* 1899. « En 1899, j'avais cinq ans. » Et son père? « Papa est mort en 1925, à cinquante-cinq ans. » Pierre fait un calcul de tête : « En 1899, papa avait, à peu de chose près, mon âge. » Rêverie : « On peut donc attendre jusqu'au cœur de l'été le plus grand amour de sa vie... »

III

Ce ne fut que le lendemain matin qu'il pensa à consulter de vieux « Tout-Paris ». Il les dénicha au journal, le long d'un couloir obscur.

En 1899, qui habitait le 56 de la rue Spontini? La partie de ce répertoire où les Parisiens sont classés par rues le renseigna : « *Monsieur et Madame Edmond Chauvery* », lut-il avec stupeur... Chauvery : Jacqueline, jeune fille, ne s'appelait-elle pas Chauvery?... Chauvery, ou Chaumery? Pierre ne se souvenait jamais très exactement des noms propres. L'idée que Jacqueline pouvait être la fille de la femme qui avait idéalement aimé son père lui paraissait inadmissible; en quelque sorte contre-nature. Il laissa le volume périmé et prit celui de la présente année.

MAYGRAND (GASTON) *et Madame, née* JACQUELINE CHAUVERY... *rue de Monceau...*

... Son premier mouvement est de fermer le recueil, comme s'il risquait d'en apprendre davantage. Qu'il puisse exister un rapport quelconque entre la femme qui a écrit la lettre et celle qu'il va tout à l'heure tenir dans ses bras, le déroute, l'offense. Quelle plaisanterie déplacée! Il s'agit sans doute d'une tante de Jacqueline; peut-être même d'une personne qui ne lui est nullement apparentée... « Il y a bien des Grautelles, qui vendent du bois de chauffage, avec lesquels nous n'avons que le nom de commun... »

***

Il trouva chez la fleuriste de la rue du Bac des roses assez pareilles à celle que, la veille, sa maîtresse lui avait donnée... Il choisit aussi quelques lis (sans savoir, en les choisissant, qu'il pensait à « Hélène »). Muni de ces hampes voyantes, il se sentit ridicule en passant devant la loge de la concierge.

Il mit les roses à la tête du lit, comme de coutume; les lis devant la fenêtre, laquelle ouvrait sur un chiche mais tranquille morceau de jardin.

Jacqueline avait une clef. Il l'entendit pénétrer dans l'antichambre et devina, au battement de cœur insolite qu'il ne put réprimer, que leur rendez-vous ne ressemblerait pas exactement à leurs rendez-vous antérieurs. Tout en soupçonnant qu'il ne la tiendrait point, Pierre se fit la promesse de ne pas interroger celle qui allait entrer.

Jacqueline avait retiré son chapeau dans l'escalier. Elle se plaignit d'être lasse : « Je suis morte! » et « fit la morte » dans les bras de son amant, qui l'avait impulsivement saisie. Le contact du très cher corps appesanti, abandonné, enthousiasma et entraîna les sens de Pierre. Il n'avait jamais beaucoup besoin de dire à Jacqueline qu'il l'aimait. Il le lui prouvait.

Il se disait obscurément : « Aimons-là encore une fois comme si j'étais tout à fait certain qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut pas être la fille d'Hélène... Que vais-je apprendre tout à l'heure; et comment l'interroger? » Il s'apercevait qu'il ne savait presque rien d'elle en dehors d'eux-mêmes; qu'il n'avait jamais rien tenu à savoir. Un mari, deux enfants; une sœur mariée à Genève (c'est pour rencontrer cette sœur que Jacqueline avait été en Suisse, l'été passé). Mais les parents de Jacqueline? Vivaient-ils encore? Dans un peu d'instants, il risquait d'apprendre que la mère de Jacqueline était bien l'« Hélène » de son père; et que cette « Hélène » était encore de ce monde : « Si Jacqueline a prononcé mon nom devant sa mère, celle-ci sait que sa fille connaît le fils de l'homme qu'elle a aimé. »

***

... Jacqueline parle peu; ou, si elle parle, c'est pour tenir des propos dont la conviction n'infirme pas la caressante puérilité. Propos qui ne comptent guère plus qu'un ronronnement, qu'un roucoulement. Quant à Pierre, tout en cherchant « un détour ingénieux », il caresse doucement son amie, comme on flatte une bête, comme on palpe un fruit.

Au bout du compte, le plus simple est de poser nonchalamment la question suivante :

— As-tu encore tes parents, mon petit Jacquelot?

Aucune raison pour qu'elle trouve pareille question saugrenue.

Jacqueline répond distraitement qu'elle a encore son père; mais sa mère est morte depuis longtemps.

— Est-ce qu'elle te ressemblait?

— J'avais huit ans quand maman est morte. Tout le monde

dit que je ne lui ressemble pas du tout... Je ressemble à papa...

Il continue ses travaux d'approche :

— Tu me le montreras un jour, ton père?

Jacqueline regarde Pierre avec une nuance d'étonnement (« J'ai été maladroit! ») Il reprend :

— J'aimerais savoir ce que cela peut donner, une Jacqueline transformée en vieux monsieur...

Elle se met à rire :

— Oh! un très gentil vieux monsieur!... Il plait encore aux femmes... ou, du moins, ce qui revient au même, il le croit.

Il pose vite, comme pour s'en débarrasser, trois questions à la file (elles l'intéressent peu) :

— Vous êtes très liés?... Tu le vois souvent?... Il vit à Paris?

Au lieu de répondre, Jacqueline embrasse longuement son bras gauche à la place de la saignée, et, paresseusement, pose ce bras sur la bouche de Pierre :

— Tiens, — dit-elle d'un ton tendre, — prends ce baiser...

***

Jusqu'au moment de se séparer d'elle, Pierre sut cacher à Jacqueline qu'il était un amant distrait. Il pensait à Hélène : « Si elle est la mère de Jacqueline et si elle est morte lorsque Jacqueline avait huit ans, elle n'a pas survécu plus de cinq ans à sa lettre, à son amour! »

Il proposa à Jacqueline de partir un peu avant elle : il l'attendrait en voiture, quai d'Orsay, et la déposerait près de chez elle, sinon chez elle.

Dans la voiture, il lui dit :

— Tu demeures depuis longtemps rue de Monceau?

— Depuis mon mariage.

— Et avant?... Cela serait gentil que nous ayons été voisins, lorsque nous étions enfants...

(Ces laborieux mensonges le rendaient honteux...)

— Avant?... J'ai demeuré avenue Henri-Martin; et, avant encore, rue Spontini...

Il sait maintenant ce qu'il voulait savoir : Hélène est la mère de Jacqueline; — et Hélène est morte.

... Dire quelque chose, « pour conclure » :

— En somme, tu as toujours été très rive-droite...

Jacqueline ne l'écoute plus. L'auto roule faubourg Saint-Honoré. Ils passent devant un marchand de tableaux. Elle parle d'une exposition :

— J'irai après-demain; le matin... Si tu pouvais m'y rejoindre, nous ferions ensuite un tour au Bois.

Il promet de venir. Bientôt il fait stopper la voiture, pour en descendre. Jacqueline poursuivra seule sa route : Pierre estime qu'il vaut mieux qu'on ne les voie pas ensemble, devant la maison des Maygrand.

Jacqueline se moque un peu de lui :

— Que de précautions inutiles, mon petit Pierre! Je te l'ai dit cent fois : Gaston n'est pas jaloux; et de toi moins que de personne!... Il te trouve très sympathique... Ne fais pas cette tête-là!... Il m'a dit : invitez-le donc à l'un de vos prochains dîners.

Cette confiance du mari, qui, la veille encore, eût parfaitement convenu à Pierre, l'indispose plutôt. Il se sent mortifié, presque triste. En quittant Jacqueline, il se figure son père au Bois, guettant une dame qui tient par la main une belle petite fille. Il a envie de dire à Jacqueline : « Comme mon père a dû être jaloux de toi!... »

IV

Le surlendemain, il la retrouve devant les tableaux servilement audacieux qu'exhibe un débutant à réputation de maître. Avant qu'elle ne le voie, il la regarde, placée de profil, paraissant vraiment s'intéresser à ce qu'elle examine.

Elle porte un tailleur de la teinte des héliotropes lorsqu'ils sont près de passer; un bonnet de paille plus sombre que le vêtement, et des gants d'un beige pâle tournant au rose. Il ne pense pas tout de go au corps caché; il donne toute son attention tendre non aux lèvres, mais aux yeux de sa maîtresse : « Si j'en étais encore à me faire aimer d'elle, je m'appliquerais moins à la troubler qu'à l'émouvoir... » Il se figure

le cœur de Jacqueline; non ce cœur qui irrigue tout le corps de beau sang brûlant, exigeant; mais ce cœur abstrait où palpitent des rêveries illimitées, d'où s'élèvent des aspirations idéales (desquelles, jusqu'alors, Pierre n'a jamais regretté que Jacqueline ne se soucie point). « A-t-elle un pareil cœur; et saurais-je le faire battre? » Il voudrait tenir pour Jacqueline le rôle que son père, pour Hélène, a tenu. Passer de longues heures avec son amie dans des endroits où il ne peut s'agir que d'être réservé; que d'être chaste. Mais comment interdire aux sens d'avoir leur mémoire indépendante, intransigeante? Tous les souvenirs de Pierre s'agitent à la perception d'un parfum. Le corps de Jacqueline collabore avec le parfumeur. Comme bien des brunes, Jacqueline sent naturellement le buis; cette vague senteur de buis, l'odorat très exercé de Pierre la discerne sous l'essence sucrée dont use artificiellement sa maîtresse. « Mélange » qui l'oblige à se rappeler des heures ardentes : « Ah! il est à jamais trop tard pour dématérialiser notre liaison!... » Jacqueline a-t-elle jamais soupçonné que l'amour peut exister sans les caresses?... Il songe à Françoise; à des jeunes filles qui n'ont joué dans son passé qu'un rôle strictement sentimental. Avant qu'il connaisse Jacqueline, a-t-elle eu pour d'autres hommes des penchants que la chair n'inclinait pas?

Ils gagnèrent le Bois. Jusqu'à présent, Pierre n'avait jamais beaucoup pris garde aux conversations qu'il tenait avec sa maîtresse. Il le remarqua avec dépit : ces conversations restaient pauvres et superficielles. Elles naissaient de la toilette ou de l'allure d'une passante, de quelque potin, d'une fête, d'un dîner, d'une pièce de théâtre, d'un acteur de cinéma; au besoin d'un livre. Les liens physiques ne sont pas moins exclusifs que les liens sentimentaux : « Nous ne nous entendons que par le corps, comme nos parents ne se sont entendus que par le cœur ». Il tenta de s'imaginer la situation inversée; mais Pierre était de la descendance de Sem : il tira sur son imagination un pudique manteau.

***

En revenant du Bois, il propose à Jacqueline de passer par la rue Spontini.

— Pourquoi cela?... Quelle idée!...

— Quand je suis loin de toi dans l'espace, j'aime à me figurer ce que tu étais, quand tu vivais loin de moi dans le temps.

Elle paraît ne pas très bien comprendre; ce qui lui fait agréer la proposition de Pierre. Ils avancent côte à côte dans la rue. Pierre ne pense qu'à la mère de Jacqueline. Il prend la place de son père sur le trottoir; son père est là, feignant l'air le plus indifférent, mais le cœur battant à grands coups; et prêt à avoir la respiration coupée par une présence, par la possibilité d'une présence...

Jacqueline semblait n'avoir point de souvenirs. Du moins les souvenirs qu'elle évoquait étaient d'une qualité si quelconque qu'ils ridiculisèrent vite l'entreprise de Pierre. Elle parla d'un bossu, employé dans un magasin de la rue, et qui lui tirait toujours la langue, quand elle passait; elle parla des mensonges que lui dictait sa gouvernante, laquelle, parfois, l'ayant confiée, au Bois, à une autre gouvernante, filait dans des fiacres avec d'étranges messieurs. (« Cette gouvernante qui l'a élevée! » se disait Pierre amèrement.)

***

La maison de la rue Spontini est un petit hôtel Renaissance; à façade toute ouvragée; fort laid :

— J'habitais au second; maman avait sa chambre au premier... La fenêtre à balcon... C'est là qu'elle est morte, au début d'un hiver...

Pierre drape la porte de noir; un corbillard passe sous des fleurs : « Pauvre père! A-t-il osé venir, ce jour-là, pour la voir une dernière fois?... »

Si Jacqueline, en cet instant, demandait à Pierre : « A quoi penses-tu?... » celui-ci avouerait sans doute l'existence de la lettre secrète : « Nos parents se sont aimés. » Pourrait-il ajouter sincèrement : « Ils se sont aimés comme nous nous aimons... » Les mêmes mots expriment des sentiments si différents! Ils semblent désigner des alliés lorsqu'il s'agit d'adversaires. Non : jamais Jacqueline ne saura que cette

lettre existe. Qu'y comprendrait-elle? Pis encore : elle sourirait de cet amour absurde... Son ironique compassion...

Jacqueline ne rentre pas chez elle. Il la laisse dans ce quartier, où elle déjeune.

— Que nous avons été sages! — dit-elle en le quittant.

Elle parle de leurs plaisirs récents, de leurs plaisirs prochains en termes d'une précision si radieusement cynique que le bon Pierre est scandalisé. Il ne veut pas soutenir le feu sensuel des yeux de Jacqueline. Il baisse les paupières. Près de Jacqueline, il aura désormais l'impression d'être épié, surveillé, jugé. Des fantômes ne le quitteront plus.

***

Ils se revirent plusieurs fois rue de Poitiers. L'attrait physique que Jacqueline exerçait sur Pierre ne diminuait point. Pierre ne songeait d'ailleurs pas à résister à cet attrait. Mais, s'il était sans résistance, il n'était pas sans remords. Parfois, ces remords le tourmentaient; à d'autres moments ils ajoutaient quelque chose de trouble et d'inavoué à ses transports.

Certains hommes sont, non à la fois, mais tour à tour sensuels et romanesques. Pierre avait aimé des femmes pour les bonheurs positifs qu'il trouvait près d'elles. D'autres étaient restées les thèmes immaculés et dociles de longues divagations de sentiment. Parfois, la même femme avait été prête à lui fournir tout ensemble et, pour ainsi dire, tout faits, le rêve et la réalité; mais ces amours-là, dans sa mémoire, ne lui restaient pas particulièrement chers; le souvenir qu'il en gardait avait pris, sans qu'il s'en rendît compte, un « flou » qui leur ôtait du prix.

Son passé avait ses Laures et ses Dalilas. La lettre retrouvée dans le meuble ranimait, encourageait de vieilles et tenaces ambitions. A peine Jacqueline n'était-elle plus dans ses bras qu'il dénigrait, rabaissait ingratement sa voluptueuse félicité. Il l'eût alors volontiers sacrifiée à un amour de la nature de celui dont la mère de Jacqueline s'était consumée pour l'homme dont il portait le nom et le sang.

V

Quinze jours passèrent. Le premier mardi de juin, Pierre alla dîner chez les Maygrand. Il ne s'agissait point d'un dîner intime. Jacqueline le présenta à son père, auquel, en effet, elle ressemblait beaucoup. « Pourquoi ne ressemble-t-elle pas à sa mère? » se dit-il assez comiquement. Il se dit aussi : « Voilà quel a été le rival de mon père; voilà l'homme auquel un grand amour a été sacrifié!... »

Pierre est placé à côté d'un convive âgé, petit et rose, dont le teint a la fraîcheur désagréable d'une fleur artificielle. Ce vieux bavard, qui, pendant tout le dîner, l'entretient de niaiseries, attend le moment où l'on va sortir de table pour annoncer qu'il est « depuis toujours le meilleur ami de la famille Chauvery ». A cette nouvelle Pierre pose agressivement la question suivante :

— Vous avez connu la mère de madame Maygrand?

Le vieux monsieur l'a très bien connue :

— Oui... très bien... très bien connue...

Et, avant d'en dire davantage, il se tait quelques secondes.

Pierre va le bousculer. Mais :

— Pas du tout le genre de sa fille... Beaucoup moins d'éclat, de brio... Une femme tout à fait supérieure, une créature d'élite, qui sut accepter très dignement une vie difficile... car, entre nous, monsieur, Hélène et Émile ne formaient pas ce qu'on appelle un ménage assorti...

Évidemment ce n'est pas ce vieil imbécile que madame Chauvery a pris pour confident. Par lui, Pierre n'apprendra rien.

— Elle était très musicienne, n'est-ce pas?...

— Elle aimait passionnément la musique; mais elle n'en jouait pas... Hélène...

« Hélène... » Quelle familiarité! Pierre se figure la tête de son voisin : « Je vous défends, monsieur, d'appeler madame Chauvery Hélène... »

On quitte la salle à manger. Dans le salon :

— Tenez : voilà un portrait d'elle...

Ils s'arrêtent devant une toile où sont peintes la tête et les épaules d'une femme qui semble avoir l'âge de Jacqueline.

Brusque présentation qui a en quelque sorte fait chanceler Pierre. Avant de regarder ce qu'il voit, il doit reprendre son équilibre.

Ce n'est probablement pas un très beau portrait; mais Pierre collabore avec le peintre. Il le sait : il est indiscret, indélicat. Il commet une sorte de vol, de profanation. Cette expression fervente, le modèle l'eût-elle prise, si elle avait prévu qu'un être qui connaît son secret contemplerait un jour son image? Pierre aimerait dire : « Ne redoutez rien; je suis votre allié; un complice; je vous vénère et vous envie... »

Le visage, presque insubstantiel, est d'une pâleur égale, douce et diaphane, qui fait penser à certaines fleurs dont la blancheur garde le souvenir d'un peu de rose et d'un peu d'or. Évidemment, les yeux sont gris, légèrement nuancés, peut-être, d'un soupçon de bleu, ou de mauve (mais comment identifier la couleur des yeux de certains portraits?) Les sourcils ne se distinguent pas d'une manière perceptible de la chair. Les cheveux ne pèsent point sur le front; ils allègent l'ovale tranquille et évanouissent leur vapeur confuse dans un fond conventionnel, une sorte de « ton local », évocateur de limbes. Les lèvres n'avouent rien de terrestre. Pierre songe à la bouche de certaines saintes siennoises, presque exsangues, dont le sourire sans gaîté flatte une souffrance aimée. Le dessin de cette bouche est à la fois si précis et si fragile! En le regardant, on croit entendre le son aérien qu'un léger choc tire du cristal; son qui touche l'esprit plutôt que l'ouïe. Le cou porte une chaîne d'or, mince comme un fil, un lien immatériel fait pour unir des âmes...

Pierre ne situait plus le modèle dans le temps. Le souvenir de la lettre s'effaçait; il ne songeait plus à son père. Ce visage lui apparaissait comme une promesse. Hélas! il savait bien que la vie ne la tiendrait pas!...

***

Jacqueline, surveillant ce silencieux, suppose qu'il doit beaucoup s'ennuyer; elle vient s'asseoir près de lui. Pierre la sent avant de la voir. Détournant à regret les yeux de la

toile, il aperçoit le bras nu de sa maîtresse, allongé sur une petite table. Une lampe à abat-jour épais verse sur le bras toute sa lumière. S'opposant au visage peint, ce bras rayonne d'une ardeur de vie toute animale, presque féroce. Pierre sait très bien que Jacqueline expose à dessein sous ses yeux ce bras phosphorescent. C'est sa manière à elle d'exprimer ses sentiments. Tenu devant un portrait en quelque sorte sacré, « ce langage secret » devient impie, outrageant. Le pauvre Pierre est-il au bout de ses peines? D'une voix qui semble s'assimiler, en passant dans la gorge, la chaleur de l'haleine, Jacqueline, dans une intention toute amoureuse, pour le divertir et le rapprocher d'elle, pose à son ami cette question :

— Y a-t-il longtemps, Grautelles, que vous n'avez vu cette bonne madame Maréchal?

Rue de Poitiers, la concierge de la maison porte ce nom.

Grâce à l'abat-jour couleur d'écaille, Pierre peut rougir à son aise. Il répond pourtant, sans que sa voix trahisse son émotion :

— Madame Maréchal?... N'est-elle pas en voyage?

Jacqueline rit de bon cœur :

— En voyage?... Quelle idée!

Elle passe sa bague de la main droite à la main gauche :

— Moi, je pense la voir, après-demain...

Pierre s'adresse mentalement au portrait: « Ayez pitié d'elle, Madame! Éclairez-la!.. »

VI

Elle venait d'arriver. Il la regardait se déshabiller. Elle quittait ses vêtements avec une impudeur pacifique (« en habituée », se disait Pierre méchamment). Tout en se déshabillant, elle parlait d'un cabaret où elle avait été la veille, pour entendre des chanteurs russes. Elle vantait la beauté de l'un de ces chanteurs; affirmait que ce chanteur vivait de cette beauté. « A quoi pouvait-elle penser, se demandait Pierre, en regardant ce garçon? »

... Chaque étoffe qui tombe publie une beauté nouvelle. Par ses formes, par ses mouvements, par sa couleur, ce corps

harmonieux, ce favori de la matière invite au seul plaisir. La fenêtre de la chambre ouvre sur l'occident. Les rayons du soleil, qui décline déjà, sont tamisés par un store couleur d'ambre. Dans cette onde d'or, Jacqueline est pareille à une nageuse. Qu'elle est belle! Si belle qu'on pourrait affirmer qu'elle symbolise la réalité, comme, l'avant-veille, le portrait symbolisait l'idéal. « Ah! se dit Pierre, comme cela serait simple, pourtant, d'être heureux! Il faudrait parvenir à être de nouveau seuls ici, elle et moi... Avoir assez de sagesse et de volonté pour interdire l'entrée aux fantômes... Si je pouvais me satisfaire de ce que j'avais; de ce que j'ai encore; de de bonheur qui est là, devant moi!... Applique-toi, pauvre imbécile, à ne rien vouloir de plus que ce qui est!... »

Il soupire, ce vieil enfant. Jacqueline se tourne vers lui :

— « Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire. » Attends un peu...

Son sourire est aussi tranquille, aussi fleurissant que son corps. Jacqueline vient près de Pierre. Elle se penche sur lui; lui prend la tête dans les mains; lui distribue sur le visage tout un effeuillement de très légères caresses, tendrement expertes. Puis, avec une brusquerie presque farouche, elle applique ses lèvres sur les siennes.

Il a fermé les yeux. Sous ses paupières se dessine irrémissiblement une figure de femme aux couleurs spectrales, et qui, comme lui-même, tient les yeux fermés. Une morte. Il sent bien qu'il n'est pas en son pouvoir de la chasser. On ne se soustrait pas aux ombres. Mais il peut s'agir de se soustraire à l'intolérable, au délicieux baiser. Pierre se jette en arrière, se dégage : « J'étouffe! » (Oui, il allait étouffer). Ensuite il joue la comédie. Une dissimulation consciente conseille des mensonges inutiles : « Je crois que j'ai eu une palpitation », explique-t-il en portant la main à son cœur.

Quelle humiliation! Recevoir de Jacqueline ces regards inquiets, compatissants!

— Je t'en prie (il détourne la tête); ce n'est rien. Je te jure que ce n'est rien!...

Il voudrait la consoler (car elle lui semble à plaindre); et qu'elle le console. Il voudrait aussi qu'elle s'en aille.

***

Il se figura bientôt qu'il avait une mission à remplir : éveiller, orienter un cœur. Donner à Jacqueline le goût, le besoin d'un amour que les sens seuls ne commanderaient pas.

... Dans leur chambre amoureuse, sur ce lit dévasté comme un jardin après les chauds orages d'août, Pierre tient d'étranges, confus et vains propos que Jacqueline, momentanément rassasiée, attribue à la seule reconnaissance. Elle se laisse indolemment charmer par l'intonation affectueuse, par l'accent pressant et sincère de ces propos; mais elle se désintéresse entièrement de leur signification. Contente de sa fatigue, ces paroles sont une sorte d'encens, d'hymne; l'évaporation sonore, si l'on peut dire, d'une sensualité étale. Ou encore : « Il aime parler après avoir fait l'amour... Qu'il parle donc!... »

Pourtant, lorsqu'elle en eut assez, elle interrompit Pierre au hasard, assurant, par exemple, qu'elle mourait de soif :

— Si nous faisions un cocktail?... La glace n'est peut-être pas tout à fait fondue...

Elle sauta sur ses jambes; leste comme une nymphe, courut aux flacons, à la coupe de glace. Au bruit d'instrument de musique nègre que faisait le shaker dans les mains de Jacqueline, Pierre décida qu'il était plus ridicule que malheureux. Il se laissa vite reprendre par tant de gentillesses.

Jacqueline lui apporta à boire :

— Tu vois, toi aussi tu avais soif!... Ce petit cocktail t'a fait beaucoup de bien.

***

Il se proposa d'inquiéter Jacqueline en s'occupant ouvertement d'autres femmes. « Qui sait? par la jalousie... » Mais la jalousie n'attire guère les êtres sans imagination. Il feignit d'être lui-même jaloux : le passé.

Il l'interrogea. Jacqueline (« elle n'a aucun sens moral », se disait-il), loyalement, avec détachement, mais sans ingra-

titude, avoua des liaisons antérieures. Il l'écouta avec un calme qui le renseigna : « Jamais je n'aimerai Jacqueline de la manière dont je voudrais être aimé d'elle... Alors? à quoi bon tout cela... »

VI

Le point de départ de ses vaines aspirations, Pierre, peu à peu, le perd de vue. Il ne s'agit plus d'une femme qui a aimé son père; ni de ce père; ni même de Jacqueline. Il ne s'agit plus que de ses rêves. Aimer un être auquel il ne demandera aucun témoignage temporel de son amour... Aimer sans dire qu'on aime, après avoir longtemps aimé sans savoir qu'on aime...

Il se méprise d'être asservi à son plaisir. Il se demande s'il ne faut pas mépriser aussi Jacqueline; cette débauche des sens est pareille aux autres débauches : celle du vin, celle du jeu...

***

A d'autres moments l'espoir le reprenait. Jacqueline était si jeune! Un jour viendrait où ce cœur, à son tour, voudrait, saurait aimer. Pierre se laissait alors entraîner à des suppositions parfaitement absurdes; il faisait des rêves éveillé. Dans ces rêves, Jacqueline redevenait une jeune fille; Pierre la demandait en mariage; des obstacles insurmontables les séparaient. Ou bien, en Jacqueline, brusquement, Hélène se réincarnait; Pierre se représentait, d'une manière à la fois pathétique et burlesque, tout d'un coup, d'un jour à l'autre, Jacqueline écrivant, presque dans les mêmes termes, une lettre analogue à celle que son père, jadis, avait reçue.

Il s'offrait ces chimères absurdes comme on s'offre des petits verres, ou des pipes d'opium. Mais il ne pouvait y croire longtemps; ni même faire semblant d'y croire. En ce cœur déjà estival du printemps parisien, la vue d'une fleur, la perception d'un parfum, la saveur d'un fruit le ramenait impérieusement vers une chambre où le plaisir régnait.

***

On proposa alors à Pierre, au journal, de prendre part à une croisière. Il s'agissait d'un paquebot neuf, au premier voyage duquel la compagnie qui le lançait voulait donner une certaine publicité. Dix ou douze jours de Méditerranée; avec escales espagnoles, corses, peut-être italiennes.

L'idée de se séparer, même momentanément, de Jacqueline, eût, quelques semaines plus tôt, désespéré Pierre. Il fut tenté sur-le-champ : « Je ne la quitterai pas parce que je l'aime moins; mais pour l'aimer mieux, lorsque je la retrouverai... Qu'elle me manque quelque temps, et je verrai vite combien elle m'est chère!... »

Ce petit voyage serait certainement très salutaire. Il pouvait tout sauver.

On demandait à Pierre d'accepter ou de refuser dans les vingt-quatre heures.

Jacqueline dira-t-elle : « Pars donc! Tu aurais bien tort de laisser passer une pareille occasion! » ou bien : « Ainsi, tu acceptes sans hésitation l'idée de me quitter! »

Pierre présenta ce voyage comme un projet, non point arrêté, mais possible, encore indéterminé.

Pas un moment Jacqueline ne pensa à lui demander : « Ne t'en va pas! » Incidemment, elle parla bien de se faire inviter, elle aussi : « Gaston connaît certainement quelqu'un à la Compagnie Raguet. » Mais : « Les séparations ont du bon; elles empêchent qu'on s'habitue trop l'un à l'autre. »

***

La perspective de la séparation donna aux épanchements de Jacqueline une nuance inédite : la tendresse, les attendrissements.

— Je viendrai ici, lorsque tu seras loin... je m'étendrai toute seule sur notre lit... Je ferai semblant de croire que je t'entends, dans l'escalier, et que je vais te voir... Si je m'ennuie trop, je ferai une bonne sieste... Tâche de venir me trouver, dans mes rêves...

Pierre se disait : « J'ai bien raison de m'en aller. L'idée seule de mon départ la rend déjà sentimentale... Elle rêve... Elle se sert de son imagination... »

***

Le dernier jour, Jacqueline apporte des présents : d'infaillibles pastilles contre le mal de mer; un sachet à mouchoirs, taillé par elle dans une étoffe qui a touché sa peau. Elle apporte aussi un petit rouleau :

— Deux portraits, — dit-elle en le désenveloppant. — Le mien, qui n'est pas fameux, mais c'est à toi que je souris, et celui de maman... Je te l'avais promis; puisque tu t'intéresses à ce peintre... L'épreuve est arrivée hier... Je la regardais, tout à l'heure, avec Gaston; trouves-tu, comme lui, que maman et moi avions le même front?

Elle est assise, blottie contre Pierre, devant une petite table. De deux doigts de chaque main, elle retient la photographie sur cette table, afin qu'elle ne s'enroule pas de nouveau.

... Pierre part demain. Il part avec tous ses souvenirs; il part aussi avec toutes ses espérances. Il prend sur lui (et sur elles) pour dire :

— Comme ta mère était belle!... Oui, tu lui ressembles un peu...

***

... On dirait que leurs corps s'entendent en dehors d'eux-mêmes; que ces corps ont le pressentiment de la prochaine séparation. Jusque-là, pour Jacqueline, la volupté a toujours été une grande fête sans ombres, dédiée à l'optimisme, à l'été. Aujourd'hui la tristesse, peut-être, ou l'inquiétude, lui enseignent le recueillement, la gravité.

Au paroxysme d'un plaisir partagé. Jacqueline ouvre les yeux :

— Regarde-moi!... Je veux que tu me regardes! Regarde-moi bien! — exige-t-elle d'une voix à la fois pressante et oppressée.

Par ce regard dilaté, ce regard de visionnaire, que veut-elle exprimer? Quelle aspiration trop vague et trop profonde pour n'être pas trahie par les mots?

***

Le soir, comme il faisait ses valises, Pierre s'aperçut qu'il avait laissé rue de Poitiers les deux images. Il n'était pas question de partir sans elles.

Il sauta dans un taxi. L'escalier de la vieille maison était déjà sans lumière. La concierge, qui s'allait coucher, remit à Pierre une « lampe-pigeon » :

— Il faut que je le dise à Monsieur : j'ai fermé le compteur après le départ de Monsieur.

Là-haut, il ne prit pas la peine de redonner l'électricité. Il fit ses recherches à la seule clarté de la faible petite lampe.

Rien n'a été remis en ordre. Dans la pénombre, Pierre n'entrevoit d'abord que leur lit saccagé. Sur la table il trouve facilement le petit sachet et le portrait de Jacqueline. Mais l'autre portrait, qu'est-il devenu? Pierre admet un instant qu'il a pu disparaître, s'évader fantastiquement d'un endroit si peu fait pour lui.

Un pan de drap traîne sur le tapis. Pierre l'écarte. Entre deux mules de cuir vert qui gisent en désordre, il aperçoit le rouleau blanc, pas plus long qu'une oublie, et qui paraît aussi léger.

Il considère quelque temps ce portrait cruellement abandonné. Puis d'un mouvement machinal, comme pour réfléchir, il porte à son menton la main qui vient de toucher le sachet. Cette main est elle-même un sachet : l'odeur de Jacqueline s'en exhale fortement. Il regarde du côté du cabinet de toilette; mais l'absurde garçon osera-t-il faire à Jacqueline l'affront de se laver les mains? Il se contente, sans peur du ridicule, de mettre un gant. Il glisse avec précaution, sans la dérouler, la photographie d'Hélène dans la poche de poitrine de sa veste. Prend l'autre image et le sachet; s'en va.

« Je suppose, se dit-il dans la voiture, que je n'aimerai pas beaucoup ni souvent me rappeler ce qui vient de se passer. »

VII

Le paquebot, dans sa naissance immaculée, était le plus beau jouet du monde. Pierre y retrouva quelques « confrères » avec lesquels il sympathisait plus ou moins. L'un des directeurs de la Compagnie était fort lié avec un oncle de Pierre. Par M. Doisseaux Pierre fit connaissance, avant l'arrivée à Barcelone, de mainte passagère, de maint passager.

Sans se la formuler explicitement, il avait pris la résolution de consacrer ces dix jours, non à Hélène, pour laquelle il éprouvait un respect que l'ombre de son père rendait timide, mais à la manière d'aimer qu'Hélène symbolisait pour lui.

Et Jacqueline? Rien de plus vain, de plus monotone, que de rêver, loin d'elle, à une femme à laquelle on n'est attaché que par les sens. L'un de ses premiers soins, à bord, fut de retirer du sachet offert par Jacqueline les mouchoirs qu'il y avait placé. La permanence du parfum qu'ils émanaient ne favorisait pas, quand il se mouchait, ses projets de détente. Ce parfum possédait un pouvoir d'incantation; il lui montrait Jacqueline avec les couleurs et le mouvement de la vie. Il se reprochait alors de l'avoir quittée.

***

Le dépaysement, en mer, est presque immédiat. Lorsque *l'Occitanie* entre dans le port de Barcelone, Pierre a l'impression d'être loin de Marseille depuis longtemps. Fin d'après-midi. Il s'arrange, au débarquer, pour ne faire partie d'aucun groupe et remonte en flânant la populeuse *rambla*. Quelle joie de rôder dans une ville inconnue! Quelle animation! Sur la large promenade, il regarde monter et descendre les promeneurs. Trois par trois, quatre par quatre, les jeunes filles et les jeunes femmes ne sont jamais seules. La plupart, sans chapeaux, montrent, entre des cheveux qui bouffent et luisent, des visages dont presque aucun n'est indifférent : « Ici, comme en Italie, comme en Provence, les physionomies féminines ont le plus souvent du mystère, du romanesque; les

regards révèlent une violence passionnée, une exagération expressive qui invite l'imagination à broder. » Dans les souvenirs de voyage de Pierre sont embaumées un certain nombre de passantes, à peine entrevues, auxquelles sa mémoire reste passivement fidèle. Ombres d'autant plus attractives que Pierre ne saura plus jamais rien d'elles, qu'il n'a jamais beaucoup rien su.

Ce soir-là, à Barcelone, pour sa « réserve », il choisit une fille au type presque indien; elle domine les compagnes avec lesquelles elle stationne devant les éventaires que les fleuristes érigent sous les platanes comme des autels profanes. La jeune promeneuse a les yeux extraordinairement clairs et actifs; un teint brun dont l'égalité et la chaleur rappellent l'argile des vases étrusques; et une manière de marcher, comme sur les pointes, le buste légèrement cambré, qui fait penser au besoin aux pieds de bouc de la Reine de Saba. Pierre la regarde assez pour qu'elle le remarque. Elle joue dès lors de façon coquette à n'en rien laisser paraître. Il achète quelques fleurs dans l'idée vague de les glisser clandestinement entre les mains de la jeune fille, au milieu de la foule; lorsqu'il est aperçu de M. Doisseaux.

— Il ne sera pas dit, — affirme ce personnage cordial, — que nous abandonnons nos invités!... Vous êtes seul : acceptez de vous joindre à nous; nous allons dîner à Miramar...

M. Doisseaux était avec sa femme, un autre ménage et une grande personne pacifique, aux allures retenues, à laquelle Pierre avait été présenté sur le bateau. Il n'avait pas écouté son nom.

Comment refuser? Ils burent d'abord des absinthes à la terrasse d'un café; puis prirent place dans de vastes taxis.

Assis en face de l'inconnue (que M. Doisseaux appelait familièrement Madeleine), Pierre tenait toujours les fleurs.

— Madame, — dit-il, — donnez-moi la permission (« pour m'en débarrasser ») de vous offrir ce petit bouquet.

Le bouquet fut accepté avec simplicité, sans presque sourire :

— Merci beaucoup;... j'adore les bouquets où le feuillage sent aussi bon que les fleurs.

Pierre n'avait pas fait la moindre attention à la composition du bouquet :

— Ce sont des feuilles de géranium-rosat, — expliqua la jeune femme...

Elle froissa des doigts l'une des feuilles; la détacha du bouquet; la tendit à Pierre :

— D'ailleurs, le géranium-rosat ne pousse pas seulement dans les pays du Midi... j'en ai de grosses touffes très prospères dans mon jardin...

— Où demeurez-vous, Madame?

— A Lyon.

La voix de la Lyonnaise était presque monocorde; une voix liée, au timbre un peu sombré, qui faisait penser au violoncelle; une voix tout à fait différente de la voix modulée, miroitante de Jacqueline. « La voix d'Hélène », se dit-il tout d'un coup.

***

Pendant le dîner, madame Dambreniez (ainsi s'appelle « Madeleine ») l'occupe exclusivement. Il est son voisin de table. Cette grande femme tranquille connaît Barcelone, connaît les Baléares, où l'on sera demain. Elle parle avec une compétence érudite, mais sans affectation, des villes, des paysages, des coutumes; alliant les détails pittoresques aux considérations générales. Causer avec elle est non seulement fort instructif, mais bien agréable. Au début, elle a pu paraître un peu grise, un peu effacée; elle laisse découvrir maintenant sa personnalité, « et des qualités tout en profondeur... ».

Elle semble aussi curieuse de Lettres que d'Art, que de Musique : « Il n'y a que la province, pour former des femmes aussi intelligentes, aussi cultivées... Ai-je jamais eu avec Jacqueline, depuis que je la connais, une conversation pareille? » Et : « Jacqueline la trouverait fort ennuyeuse, pédante... » (Pierre l'entend d'ici : « Quelle raseuse! »)

A la fin du repas Pierre n'en doute plus : « Elle m'aide beaucoup à me représenter ce qu'a pu être Hélène... » Ce teint pâle (un peu terne, pourtant); ces yeux calmes, ce goût de réfléchir avant de répondre, d'écouter attentivement sans se laisser distraire... « Jacqueline me coupe la parole si souvent! »

Quelle question poser pour amener madame Dambreniez à parler d'elle? Elle ne se laissera pas connaître facilement. Comment gagner, mériter sa confiance? Il devine un être à vie intérieure très riche et nuancée; avec penchants pour les préoccupations morales. « La vie, pour elle, n'est pas seulement un plaisir, un jeu. » Il croit apparier Hélène et madame Dambreniez; mais il ne fait qu'opposer madame Dambreniez à Jacqueline.

Ils dînaient dehors, sur une terrasse d'où l'on voyait tout le port, au loin, étoilé de feux; d'où l'on devinait la mer. La nuit avait la douceur hospitalière des mois d'été. Un décor propre à encourager l'imagination; à enrichir les illusions romanesques. Pierre eût-il accordé cette bienveillance partiale et impromptue à madame Dambreniez s'il lui avait été présenté dans quelque salon de Lyon? Tout était préparé, machiné pour qu'il la remarque vite, et qu'elle lui plaise aussitôt.

***

Lorsque, sur le pont de l'*Occitanie*, il a pris congé d'elle, il regagne sa cabine et sort d'un tiroir la photographie du portrait d'Hélène. Il faut en convenir : les deux visages ne se ressemblent pas. « Mais c'est le même type de femme... » D'emblée, il fait madame D... vertueuse, fidèle; capable de vouer toute sa vie au culte vain d'un grand amour sacrifié.

VIII

Il apprit qu'elle était mariée au représentant de la Compagnie à Lyon. M. Dambreniez n'avait pas pu quitter son poste. Madeleine était une cousine de M. Doisseaux.

— Madame Dambreniez semble très intelligente, très sensible, — dit Pierre à ce dernier, sur le pont-promenade.

— Ah! elle a de qui tenir! Son père est un homme éminent.

M. Doisseaux nomme un historien que ses ouvrages sur la Renaissance ont rendu (relativement) fameux. Pierre en connaît quelques-uns.

— Elle-même, — reprend M. Doisseaux, — a fait des traductions; et je ne serais pas étonné qu'elle écrive des choses de son cru; en cachette, bien entendu!... La voici, taquinez-la donc un peu!

Madeleine Dambreniez vient à eux, vêtue avec la plus grande simplicité (« quelque affectation de simplicité, peut-être?... »). Pierre remarque qu'elle a épinglé sur sa robe le petit bouquet de la veille. Elle tient un livre sous le bras.

Elle tend la main. Cette main se contracte très légèrement sous les lèvres de Pierre. Soumis à son idée fixe, il se dit : « Hélène non plus ne devait pas beaucoup aimer qu'on lui baise la main... »

Le livre est *Un hiver à Majorque*, de madame Sand.

— Comment, vous ne l'avez pas lu!

Il s'excuse de son mieux et dit lâchement du mal de Sand, que madame Dambreniez ne défend pas. Mais : « Le pauvre et grand Chopin? » Ils sont d'accord. Elle parle de la Chartreuse de Valdemosa; ils la visiteront, cet après-midi. Elle énumère les œuvres que Chopin y a écrites. « Que ne sait-elle pas ? »

***

Ils gagnèrent l'avant du bateau et regardèrent Palma venir à eux. Pierre pensait au jour où ils reparleraient ensemble de ce moment-là : « Je lui demanderai si elle se souvient de cet immense porche noir, ouvert sur le flanc de la cathédrale, et d'où la vue sur la mer doit être saisissante... »

D'autres passagers entouraient maintenant madame Dambreniez; ils l'interrogeaient; « profitaient ». Deux confrères de Pierre prenaient des notes. Que la jeune femme fît publiquement le guide agaça Pierre. (« Laissez-la donc tranquille !... ») Peu d'endroits où il soit plus difficile d'être seuls qu'un bateau.

« Quel âge a-t-elle? se demandait-il. Trente ans, environ... Presque l'âge de Jacqueline... Comparée à elle, comme Jacqueline a l'air enfant!... »

Un peu plus tard, il lui parla sans préambule des traductions qu'elle a faites. Elle rougit beaucoup; parut mécontente; dit presque agressivement, en manière de riposte :

— Moi, j'ai lu votre étude sur le séjour de Watteau en Angleterre.

Il se mit à rire :

— Allons donc!... Cette étude a eu un lecteur?

Ils parlèrent de Watteau. Madame Dambreniez cita du Michelet. (« Oui : un peu bas bleu... ») Mais il était content. Il se traça une ligne de conduite : « Se garder de paraître forcer son intimité; éviter qu'elle puisse croire que je vais lui faire la cour... D'ailleurs, je n'ai pas du tout envie de lui faire la cour. » Il se retint de lui demander : « Est-ce par goût, est-ce par principe que vous n'avez pas les cheveux coupés?... »

***

Ils passent la journée ensemble; mais ne sont pas dix minutes vraiment seuls. Vague visite de Palma. Départ pour la Chartreuse. Vingt touristes à la fois dans la cellule, dans le jardinet de Chopin. Dans ce jardinet, il cueille pour madame Dambreniez une feuille à un laurier et la lui donne sans rien dire. Elle est aussi grande que lui; avec un dos très plat, assez large, presque masculin. Quand il parle, elle l'écoute soigneusement; le regardant de ses yeux clairs (« si purs, si loyaux... »). Il découvre que la bouche ressemble plutôt à la bouche d'une statue qu'à la bouche d'un être vivant. Aucune trace de fard sur cette bouche. Par contraste, il pense à Jacqueline. Il se figure qu'il l'entend dire, comme elle le fait chaque fois, après leur premier baiser : « Attends! que je t'enlève mon rouge!... » et Jacqueline prend son petit mouchoir, essuie gravement la bouche de Pierre. L'idée qu'il ne convoitera probablement jamais la bouche de madame Dambreniez lui fait plutôt plaisir : « Il doit ne s'agir, entre nous, que d'amitié... »

***

Le soir, à bord, il se disait, en passant son smoking : « Que c'est reposant, sédatif, la compagnie d'une femme qu'on ne désire pas; qui n'est pour vous qu'un camarade avec lequel on échange des idées...! »

***

Elle lui a parlé de ses enfants, de sa vie lyonnaise : très uniforme, mais non oisive; des recherches qu'elle fait à la bibliothèque pour son père, dont elle est « comme la secrétaire ».

— Étant donné vos goûts, votre culture, comment n'avez-vous pas épousé un savant, un écrivain; quelque élève de votre père? Vous auriez collaboré avec lui.

Elle adopte, pour répondre, la voix indifférente dont on enveloppe une confidence :

— J'ai épousé l'homme que j'aimais.

« Tant pis! » Pierre donne à madame Dambreniez un mari bien banal, bien ennuyeux; peut-être même assez vulgaire. M. Dambreniez sait-il qu'il ne doit la persistance de son bonheur qu'à l'honnêteté foncière de madame Dambreniez?

IX

Ils restèrent deux jours à Palma. Un paysage prend docilement le caractère de l'être avec lequel on le regarde... « Si j'étais à Majorque avec Jacqueline, l'île serait sans doute pour moi une sorte de paradis terrestre; un hamac voluptueux confié à une mer déjà exotique... Près de madame Dambreniez, ces bois d'oliviers font un royaume pour Minerve; un décor spiritualisé, presque abstrait. »

Dès lors, il surnomme mentalement sa compagne Minerve, ou Pallade. « Pallade lui va bien... » Il le lui avoue, un soir. La voilà qui rougit : « Que j'aime les femmes qui rougissent!... » Par la suite, il joua à la faire rougir. « Jacqueline ne rougit jamais. »

***

Le cinquième jour seulement, en mer, entre Majorque et Minorque, Pierre se dit : « Pourquoi ne serait-elle pas pour moi ce que la mère de Jacqueline a été pour mon père? » Il est tenté de se mettre à l'aimer. Le danger est d'aimer l'idée qu'il se fait d'elle, et non elle-même. « Ne pas céder à l'espérance de s'éprendre d'une femme parce qu'elle ne

ressemble pas à Jacqueline; parce que cette femme m'apportera ce que l'amour de Jacqueline ne m'apporte en aucune façon... »

Mais, s'il doit se méfier du moment présent, Pierre ne voit aucune raison de s'interdire l'avenir. Il s'y figure aimant madame Dambreniez pour tout de bon. Il l'aimera de loin : elle à Lyon, lui à Paris. Il l'aimera sans le lui dire, sans le lui laisser deviner; sans rien entreprendre pour se faire aimer. Elle recevra de longues lettres respectueuses; où toutes les ferveurs seront allusives, tous les aveux déguisés. Il lui enverra, naturellement, souvent, des livres; les photographies aussi de tableaux dont ils ont parlé ensemble. Peut-être, parfois, un panier de fleurs : des fleurs sans parfum, à chair lisse et froide : dahlias, camélias, arums... Grâce à elle, il se sera remis au travail. Autre chose que des articles de journaux, que des livres commandés. Il cessera de mener cette vie de gourmand et de jouisseur, pour laquelle, malgré les apparences, il n'est point fait. Ah! retrouver quelques-unes des ambitieuses aspirations d'autrefois : « Si elle consent à jouer, même inconsciemment, un rôle dans ma vie, je serai capable, sous son influence, d'entreprendre, de réussir ce que j'ai abandonné par veulerie, par solitude morale... » Il se rappelle un vers de Baudelaire : « ... Rien ne vaut la douceur de son autorité... » Il se représente une scène pathétique (« Oh! dans très longtemps! ») Où cela? A Lyon sans doute; il n'aura pas pu résister, un jour, à y courir. Cette scène : « La scène de la déclaration. » Une déclaration mémorable, décisive. Madeleine tombera dans ses bras. Il la tiendra une seconde sur son cœur, palpitante, éperdue, tout près de l'évanouissement. Et, après un unique, long baiser, déchirant de tristesse et de passion, ils se quitteront; peut-être pour jamais. A Paris, un peu plus tard, il recevra d'elle une lettre désespérée et héroïque; pas bien différente de celle que son père reçut, jadis... Pierre se voit lisant cette lettre, les yeux en larmes; la plaçant ensuite, animé d'un esprit de pieuse communion, dans la même enveloppe que la lettre d'Hélène. Dans ce temps-là, depuis longtemps, le meuble aura été réparé... Pierre ferme un tiroir à clef; met la clef dans sa poche. Dorénavant, il n'envie plus rien à son père. Il a aussi son grand amour,

réalisé par le sacrifice, protégé par la « haulte-vertu » (Madeleine, comme Délie, est Lyonnaise...) et confié à un cœur scellé.

Jacqueline, dans tout cela? Que devenait-elle, Jacqueline? Pierre aimerait-il un jour assez Madeleine Dambreniez pour quitter Jacqueline?

L'imagination très exercée et très souple de Pierre lâche d'un seul coup, en chute vertigineuse, de lointains projets pour de récents souvenirs. La mémoire des sens a autant d'éloquence, d'exigence, que les rêveries immatérielles de l'esprit. Pierre envisage la possibilité d'une solution plus conciliante que morale : ces deux amours se ressembleront si peu! Ils se compléteront par leurs contrastes mêmes. Pierre se rappelle un fameux tableau de Titien, que l'on peut voir à Rome, villa Borghèse; il a parlé de ce tableau avec madame Dambreniez. Comme lui, elle l'admire beaucoup.

***

Les souvenirs d'une chose imaginée acquièrent, à l'insu de la mémoire, une existence virtuelle. Madeleine Dambreniez, désormais, fut, pour Pierre, non point la femme qu'il aimait, mais la femme qu'il aimerait un jour, et dont il serait peut-être un jour aimé : « Amour qui trouvera sa force dans sa retenue » (cette formule-programme lui plaît).

« Aimer une femme qu'on ne désire pas... » Pierre n'était pas certain d'aimer madame Dambreniez; il savait qu'il ne la désirait point : « De ce corps si calme ne se dégage aucun magnétisme charnel. » Ah! le côté-fleur, le côté-fruit du corps de Jacqueline! Corps qui ne plaît qu'au toucher, qu'à l'odorat! Il songeait à ces jardins de juin qui sont aussi beaux, dans les ténèbres, lorsqu'on les respire, que, le jour, lorsqu'on les voit.

***

Il y a les autres femmes du bateau. Des jeunes femmes diversement plaisantes; et quelques dames mûres, auxquelles il donne poliment un peu de son temps.

Quand ils parviennent à être seuls, Pierre, à des indices

indéfinissables, sent que Madeleine Dambreniez n'est pas moins contente que lui. Ils ont leur choix de conversations; sur des écrivains; sur des livres; sur des personnages du passé. Pour les comparer, pour les apprécier, ils échangent les souvenirs qu'ils conservent de villes italiennes, de paysages grecs; ils ne les ont pas visités ensemble, mais ils les connaissent tous deux. Madeleine Dambreniez possède une mémoire des détails, des petits faits, remarquablement claire et bien classée. Que de citations, et, au besoin, que de dates! Elle récite (sans aucune recherche d'effets) des vers que Pierre aime depuis son enfance (« ... Ton amour taciturne et toujours menacé... »), et que, à seize ans, il récitait à des jeunes filles près desquelles il fut aussi retenu qu'il l'est près de sa compagne, aujourd'hui...

***

De temps en temps un petit jeune homme timoré et quasiment muet venait s'asseoir près d'eux. Un Lyonnais comme Madeleine. Visiblement éperdu d'admiration; d'amour.

— N'est-ce pas, ce jeune Ledrand, c'est un soupirant?

Il aurait voulu qu'elle lui demande :

— Un soupirant de qui?

Mais elle se méfiait; n'eut pas l'air d'entendre...

Elle savait d'ailleurs parfaitement et très naturellement écarter toute conversation à tour personnel; trop directe. Pierre se disait : « Il y a peut-être, dans sa vie, un grand amour contrarié, défendu... » Avait-elle déjà écrit à un homme : « Adieu : je vous aime... Nous ne nous reverrons plus!... »

***

A part lui, il n'ose la critiquer que pour quelques détails extérieurs; auxquels on peut d'ailleurs ne pas attacher beaucoup d'importance : elle se tire trop les cheveux, ce qui lui donne l'air puritain. On a beau avoir une grande égalité de teint, l'épiderme frais et délicat, il n'en est pas moins vrai qu'une femme est immédiatement handicapée si elle ne se met pas du tout de poudre, et, aux lumières, un soupçon de rouge...

Il aimerait aussi qu'elle ne porte plus certaine robe coupée dans une étoffe mauve, du ton le plus faux, le moins seyant.

Le soir, après avoir un peu dansé, Pierre revenait près d'elle. Madame Dambreniez ne dansait pas. « C'est dommage, se dit-il une ou deux fois : j'aimerais savoir comment elle est faite... » Il l'imaginait avec de petits seins très fermes, des hanches sereinement assises, d'où s'élevait une taille à peine incurvée. Des aisselles aux genoux, la ligne du corps devait être presque droite. Comme celles des figures archaïques les chevilles étaient un peu épaisses.

Lorsque les pensées de Pierre prenaient cette tournure, il s'appliquait à les chasser. Il respectait loyalement les défenses que, près d'elle, il s'était imposé.

X

Ils ont vu Majorque, Minorque; flâné sous des orangers; visité des villes, des villas, des jardins, des « sites »; ils sont descendus dans des grottes sans fées; ils ont assisté à des courses de taureaux, dans de petites arènes villageoises au-dessus desquelles les ailes des moulins de Don Quichotte tournaient. Une seule et dernière escale : Ajaccio; puis la France. Avant la fin de la semaine, l'*Occitanie* aura regagné Marseille.

Pierre n'a pas écrit de longues lettres à Jacqueline. A quoi bon? Aucune de ces lettres ne peut parvenir à Paris beaucoup avant son retour. Mais il lui a régulièrement adressé des cartes postales; et il a choisi pour elle, dans la *merceria* de Palma, d'antiques boutons mallorquins, pareils à des pâquerettes, où un émail à peine rosé est serti dans de l'or pâle. Pour Madeleine Dambreniez, il a choisi d'autres boutons : d'un émail vert sombre, ici et là nuancé de saphir. Il les garde dans leur écrin; il ne les offrira qu'au moment de se séparer.

De tendres affinités électives se sont révélées, sur le paquebot, entre passagers et passagères. On les laisse maintenant plus souvent seuls ensemble. Tête à tête, ils continuent à ne guère se parler d'eux; du moins ouvertement. Ils ne cessent pourtant de le faire d'une manière indirecte, masquée; soit

par le truchement des personnages romanesques dont ils s'entretiennent; soit par les intentions particulières qu'ils insèrent dans des observations qui paraissent objectives. Ils se sont fait ainsi pas mal de confidences. Jamais ils ne se sont dit catégoriquement : « Nous nous reverrons, après cette croisière ». Mais il est implicitement convenu qu'ils se reverront.

Pourtant, à mesure que le terme du voyage approche, leurs entretiens ont moins d'élan, de spontanéité. Ils restent parfois longuement accoudés à la lisse, sans parler, regardant l'eau passer; se laissant bercer par la plainte de la vague, qui traîne sa blessure contre le flanc du bateau... L'air de la mer et le feu du ciel ont halé les bras et la nuque, le haut de la gorge de Madeleine : ce hale est, hélas, un hale rouge; sans patine. Pierre ne le trouve pas joli; il n'aime point à le remarquer.

***

La journée corse fut éreintante; dans des mauvaises voitures et sur de mauvaises routes. Pierre était sursaturé de paysages, de « beautés de la nature ». Il aurait donné toutes ces montagnes, toutes ces anses, tous ces défilés, pour un beau palais ancien, pour une ville, vivante à la fois de sa vie présente et de sa vie passée. A Ajaccio, la maison de Napoléon le laissa froid : à force d'être restaurée, conservée, elle avait perdu tout pouvoir d'évocation.

L'*Occitanie* quitta Ajaccio vers cinq heures du soir. Il s'agissait d'être à Marseille le lendemain matin. Le dernier dîner eut la gaîté factice dont on croit devoir orner un événement qui va finir, lorsque cet événement a été considéré comme un plaisir. Le directeur de la Compagnie parla; puis le représentant du ministre; puis le plus « conséquent » des journalistes présents. Madeleine Dambreniez portait « la plus belle » de ses trois robes du soir : une robe en crêpe de chine jaune paille, ici et là brodée d'un rose doux. Une robe très province : « Jacqueline s'en moquerait... »

Jacqueline!... Oui, dans trois jours il la reverra. Elle était prévenue : Pierre ne revenait pas directement à Paris; il

comptait aller voir un ami à Montpellier. Ne s'arrêterait-il pas aussi (un jour) à Lyon, pour peu que madame Dambreniez l'y invitât? Ce soir, après ce dîner à brindisis, ils allaient avoir leur dernière conversation nocturne. La place protégée, où ils avaient pris coutume de se rendre, ne leur serait-elle pas disputée? Certes, Pierre ne comptait point « se déclarer ». Toutefois, en cette soirée d'adieux, sauraient-ils éviter les attendrissements, la tendresse? « Le sentiment est au bord de nos cœurs; les aveux sont au bord de nos lèvres... »

Il se trompait peut-être grossièrement : Madeleine Dambreniez pouvait très bien ne pas éprouver le moindre penchant amoureux. Il fallait qu'il se l'avoue : l'idée qu'il se faisait de madame Dambreniez avait été faussée, truquée, dès le début. Il ne s'était attaché à cette jeune femme, le premier soir, à Barcelone, que parce que, en la regardant, il avait pensé au portrait d'Hélène. « Il y a des prête-sentiments, comme il y a des prête-noms... »

Mais cette soirée devait être décisive. Pierre saura bientôt s'il a mérité d'être aimé comme son père l'a été.

***

Ils auraient pu gagner avant onze heures leur retraite. S'ils ne le font pas, c'est que Pierre a hésité à dire, comme les autres soirs, avec une indifférence étudiée : « Montons là-haut; voulez-vous? nous serons mieux pour causer... » Il s'est laissé intimider par son émotion; il a été le comédien pas très sûr de son rôle qui veut reculer le moment d'entrer en scène.

Il profite d'un « mouvement de foule » pour se lever. Madeleine se lève aussi. Sans rien dire, sans avoir l'air d'y tenir, ils s'approchent d'un petit escalier abrupt qui conduit au pont supérieur. Escalier (ou plutôt échelle) qu'on ne peut gravir à deux. Comme de coutume, il passe le premier. Sur un bateau, lorsqu'on est avec une dame qui n'aime pas montrer ses cuisses, c'est l'usage. Là-haut, il se retourne. Il ne voit que les cheveux, les épaules : « Que va-t-il se passer? »

Entre les deux canots de sauvetage, leur place est libre. Le

paquebot file vite. La mer calme et noire est martelée d'argent; non point un argent gai : un argent qui a les luisants funèbres de la mine de plomb. On est au moment du mois où la lune se couche tôt; malgré les étoiles, la nuit n'est pas bien lumineuse.

D'abord, ils ne parlent pas. En bas rient les jeunes filles. Un phonographe joue un tango.

Pierre dit enfin :

— Quand un silence se prolonge, ne devient-il pas très éloquent?

Il n'a rien trouvé de mieux. Elle ne répond pas. Il tourne la tête vers elle. Elle regarde la mer.

Qu'elle se taise si obstinément, qu'elle se tienne si strictement immobile agite Pierre d'espérance. Il s'enhardit : jusque-là, ils ont été accoudés, côte à côte, à la lisse, mais leurs bras ne se touchaient pas. Il s'approche un peu d'elle; « établit un contact ». Elle ne s'écarte point.

— Je vous remercie du fond du cœur, — murmure-t-il.

De quoi la remercie-t-il? Faut-il qu'il le dise?

— J'ai une si grande admiration; et, si vous le permettez, une si grande amitié...

Elle se tait toujours. Il veut ajouter (il a confiance) : « Une amitié qui ressemble à l'amour. » Les mots refusent de franchir sa gorge. « Si je ne l'aimais pas, est-ce que j'aurais aussi peur? » Pourtant, il a dit à d'autres femmes qu'il les aimait; il a tenu d'autres femmes dans ses bras. Comment agirait-il, s'il dominait la situation, au lieu de se laisser dominer par elle? Il prendrait sa compagne par les épaules; et, sans violence, mais non sans autorité, il l'obligerait à se retourner... « Laisser le corps agir, obéir à son instinct... »

... La voici prise. Une seule petite exclamation, vite étouffée, entre la protestation et le soupir. Va-t-elle se défendre? Non : Madeleine se laisse aller en arrière. Il dit : « Je vous aime... » Le temps d'un éclair, il distingue nettement le blanc des yeux entre les paupières, le blanc des dents entre les lèvres. Le visage est devenu inexpressif, patient; un visage de morte.

Ce fut donc une bouche de morte que la bouche de Pierre attaqua. Une bouche froide que défendaient les dents glacées. « Mes lèvres sont-elles salées comme les siennes? » Ces lèvres s'ouvrirent d'un seul coup. Le goût de sel disparut.

Pierre savoura, les tempes battantes, le suc d'un fruit secret, vivant et chaud.

« ... Une tout autre bouche que la bouche de Jacqueline, se dit-il (cela va sans dire)... Une bouche passive... Ce baiser ne me donne rien d'elle. Il faudra qu'elle me rende ce baiser. »

— Comme je vous aime! — murmure-t-il, moins comblé que rassuré.

Madeleine n'ouvre pas tout de suite les yeux. Elle les ouvre : Pierre assiste à une transfiguration. Jusque-là, il n'avait vu qu'un masque. Ah! il ne lui est plus permis de croire que madame Dambreniez ressemble à Minerve; que madame Dambreniez ressemble à Hélène! Rien, sur tout ce visage, ne signifie : « Fuyez-moi! Qu'avons-nous fait! » mais : « Aime-moi!... Je t'aime! Je suis à toi! »

***

Il la tient toujours dans ses bras. Elle est lourde : « Ce torse de statue... » Habitués au corps souple et fondant de Jacqueline, les bras, la poitrine de Pierre sont surpris, désorientés. Que faire de cette femme inactive, gauche, comme pétrifiée?

Il lui donna un second baiser; « baiser comme suspendu, que le bateau, la mer allègent ». Il sentait sous ses pieds la rapidité sans heurts du navire. Il sentait aussi le bois de la lisse, qui lui meurtrissait la hanche. Il se redressa et redressa la jeune femme.

Allait-elle dire (en substance) : « Nous nous quitterons demain et nous ne nous reverrons jamais? »

Hélas! madame Dambreniez ne soupçonne pas le rôle qu'elle a à jouer. Pierre va découvrir que, se fiant aux apparences, il a commis une radicale « erreur de distribution ». Voici en effet, ce qu'il entend :

— Comme vous embrassez bien!

Tout était désorganisé...

Il ne se résigne pas tout de suite. Il espère toujours. Une fois encore, il s'adresse à la femme qu'il sait qu'elle n'est plus :

— Je ne peux pas vous quitter ainsi!... Je veux vous revoir... Lyon...

La tendresse épanouie du sourire équivaut à un assentiment.

Ah! comme elle l'a bien trompé!... « Si j'avais su!... » se dit-il puérilement.

***

Ni l'un ni l'autre n'ont parlé de redescendre. Pourtant les voici au sommet de l'escalier. Elle s'y engage. Il la suit. Faut-il dire : « Bonsoir Madeleine; je vais rêver de vous »? Elle ne semble pas du tout penser qu'il va lui dire bonsoir. Il le prévoit : « Les choses vont tourner tout autrement... » Il n'en est pas fier (il en sera encore moins fier tout à l'heure). Oui : sa cabine; et une aventure de plus; rien que cela! Quelle mortification! Aura-t-il le courage de « prendre congé? » D'autre part, la plus simple correction, en pareil cas, conseille, oblige de ne point se dérober. « C'est ma faute... » Peut-être qu'en lui disant, sans ambage, cyniquement : « Allons dans ma cabine... » il la rebellera. Malgré tout, elle est encore un peu, pour lui, la femme d'avant le baiser : « Il faut y mettre des formes. »

— J'ai deux livres à vous... Allons-nous les chercher?

Il la regarde (« quels nouveaux yeux! »). Ce sourire de complicité, à la fois contraint et involontaire! Que sa signification est claire! Ils sont de nouveau sur le pont-promenade, où il n'y a plus que deux autres couples : des affiliés.

Ils gagnent la coursive qui mène à la cabine. Quelques lampes sont déjà éteintes. Ils ne rencontrent personne. Il pousse la porte, entre le premier (« pour donner de la lumière »). Elle le suit. Une fois entrée, elle ferme la porte posément, en se gardant de faire le moindre bruit. Ne met-elle pas un doigt sur sa bouche, pour dire : « Silence... silence... »? Quelle effronterie!

Aurait-il pu ne point la prendre dans ses bras? Ils sont assis, puis étendus sur l'étroite couchette...

***

Que s'est-il passé? — Il ne s'est rien passé.

Nos sens ont leur volonté, en dehors de nous. Pierre ne put pas tromper Jacqueline. La chair ne se laisse point duper comme l'imagination. La fausse Minerve s'en alla comme elle était entrée, désastreusement respectée.

Pierre, non sans dépit, non sans honte, la vit ouvrir la porte. Elle avait rajusté sa robe, et remis son masque. Elle emportait les deux livres. C'était : *Aimée* de Jacques Rivière et *Le chasseur vert* de Stendhal. « Ç'aurait pu être *Armance* », se dit, quand elle fut partie, Pierre, avec un pauvre ricanement.

***

Il chercha dans sa valise, non pas le portrait d'Hélène, icone déchue, mais le portrait de Jacqueline. « Comme je l'aimais, sans le savoir! » Le cher et charmant visage lui souriait.

Quand Pierre s'endormit, il était rassuré.

XI

L'*Occitanie* accosta assez tôt pour que Pierre attrape le train de Paris (9 h. 55).

Il s'était séparé de madame Dambreniez en public. Tous deux avaient très bien su s'y prendre pour éviter tout tête-à-tête. Apparences de la plus harmonieuse entente, de la meilleure amitié.

Dans le taxi, entre ses bagages, cahoté par les mauvais pavés du quai de la Joliette, Pierre (pour conclure) se fit une citation : « Il faut mettre sa félicité dans les expériences qu'on institue, et non dans les résultats qu'elles semblent promettre. » Cette phrase de Barrès, dans d'autres circonstances, lui avait déjà servi.

***

Plus d'ami à Montpellier. Plus d'arrêt à Lyon. Qu'il est lent, ce train! Pourtant chaque tour de roue rapproche Pierre

de Jacqueline. « Je n'aime qu'elle; je n'ai jamais aimé qu'elle! » Il simplifiait. Qui donc a dit : tu es belle comme la Réalité?

Paris.

Il dormit peu, mais bien. Dès qu'il put se dire que Gaston Maygrand avait gagné son comptoir, il téléphona rue de Monceau.

Ce fut Jacqueline qui répondit.

Vibrante contre son oreille, la très chère voix devenait matérielle, presque palpable; elle était déjà une caresse; elle apportait un baiser.

Certes oui, Jacqueline était libre! Comment aurait-elle pu ne pas être libre?

— A trois heures; et pour toute la journée...

***

Bien entendu : il arrive avant elle rue de Poitiers.

L'entrée crasseuse de la vieille maison resplendit comme le seuil du paradis retrouvé. Sur ce seuil, la portière est affable :

— Monsieur a fait bon voyage?... Ah! c'est madame qui va être heureuse! Pas de jours qu'elle ne venait ici; toute seule, ça va de soi; et pas bien joyeuse... Monsieur va trouver l'appartement tout fleuri...

Les plus belles roses de juin, nombreuses, expansives, prospères. Roses, blondes, incarnates, de nacre et d'écume, elles se partageaient les couleurs du corps de Jacqueline. Et, au beau milieu du lit, sur la perse du couvre-pied bien tendu, Pierre aperçoit une large feuille de papier blanc. Avec son rouge à lèvres, Jacqueline a dessiné sur ce papier, à gros traits, un grand cœur, voyant comme une enseigne. Sous le cœur, ces mots sont écrits :

IL EST A TOI!

***

Il la tient dans ses bras. Ah! ce corps-là, comme il sait vite et bien trouver sa place! Une forme reconnaît son empreinte; se laisse épouser...

Quand ils se séparèrent, ils s'aperçurent qu'ils avaient les

larmes aux yeux. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent de ces larmes. Mais ils étaient si contents de pleurer qu'ils se mirent à rire.

Lorsqu'il a voulu l'entraîner, Jacqueline, pour la première fois, s'est défendue :

— Non, restons-là... Tout à l'heure... C'est si bon de te regarder!... Si tu savais comme j'ai pensé à toi!... Et toi, tu faisais la cour à d'autres femmes!... Oh! ne dis pas non... Je te connais... Je ne te reproche rien... Vois-tu : c'est si bon d'être un peu malheureuse!... N'est-ce pas que, si je ne pouvais plus venir ici, tu ne cesserais pas de m'aimer...

Et ils restent (quelque temps) assis côte à côte, dans le petit canapé... Sur le lit, Pierre regardait, à leur place, ce beau cœur rouge, que l'absence, loin de toute caresse, a épanoui.

XII

Deux jours après, Poulain rapportait chez Pierre Grautelles le meuble réparé.

Dans le même tiroir, dans une seule enveloppe, Pierre plaça la lettre écrite par la mère et le cœur dessiné par la fille.

Le soir, le courrier contenait une lettre de Lyon. Pierre hésita un peu à l'ouvrir, puis l'ouvrit :

« *Merci. Je vous dois l'honneur. Je ne l'oublierai jamais.* »

Nous croyons savoir que Pierre, en lisant ces mots, n'eut pas un joli rire.

Il rêva quelque temps. Il tira ensuite le troisième tiroir du meuble; et, sur la planche inférieure, tout au fond, à la place même, où, six semaines auparavant, il avait découvert la lettre à laquelle il devait (selon lui) l'amour de Jacqueline, il déposa le billet qu'il venait de recevoir. Sans se demander pourquoi.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LE

PROBLÈME NAVAL FRANCO-ITALIEN

ET LA

CONFÉRENCE DE LONDRES

La Conférence navale qui se réunira à Londres le 21 janvier prochain et à laquelle participeront les représentants de l'Angleterre, des États-Unis, de la France, de l'Italie et du Japon doit être l'objet des préoccupations les plus sérieuses pour tous ceux qui comprennent que le problème maritime a pour la France une importance capitale. Malheureusement les hommes qui, chez nous, s'intéressent aux questions navales sont en assez petit nombre. A de rares exceptions près, les journaux s'en occupent peu et les relèguent dans un coin. Le gouvernement lui-même ne paraît pas toujours mettre à son rang une question qui est d'ordre vital pour un pays qui possède un vaste empire d'outre-mer et dont, par surcroît, la défense continentale peut être compromise ou affaiblie par la rupture des communications entre la métropole et ses territoires nord-africains. Il semble d'ailleurs qu'il en ait toujours été ainsi. Aussi sommes-nous en danger de revenir amoindris d'une conférence où peut se jouer, dans une large mesure, notre avenir maritime et colonial. Faute d'avoir entretenu une flotte suffisante, nous avons perdu sous l'Ancien régime un magnifique empire colonial. Il s'agit de savoir si nous ferons le nécessaire pour que le domaine reconstitué par la troisième République ne subisse pas le même sort. Un pays qui abdique sur mer est presque fatalement condamné

à se voir enlever tout ou partie de ses territoires extra-européens, du moins quand il est dans la position où se trouve la France et qui est très différente de celle d'États moins guettés par de grands rivaux, par exemple de celle des Pays-Bas, qui ont pu conserver leur domaine de Java et de Sumatra, mais qui ont toutefois perdu jadis le Cap et Ceylan.

La situation de la France ne serait déjà pas très commode à la Conférence de Londres si elle n'avait à discuter qu'avec les États-Unis et l'Angleterre qui, s'étant plus ou moins partagé l'empire des mers (d'une façon à vrai dire un peu inquiétante pour la seconde), entendent comprimer autant qu'ils le peuvent les flottes de celles des grandes puissances qu'on considère à Washington et à Londres comme secondaires au point de vue maritime. Cependant elle n'aurait pas trop de peine, dans ces conditions, à sauvegarder ses intérêts essentiels; elle n'a aucunement la prétention de rivaliser avec ces deux pays par le nombre de ses vaisseaux et de ses escadres et, pourvu qu'elle sût parler d'une manière suffisamment franche et ferme, elle arriverait probablement à s'arranger avec eux et à conserver les forces qui sont indispensables à la protection de ses côtes et de ses colonies de l'Afrique du Nord. Ce qui complique tout et ce qui, si nous n'y prenons pas garde, peut tout compromettre, c'est l'existence d'un problème naval franco-italien particulier, dont la solution, si elle était telle que la réclament nos voisins d'outre-monts, préparerait notre déchéance. Cette difficulté spéciale sera exploitée contre nous. Pour la France, c'est donc cette question franco-italienne qui va dominer les discussions de Londres. En ce qui nous concerne tout tournera autour d'elle. C'est pourquoi nous croyons qu'il convient avant tout d'expliquer au public français ce qui en est et de montrer avec force ce qui pourrait résulter d'un manque de clairvoyance ou d'une défaillance.

Pour comprendre où nous en sommes, il faut remonter jusqu'à la première conférence navale qui se tint à Washington de novembre 1921 à février 1922. Dans de précédentes études nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion au manque de préparation et aux idées fausses de nos principaux délégués. Quand on écrira méthodiquement l'histoire de notre temps, on

s'apercevra avec stupéfaction du caractère funeste de cette conférence, à laquelle l'opinion française n'a prêté qu'une oreille distraite; on constatera que là se trouve l'origine de presque toutes les difficultés qui se sont produites par la suite. Comme nous n'avions ni l'intention, ni même, pour des raisons financières, la possibilité de construire pendant quelques années des cuirassés, nos représentants se figurèrent qu'ils pouvaient sans inconvénient se laisser imposer un tonnage ridiculement bas pour cette catégorie de navires (1,75 par rapport aux 5,25 des États-Unis et de l'Angleterre et aux 3,15 du Japon). Concession infiniment plus grave, ils acceptèrent que la France fût placée exactement au même rang que l'Italie. Le raisonnement tenu par le gouvernement d'alors, dont le chef (en même temps ministre des Affaires étrangères) se rendit en personne, d'ailleurs pour fort peu de temps, à Washington, fut le suivant : qu'est-ce que cela fait puisque le traité n'est valable que jusqu'en 1932 et que, d'ici là, nous bornerons nécessairement tout notre effort aux croiseurs et aux unités plus petites?

La légèreté de ce raisonnement aurait dû frapper tout le monde; dès cette époque des observateurs perspicaces en soulignèrent le caractère dangereux. Pour la première fois nous admettions que, malgré la différence évidente des besoins respectifs, il pouvait y avoir égalité entre la flotte italienne et la nôtre. Il ne s'agissait que des cuirassés? Sans doute. Mais, du moment que nous acceptions et considérions ainsi comme justifié le principe de la parité pour une espèce particulière de vaisseaux, nous fournissions une arme puissante à ceux qui voudraient l'étendre par la suite aux autres sortes de navires. Si l'Italie est fondée, selon notre propre aveu, à réclamer le même nombre de cuirassés que nous, on ne voit pas pourquoi, diraient les Italiens, ce droit lui serait refusé pour l'ensemble de la flotte. Assurément on peut alléguer, non sans apparence de raison, que la mission des cuirassés et celle des croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins n'est pas la même, les premiers étant destinés à l'offensive, tandis que les autres ont un rôle plus spécialement défensif. Mais cette distinction pourrait être contestée, car, en temps de guerre, il est souvent malaisé d'établir une

séparation absolue entre les moyens offensifs et les moyens défensifs. Il fallait dans tous les cas prévoir qu'on chercherait certainement à élargir la concession faite. *Principiis obsta.* Il est plus facile de maintenir un principe intact qu'un principe ébréché; c'est souvent en ses premiers débuts qu'une partie se perd. Du reste, il semble bien que, même en ce qui concerne les petites unités, nos délégués aient manqué de fermeté à Washington. Le mois dernier des journaux plus ou moins officieux ont rappelé que les instructions données à M. Albert Sarraut, qui resta en Amérique après les départs successifs de MM. Briand et Viviani, contenaient ce passage inquiétant : « Nous ne faisons pas obstacle à ce que l'Italie obtienne le même chiffre que nous (pour les bâtiments légers), mais nous n'admettons pas que le chiffre qu'elle demande soit une base pour fixer le nôtre. » (Télégramme envoyé par M. Briand à M. Sarraut le 23 décembre 1921.) Nous verrons plus loin quel péril présente cette façon d'envisager le problème franco-italien. Malheureusement il semble que le gouvernement français se place encore à ce point de vue.

La France fut donc mal défendue à la conférence de Washington. M. Briand y fit une courte apparition; après avoir prononcé un discours d'un caractère purement oratoire qui était tout à fait à côté de la question, il rentra en France, laissant à la tête de notre délégation M. Viviani. Celui-ci, désireux également de rentrer au plus tôt en Europe, s'en alla au bout de trois nouvelles semaines. M. Albert Sarraut, entouré de techniciens qui n'avaient naturellement aucun pouvoir de décision, dut souvent demander des instructions à Paris et ces instructions furent toujours dans le sens d'une conciliation qui ne tenait aucun compte de nos véritables intérêts. Nous sortîmes donc amoindris de cette conférence, ayant constamment plié devant la pression parfois éhontée qui fut faite sur nous (d'extraordinaires campagnes de presse se produisirent à cette occasion) et ayant laissé incrire un principe qui devait être fatalement utilisé ultérieurement pour nous amener à de nouveaux abandons.

La convention signée à Washington était valable jusqu'en 1932, mais l'effort en vue d'appliquer aux autres unités navales les règles acceptées pour les cuirassés fut très vite repris.

En 1927, le président Coolidge convoqua une nouvelle conférence, qui se tint à Genève dans le courant de l'été. Avec beaucoup de raison, la France refusa d'y participer, se contentant d'y envoyer des observateurs. L'Italie agit de même. Cette réunion diplomatique n'aboutit à rien, les États-Unis et l'Angleterre n'ayant pu s'entendre sur la question des croiseurs. Les premiers tenaient surtout à posséder un nombre de croiseurs de 10 000 tonnes égal à celui des croiseurs anglais; la seconde réclamait, pour la protection de ses routes maritimes, un tonnage de petits croiseurs que n'admettait pas l'Amérique.

Les États-Unis cependant ne renonçaient pas à leur volonté d'obliger la Grande-Bretagne à consentir une fois pour toutes à l'égalité complète entre les deux flottes. Un programme formidable de construction fut préparé par les autorités navales américaines. Il ne fut pas voté tel quel, la dépense ayant paru excessive; mais le Congrès autorisa le gouvernement à mettre successivement en chantier quinze croiseurs de 10 000 tonnes. L'Angleterre redoutait de plus en plus l'éventualité non seulement de tout conflit avec les États-Unis, mais encore de toute divergence de vues avec eux; cette crainte la disposait à toutes les capitulations devant la grande République. Néanmoins les conservateurs, qui ont été élevés dans le respect de la tradition navale britannique, hésitaient encore. En 1928 ils avaient même essayé de se mettre d'accord avec la France en vue des négociations ultérieures; une campagne violente et à bien des égards déloyale, menée simultanément par les journaux américains et par la presse radicale et travailliste anglaise (à laquelle se joignirent même quelques organes conservateurs), les força à dénoncer l'arrangement qui avait été conclu avec nous. Les élections du 30 mai 1929, qui placèrent au pouvoir un cabinet travailliste, précipitèrent les événements. M. MacDonald, qui, ne disposant pas d'une majorité indépendante à la Chambre des Communes, était extrêmement embarrassé sur le terrain de la politique intérieure, tourna tout de suite les yeux du côté de la politique extérieure : s'il pouvait arriver dans ce domaine à quelque résultat plus ou moins sensationnel, sa situation se trouverait fortifiée, estimait-il. Il pensa immédiatement

à un accord avec les États-Unis. Le prestige de l'Amérique est si grand en Angleterre et la crainte qu'on y éprouve à son égard est si forte qu'un chef de gouvernement qui arriverait à conclure avec elle un traité, fût-il même en réalité au détriment de son pays, serait sans doute acclamé par la plus grande partie de la population; il passerait pour un puissant réalisateur et pour le fondateur d'une amitié anglo-américaine éternelle. M. MacDonald entra donc immédiatement en négociations avec le nouvel ambassadeur des États-Unis, le général Dawes, et, à la fin de septembre, il s'embarqua pour le Nouveau Monde aux applaudissements de ses compatriotes.

Il s'est mis à peu près d'accord avec le président Hoover, qui était très désireux de profiter de l'occasion. L'Angleterre a accepté le principe de la parité navale avec les États-Unis. Le gouvernement de Washington n'a toutefois pas fait de difficultés pour admettre que, provisoirement, la Grande-Bretagne conserve un tonnage de croiseurs un peu supérieur à celui qui sera alloué à l'Amérique, de manière qu'elle puisse avoir le nombre de petits croiseurs jugé nécessaire par l'Amirauté pour la protection des routes maritimes britanniques, les États-Unis ayant, par contre, le droit de posséder un peu plus de grands croiseurs de 10 000 tonnes (21 contre 18). Il subsiste cependant un certain flottement au sujet de la détermination exacte des tonnages respectifs, mais il n'y a guère de difficultés à prévoir à ce sujet. La concession faite ne coûte pas grand'chose aux États-Unis, qui savent qu'elle sera temporaire et pour lesquels le fait qui importe est la reconnaissance définitive par l'Angleterre de l'égalité de droit entre les deux flottes. Ils n'ignorent pas que cette parité, le jour où elle sera pratiquement réalisée, leur donnera une supériorité de fait sur la Grande-Bretagne, puisque leur situation géographique les rend à peu près invulnérables et que, disposant de ressources naturelles presque illimitées (sauf en ce qui concerne le caoutchouc), ils n'ont pas besoin de se préoccuper de leur ravitaillement en denrées alimentaires et en matières premières. L'intention de l'Amérique est certainement d'imposer un jour à l'Angleterre sa conception des rapports entre belligérants et neutres en cas de guerre, c'est-

à-dire sa fameuse théorie de la liberté des mers qui, en permettant aux neutres de ravitailler sans réserve tout État belligérant, même s'il est agresseur, va à l'encontre de tous les efforts faits pour diminuer les chances de guerre. L'accord réalisé entre Washington et Londres est un fait historique d'une grande portée. La suprématie navale est en train de changer de mains. L'impérialisme américain, dissimulé derrière les formules d'un humanitarisme commercial, remporte sa première victoire décisive. On verra au cours des années qui viennent les vastes conséquences de cette transformation. Nous ne saurions nous y arrêter, notre objet étant d'étudier plus particulièrement le problème naval franco-italien. Mais il était indispensable d'étudier au préalable les conditions dans lesquelles ce problème se présente actuellement et, partant, d'indiquer brièvement les circonstances dans lesquelles les arrangements anglo-américains l'ont posé pratiquement, alors qu'il eût été bien préférable de ne pas le soulever.

Aussitôt après le retour de M. MacDonald en Angleterre, le cabinet britannique, d'accord avec celui de Washington, invita les gouvernements français, italien et japonais à participer à une conférence navale qui se réunirait à Londres en janvier. M. Henderson, le ministre anglais des Affaires étrangères, informait les gouvernements qu'une entente était réalisée entre les États-Unis et l'Angleterre; il ne leur soumettait aucun programme précis, mais suggérait l'idée de conversations préliminaires qui pourraient se poursuivre pendant les trois mois qui s'écouleraient jusqu'à la réunion projetée. En 1927, la France avait refusé de prendre part à la conférence qui siégea à Genève et qui fut tripartite, l'Italie ayant aussi préféré se tenir à l'écart. L'abstention eût peut-être encore été pour nous l'attitude la plus heureuse, mais nous reconnaissons qu'il n'était cette fois-ci guère possible de s'y tenir, l'Italie, de même que le Japon, ayant accepté l'invitation qui lui était adressée. Dans l'état présent du monde, une puissance ne peut se complaire dans un isolement absolu parce qu'elle s'exposerait à des campagnes dangereuses et ferait l'union contre elle. On ne saurait donc blâmer le gouvernement français d'avoir envoyé une réponse affir-

mative, mais il se fût montré sage en insérant dans sa note des réserves précisant tout de suite son point de vue et avertissant les autres pays des conditions auxquelles était subordonné son acquiescement. La France aurait eu tout intérêt à spécifier que, si elle n'a aucune raison de s'opposer à un règlement anglo-américain qui ne regarde après tout que les deux pays en cause, elle ne consentira ni à la suppression des sous-marins, arme défensive indispensable pour une puissance qui ne possède pas la maîtrise des mers, ni à une parité forcée et fictive avec une autre puissance continentale européenne qui n'a pas un quadruple front de mer et un vaste empire colonial à protéger. Il vaut toujours mieux, pour un peuple aussi bien que pour un individu, dire exactement sa pensée; il évite ainsi des malentendus et s'assure contre les défaillances éventuelles de ses représentants. Mais M. Briand jugea préférable de ne formuler aucune réserve et de n'indiquer aucune condition; il se borna à faire une allusion en quelque sorte rituelle et d'ailleurs légitime à l'article 8 du pacte de la Société des Nations (article relatif au désarmement) et aux travaux de la commission préparatoire du désarmement instituée par la Ligue. Nous croyons qu'il a eu tort. L'attitude adoptée par la majeure partie de la presse anglaise, qui, à l'avance, essayait d'intimider la France en lui attribuant l'arrière-pensée de faire échouer la Conférence, rendait particulièrement nécessaires de notre part des explications tout à fait nettes. On s'apercevra sans doute plus tard des inconvénients de cette omission.

Quoi qu'il en soit, personne ne mettait en doute l'utilité de conversations préalables destinées à préparer la conférence; les notes diplomatiques échangées le constataient elles-mêmes. Il ne semble pas, du moins à notre connaissance, que des pourparlers très actifs aient eu lieu entre la France, d'une part, l'Angleterre, les États-Unis et le Japon d'autre part. Par contre, sur l'initiative du gouvernement italien, une négociation s'engagea entre Paris et Rome, en même temps que Rome causait très activement mais très confidentiellement avec Londres. Dès le 15 octobre, le comte Manzoni, ambassadeur d'Italie, tout en communiquant au Quai d'Orsay la réponse adressée par l'Italie à la convocation anglaise,

invitait le gouvernement français à entamer avec le cabinet de Rome des conversations au cours desquelles serait envisagés les aspects proprement franco-italiens du problème naval. Le 18 octobre, le ministre français des Affaires étrangères, qui était alors encore président du Conseil, faisait savoir qu'il était prêt à entrer dans cette voie et qu'il serait heureux de recevoir les propositions éventuelles du gouvernement italien; il ajoutait cependant que, avant de pouvoir communiquer ses propres vues, le gouvernement français avait à poursuivre et à achever l'étude de certaines des questions que la conférence de Londres aurait à examiner. Le 22 octobre, le cabinet Briand était renversé et c'est seulement le 7 novembre que le ministère Tardieu se présentait devant le Parlement. Le 19 novembre, le comte Manzoni rendit visite à M. Briand et lui remit une note verbale précisant la façon de voir de son gouvernement. Ce document fut envoyé aux divers services compétents, tant des Affaires étrangères que de la Marine. Le 26 novembre, M. André Tardieu réunit au Quai d'Orsay une sorte de conférence à laquelle participèrent tous les membres du gouvernement qui, à un titre quelconque, pouvaient avoir leur mot à dire, à savoir MM. Briand (Affaires étrangères), Leygues (Marine), Maginot (Guerre), Laurent Eynac (Air), Piétri (Colonies). L'amiral Violette, chef d'état-major général de la marine, se tenait à la disposition des ministres pour leur donner tous les renseignements techniques dont ils pourraient avoir besoin. Au cours de cet entretien les grandes lignes de la réponse française furent arrêtées. Le 4 décembre, le comte Manzoni vint de nouveau au Quai d'Orsay. M. Briand lui exposa oralement la thèse française et lui remit un aide-mémoire que l'ambassadeur d'Italie expédia aussitôt à Rome. La plus grande réserve fut observée dans les milieux officiels au sujet de ces entretiens et des notes échangées. Toutefois les renseignements qui filtrèrent dans les organes plus ou moins officieux furent suffisamment explicites pour qu'on pût se faire une idée de ce qui s'était dit de part et d'autre.

L'Italie, comme on pouvait le prévoir, demande à la France d'admettre le principe de la parité navale entre les deux flottes. Un an plus tôt déjà, le 6 octobre 1928, une note

verbale remise par M. Mussolini à M. de Beaumarchais, ambassadeur de France à Rome, avait exposé la thèse italienne. Il y était dit qu'en matière de désarmement terrestre, naval et aérien, le gouvernement italien est disposé « à adopter, comme limite de ses armements, des chiffres quelconques, même les plus bas, pourvu qu'ils ne soient dépassés par aucune autre puissance continentale d'Europe ». Comme la seule puissance continentale européenne qui soit en mesure d'avoir et qui ait encore des forces supérieures à celles de l'Italie est la France, cette déclaration signifiait que la politique italienne tend à nous interdire d'entretenir à l'avenir une armée et une flotte dépassant les siennes. La revendication est demeurée la même; elle n'a trait pour l'instant qu'à la marine, qui est actuellement l'unique objet des pourparlers. L'Italie y tient tant qu'elle a donné à entendre qu'il serait à peu près inutile d'aborder l'examen d'autres questions jusqu'à ce que celle-ci fût réglée; en attendant elle se réserve toute sa liberté d'action, notamment en ce qui concerne les sous-marins.

C'est précisément au sujet des sous-marins que les deux pays paraissaient pouvoir le plus facilement s'accorder. Ils sont à l'égard des États-Unis et de l'Angleterre dans la même position. Ils n'ont jamais songé à rivaliser avec ces deux nations en ce qui concerne les cuirassés, qui assurent aux peuples anglo-saxons la maîtrise de la haute mer, mais, grâce aux sous-marins, ils pourraient protéger efficacement contre les mastodontes leurs côtes et certains parcours maritimes. C'est pourquoi, jusqu'ici, l'Italie, de même que la France et le Japon, avait énergiquement revendiqué le droit de posséder des submersibles. Tout à coup son attitude s'est modifiée. M. Mussolini paraît avoir abandonné la thèse soutenue par la plupart de ses techniciens. Deux motifs ont apparemment déterminé cette volte-face, l'un d'ordre proprement naval, l'autre politique.

Au point de vue naval, l'Italie redoute l'intervention de la Yougoslavie qui, ne pouvant se payer une flotte importante de surface, s'est résolument orientée du côté des sous-marins, ceux-ci pouvant jouer un rôle considérable dans l'Adriatique. Le gouvernement de Belgrade en a commandé en France;

deux viennent précisément de lui être livrés dans la première quinzaine de décembre au moment même où — pure coïncidence d'ailleurs — une division légère française, commandée par l'amiral Dubois, visitait les ports de la Dalmatie après avoir fait escale à Naples et à Tarente. Dans ces conditions le gouvernement de Rome estime que la suppression des sous-marins, si, bien entendu, elle est générale et absolue, aura pour l'Italie plus d'avantages que d'inconvénients. Il faut ajouter que pour les sous-marins notre supériorité est à l'heure actuelle considérable.

Nous croyons toutefois que la véritable cause de ce changement de front a un caractère politique. Au moment même où elle engageait des pourparlers avec la France, l'Italie en entamait avec l'Angleterre. Le gouvernement travailliste, qui est assez mal disposé pour nous et qui considère que nous pouvons faire échec à ses plans, se montre extrêmement aimable pour M. Mussolini, dont il recherche l'appui au point de vue naval. Les libéraux et même certains conservateurs sont dans un état d'esprit analogue. M. Lloyd George a tout récemment vanté la politique extérieure fasciste, qu'il déclare favorable au désarmement, et l'a opposée à la nôtre. M. Mussolini, qui ne manque ni de flair ni d'astuce, a vu là une occasion, peut-être unique, d'isoler la France. Les marines des États-Unis et de l'Angleterre ne l'intéressent aucunement et la question de savoir si elles seront plus ou moins grandes le laisse tout à fait indifférent; cela est d'ailleurs naturel, étant donné qu'une rivalité entre l'Italie, d'une part, l'Amérique ou la Grande-Bretagne, d'autre part, est invraisemblable. En revanche, l'Italie qui a de grandes ambitions dans la Méditerranée et qui désire avoir dans cette mer une position prépondérante — sans peut-être savoir exactement quel parti elle en tirerait — pense qu'il est pour elle d'un intérêt majeur de réduire les forces navales de la France. Toute sa politique est depuis plusieurs années inspirée et dominée par cette idée. Une partie de notre opinion s'est figurée qu'à la conférence de Londres il y aurait un camp anglo-saxon, et un camp franco-italo-japonais, ce qui rappelle les erreurs commises à la veille de la conférence de Washington. Seule une incroyable naïveté ou une extraordinaire ignorance pouvait suggérer une pareille

pensée; il suffisait d'une connaissance élémentaire des réalités et d'un peu de bon sens pour voir qu'il ne saurait en être ainsi. Par la force des choses, les visées navales de l'Italie sont dirigées avant tout contre la France. L'Italie cherche à obtenir de nous, sans bourse délier, l'abandon des avantages que nous possédons; si nous ne consentons pas à capituler, elle tentera de lier partie avec les États-Unis et l'Angleterre, de manière que nous nous trouvions complètement seuls et que nous prenions la figure d'un peuple intransigeant qui empêche tout accord sur la limitation des armements. C'est le jeu classique. Tout observateur tant soit peu clairvoyant devait le discerner à l'avance.

Nous ne disons rien qui soit désobligeant pour notre voisine avec laquelle nous souhaitons que la France puisse entretenir les relations les plus amicales et même les plus intimes. Mais on ne gagne rien à dissimuler une vérité qui crève les yeux, bien que trop de gens cherchent à ne pas la voir. En la mettant en lumière nous sommes convaincus que nous servons, mieux que les bénisseurs professionnels, la cause d'un rapprochement franco-italien; ceux qui croient supprimer les difficultés en niant ou en dissimulant leur existence et qui poussent la France à se laisser faire préparent, sans le savoir, pour un avenir relativement prochain, d'irrémédiables dissentiments et peut-être des heurts entre les deux pays. Il importe que nous sachions une fois pour toutes qu'à la conférence de Londres l'Italie fera tous ses efforts pour nous obliger à céder et il faut que nous nous préparions à résister avec une énergie sans défaillance. La parité navale réclamée par l'Italie ne doit être admise en aucune circonstance. Rappelons en quelques mots pourquoi la France, si elle n'a pas une volonté de suicide, est dans la nécessité de rejeter la revendication italienne.

On peut établir en principe que, pour qu'il y ait une certaine égalité navale entre la France et l'Italie, il faut que la première dispose d'une importante supériorité de tonnage sur la seconde. Il n'y a pas là l'ombre d'un paradoxe. Pour reconnaître instantanément la vérité d'un fait qui est à nos yeux évident et incontestable, il n'y a qu'à jeter les yeux sur une carte. Tandis que l'Italie est un pays purement médi-

terranéen, la France, baignée également par la Méditerranée, a aussi un grand développement de côtes sur l'Atlantique, la Manche et même sur la mer du Nord (Dunkerque, on l'oublie trop souvent, est situé sur cette mer). Cette position géographique, qui ne dépend pas de la politique, mais qui est un fait de nature, nous crée, au point de vue de la défense navale, des besoins infiniment plus grands que ceux de l'Italie. Pardessus le marché, nous possédons, à la différence de notre voisine, un vaste empire dispersé à travers le monde. Évidemment nous ne pouvons pas avoir la prétention d'être forts dans toutes les parties de l'univers où nous avons des colonies. Mais, dans tous les cas, le maintien en tout temps des communications entre l'Afrique du Nord et la métropole est pour nous une question vitale, qui intéresse même directement notre défense continentale. Du jour où nous ne serions plus capables de les conserver libres par nos propres moyens, le sort de nos territoires nord-africains serait réglé et, privés de cet appoint qui compte pour beaucoup dans notre richesse et dans notre force générales, nous serions même grandement affaiblis en Europe. Il faut en outre prévoir que bientôt nous devrons détacher une plus grande portion de nos escadres sur nos côtes septentrionales et occidentales : l'Allemagne, en inventant un type de croiseur-cuirassé qui n'a d'équivalent nulle part et devant lequel nos croiseurs les meilleurs et les plus récents n'auraient qu'à prendre la fuite, nous obligera, si nous ne faisons pas preuve d'une imprévoyance inconcevable, à prendre des mesures de précaution. Dans les années qui ont précédé la guerre, nous avons pu, grâce à un accord conclu avec l'Angleterre, placer à peu près toute notre flotte dans la Méditerranée. L'entente anglo-française n'existe plus et il nous appartient maintenant de veiller seuls à notre sécurité dans le Nord. C'est encore une préoccupation et une charge que n'a pas l'Italie, puissance exclusivement méditerranéenne. Notre voisine du sud-est, libre de concentrer sa flotte non seulement dans une seule mer, — ne parlons pas de l'Adriatique qui peut être fermée par des procédés relativement simples, — mais même dans une zone très limitée de cette mer, posséderait une supériorité écrasante sur la France si une parité purement arithmétique et toute

théorique était établie entre les marines des deux pays.

Il n'est pas besoin d'autres arguments pour montrer que la France ne peut en aucun cas accepter une égalité qui serait proclamée sur le papier, mais qui n'existerait pas dans les faits. Un peuple n'a pas le droit de se suicider. Répétons aussi que notre abdication navale ne servirait certainement pas les intérêts de la paix : au contraire. Y a-t-il quelqu'un qui puisse sérieusement prétendre que les convoitises soient moins ardentes aujourd'hui que dans le passé? Les hommes ne se sont pas tranformés comme par miracle depuis la grande guerre; les individus et encore bien davantage les collectivités sont aussi avides, sinon plus, que jadis. Il est insensé et même coupable de tenter qui que ce soit par l'étalage d'une trop grande faiblesse. La pseudo-égalité navale franco-italienne apparaîtrait un jour, si on l'instituait, comme une terrible cause de guerre.

Le problème étant ainsi posé, il semble que la solution à lui donner soit toute simple. Le gouvernement français ne devrait faire qu'une réponse à la demande italienne, à savoir qu'en aucun cas il ne saurait accepter une parité qui équivaudrait en fait pour la France à une infériorité. Une telle réponse n'aurait rien de brutal, elle serait tout au plus franche; il est d'ailleurs possible de la formuler en termes amicaux. Il convient dans tous les cas qu'elle soit parfaitement nette et ne donne lieu à aucune ambiguïté : l'homme auquel on demande les clefs de sa maison aurait tort de dissimuler le moins du monde que cette requête ne peut pas être admise. Mais nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer naguère, à propos de l'Autriche, que notre diplomatie n'aime plus les déclarations catégoriques et précises; elle a toujours peur qu'on ne lui en sache mauvais gré. C'est pourquoi elle préfère en général les formules entortillées par lesquelles elle espère écarter les prétentions importunes tout en n'ayant pas l'air d'y faire une opposition absolue. Cette méthode, qui lui donne une démarche oblique, ne nous a jusqu'ici jamais réussi. Elle nous vaut plus d'animosité que ne nous en attirerait une allure plus dégagée; on nous en veut de n'avoir pas cédé et on nous soupçonne par-dessus le marché de chercher à duper nos interlocuteurs. Combien d'expériences

faudra-t-il encore pour apprendre qu'une fermeté courtoise, ne laissant aucun doute sur notre pensée, est infiniment préférable?

Il semble bien que le premier mouvement du gouvernement français ait été de suivre les vieux errements. Dans la réponse qu'il a faite le 4 décembre à l'Italie, il n'a pas déclaré formellement que le principe de la parité était inacceptable pour lui. Il a sans doute indiqué qu'à son avis ce principe ne saurait servir de base à un échange de vues utile entre les deux pays, mais il a eu recours à un expédient qui peut avoir des conséquences très dangereuses. Il a proposé, en substance, que chacune des deux nations déterminât le tonnage qui lui paraît indispensable pour satisfaire à ses besoins, en donnant à entendre que la France, pourvu qu'on lui reconnaisse celui qu'elle juge nécessaire, s'y tiendra, même si l'Italie réussit ultérieurement à l'atteindre. En somme, le gouvernement français admet l'idée d'un tonnage maximum pour les deux pays, mais il se réserve de fixer ce maximum assez haut pour que l'Italie ne puisse y arriver qu'au bout d'un temps assez long et avec de grands efforts. Le principe de la parité ne serait donc pas rejeté en théorie, mais on se flatte qu'il ne pourra pas passer dans la pratique. Ainsi on donnerait satisfaction à l'amour-propre italien tout en maintenant en fait une supériorité française suffisante.

Cet artifice, que certaines personnes trouvent admirable, nous paraît extrêmement inquiétant. Les inconvénients sont multiples. Rien ne dit, par exemple, que l'Italie ne s'imposera pas les charges nécessaires pour réaliser la parité au bout d'un certain nombre d'années. Il peut se faire qu'elle arrive à ce résultat à l'époque que M. Mussolini a désignée à plusieurs reprises comme devant être critique et décisive. Nous serions alors dans une position très mauvaise. Construirons-nous, pour nous soustraire à la parité, qui sera pour nous l'infériorité, au delà du maximum fixé par nous-mêmes? Dans ce cas, on ne manquera pas de nous accuser d'être de mauvaise foi et nous nous serons placés par notre propre faute dans une situation morale équivoque, au moment précisément où cela serait le plus fâcheux pour nous. Mais il est probable qu'auparavant, profitant de l'attitude ambiguë adoptée par nous,

on aurait réussi à nous juguler par d'autres moyens. Il est fort possible en effet que nous ne puissions pas maintenir jusqu'au bout à la conférence de Londres le fameux tonnage que nous déclarons indispensable. On criera qu'il est beaucoup trop élevé, que nous sommes des impérialistes et des mégalomanes. L'histoire de la conférence de Washington se renouvellera peut-être. Qui, connaissant le passé, peut être sûr que nos délégués seront capables de tenir le coup? Même si la combinaison imaginée à Paris réussissait à sortir intacte de la bagarre de Londres, elle pourrait fort bien se retourner un jour contre nous. Nous ne voyons pas un mot à changer aux observations qu'a faites récemment un technicien naval et qu'on trouvera ci-dessous. Son raisonnement nous paraît irréfutable et le mieux est de le citer tel quel. Le voici :

Admettons que nos négociateurs parviennent à obtenir un tonnage important de bâtiments légers.

Admettons également que l'Italie, dont les possibilités budgétaires sont assez limitées, ne puisse pas construire ce tonnage maximum fixé à dessein par la France à un niveau élevé.

En résultera-t-il une sécurité durable pour notre pays? En aucune façon.

En premier lieu, on peut fort bien concevoir qu'au bout de quelques années l'Italie arrive à construire le tonnage maximum auquel elle aurait droit.

Mais il y a un autre danger beaucoup plus grave : si la conférence de Londres aboutit, qu'en résultera-t-il? Non pas un désarmement, comme pourrait le faire croire l'expression défectueuse de « conférence du désarmement naval », mais la fixation de rapports de grandeur entre les cinq premières marines. Ce premier pas effectué, il sera aisé d'en faire un second qui consistera à faire entrer dans la combinaison les autres marines du monde. Qui ne voit dès lors ce que sera le troisième pas? Du jour où aura été établie une proportion entre les diverses marines, l'idée qui viendra naturellement à l'esprit sera de réduire progressivement leur importance en conservant toujours le même rapport entre elles, solution parfaitement logique à laquelle une nation ne pourrait sans doute pas s'opposer sans dresser l'unanimité des autres contre elle.

Ainsi, l'avantage que la France pourra retirer de la fixation d'un tonnage élevé apparaît comme extrêmement précaire[1].

La thèse et la tactique adoptées par le gouvernement français nous semblent donc critiquables. Elles nous réser-

1. *Journal des Débats* du 11 décembre 1929.

veront peut-être toutes sortes de surprises. Avec elles, le risque de la parité subsiste et nous sommes exposés au danger de nous voir imposer un jour un tonnage qui nous laisserait tout à fait démunis. En outre, le brouillard dont on veut envelopper notre véritable pensée ne nous gagnera pas la moindre sympathie. On respecte ceux qui disent franchement ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas; on se moque de ceux qui ont peur d'affirmer leur volonté et qui n'ont pas le courage de défendre à visage découvert leurs droits essentiels et leurs intérêts vitaux. N'essayons pas de rivaliser en fait de machiavélisme avec le gouvernement fasciste : celui-ci, n'ayant en somme rien à perdre, vu l'infériorité actuelle de sa flotte, peut mettre sa confiance dans des manœuvres subtiles; nous ne pouvons sortir indemnes de la conférence qu'en agissant avec franchise et fermeté.

Le gouvernement paraît, d'autre part, caresser l'espoir d'obtenir que la conférence de Londres soit considérée comme purement consultative, rien de décisif ne devant être fait qu'à Genève, à la commission préparatoire du désarmement, puis à la conférence du désarmement général que convoquera un jour la Société des Nations. C'est aussi, croyons-nous, une illusion. Les États-Unis, dont on connaît la défiance à l'égard de la Société des Nations, n'ont pas caché que leur volonté était de traiter en dehors d'elle et à part le problème des armements navals et nous savons assez par expérience que, dans ces sortes de conférences, nos délégués, partis avec de belles formules juridiques et confiants dans une cuirasse de papier, se sont trop souvent laissé entraîner, en raison même de leur utopie initiale, au delà du point qu'ils s'étaient fixés. Ce résultat est dû en général à la fois à la position défavorable qu'ils choisissent au début, à la timidité avec laquelle ils présentent leur point de vue et au caractère en quelque sorte livresque de leur argumentation. Quand le point de départ est mal choisi, le point d'arrivée est presque toujours mauvais. Dans un débat de ce genre, il n'y a qu'un moyen de ne pas être acculé à une capitulation, c'est de faire connaître tout de suite, sans pusillanimité, sans fausse honte et sans avoir l'air de s'excuser, ce qu'on est décidé à ne jamais accepter. Dans ces conditions, pourvu qu'on reste

inébranlable sur son terrain, on n'est pas manœuvré. Dans la situation assez difficile que les circonstances nous feront à Londres, nous n'avons du reste pas le choix d'une autre méthode, si du moins nous ne voulons pas être coincés entre les puissances anglo-saxonnes et l'Italie. Que nos représentants n'oublient pas le précédent instructif et déplorable de Washington. Mais on ne paraît pas encore avoir conscience en haut lieu des fautes énormes qui furent commises dans cette conférence et dont le poids pèse sur nous en ce moment. Parlant au Sénat, le 20 décembre dernier, de la Conférence de la Haye, M. Briand s'est plaint de ce que l'on n'eût pas chez nous une confiance suffisante et en quelque sorte implicite dans l'habileté de nos négociateurs. On ne demanderait pas mieux que d'accorder, les yeux fermés, cette confiance, si l'on avait le sentiment que ceux pour laquelle on la demande ont médité sur les fâcheuses expériences qu'ils ont faites et en ont tiré la leçon.

Peu de gens osent dire la vérité. Elle saute pourtant aux yeux. Contrairement à son titre officiel, la conférence de Londres n'est pas une conférence de désarmement naval ni même de limitation des armements navals. Son seul but est de permettre aux États-Unis et à l'Angleterre de se partager l'empire des mers dans des conditions qui sont voulues par les premiers et auxquelles se résigne la seconde. Depuis 1917 l'Amérique a développé ses armements dans des proportions énormes; elle a porté ses dépenses de défense nationale de 267 à 730 millions de dollars, somme qui n'a jamais été atteinte nulle part et en aucun temps, ainsi que l'a reconnu le président Hoover dans le discours qu'il a prononcé le 3 décembre, à l'ouverture du Congrès. Son dessein était de forcer l'Angleterre à composer avec elle. Son objectif est atteint. Nous n'avons pas à juger la décision qu'a prise la Grande-Bretagne, mais nous n'avons pas à faire les frais de cet arrangement entre les deux puissances anglo-saxonnes. Parce que, consacrant tous nos efforts à la lutte sur terre au cours de la grande guerre nous avons été dans la nécessité de laisser péricliter notre flotte, nous obligera-t-on à renoncer à la reconstitution très modérée que nous avons entreprise et qui est loin d'être achevée? Ce serait, d'un point de vue général, le comble de

l'injustice et, à notre point de vue particulier, si nous nous laissions faire, une défaillance inouïe.

Il ne faut pas perdre de vue que les États-Unis et l'Angleterre ne songent pas du tout à réduire leurs armements. Dans son discours du 19 décembre dernier, qui est un curieux mélange de réflexions justes et d'observations des plus contestables, M. Paul-Boncour a dit que l'Angleterre, en acceptant la parité, ne diminue pas sa flotte, mais qu'elle permet aux États-Unis d'égaler la sienne. Tout cela se traduira, a-t-il ajouté, par une augmentation générale du tonnage dans le monde. Tel est le paradoxe extraordinaire de la prétendue limitation des armements. On ne doit donc pas se laisser prendre à la phraséologie moralisatrice dont un grand abus sera fait à la prochaine conférence.

Non seulement la conférence navale doit être considérée comme une réunion ayant pour seul objet véritable de faciliter un arrangement anglo-américain, mais encore elle doit être tenue pour une entreprise assez dangereuse au point de vue de la concorde internationale et surtout des rapports franco-italiens. Une limitation des armements peut s'effectuer dans de bonnes conditions, si elle est le résultat d'une longue préparation et en quelque sorte la traduction par des actes diplomatiques d'un état de choses plus ou moins réalisé déjà en fait. Si cette préparation n'existe pas et s'il s'agit d'une combinaison artificielle et prématurée, on est exposé à voir les relations internationales se compliquer et peut-être même s'envenimer. L'exemple franco-italien est, à cet égard, caractéristique.

Entre la France et l'Italie il y avait certes des difficultés politiques que des négociations entreprises depuis près d'un an n'ont pas encore réussi à surmonter. Cependant, en ce qui concerne leurs armements navals réciproques, la situation n'était pas inquiétante. On ne peut pas dire qu'il y eût entre elles une véritable course aux armements. La France reconstituait patiemment et posément sa marine. De son côté, l'Italie procédait aux constructions qu'elle jugeait utiles. Chacune des deux puissances prenait sans nervosité ni fièvre les dispositions qu'elle considérait comme bonnes sans qu'aucun danger se fût révélé de ce fait. Du jour où elles ont été

invitées d'une façon pressante à fixer définitivement leurs programmes, la rivalité navale s'est précisée. L'Italie, qui ne pouvait pas songer encore à réaliser l'égalité, a discerné l'occasion d'une manœuvre pour imposer à la France le principe de la parité, ce qui lui permettrait, le moment venu, de nous mettre dans un état d'infériorité. Elle y a vu à la fois le moyen de s'adjuger un jour l'hégémonie navale dans la Méditerranée et la possibilité d'arracher à la France des concessions politiques. Les rapports franco-italiens ne peuvent que pâtir de la façon dont le problème a été soulevé, soit que la France capitule sous une forme ou sous une autre, soit que l'Italie, n'ayant pas obtenu tout de suite ce qu'elle avait eu l'espoir de conquérir, soit poussée plus que jamais à le gagner par une pression continue. Constatons que la pire des solutions serait celle qui résulterait d'une défaillance de la France. Celle-ci serait forcément conduite, dans ce cas, à recourir à des expédients de toutes sortes pour réparer, dans la mesure du possible, l'erreur commise; l'Italie serait tentée d'utiliser diplomatiquement, pour faire triompher ses revendications politiques, voire territoriales, la supériorité navale qu'elle aurait sur la France par suite de la parité navale consentie en principe : l'équilibre risque d'être rompu par une arithmétique qui ne tient pas compte des réalités. Le bon sens voudrait que, comme par le passé, les deux pays établissent leurs programmes respectifs selon leurs besoins, toute formule chiffrée ne pouvant, dans la position où ils sont placés l'un vis-à-vis de l'autre, que fournir une solution factice et périlleuse.

Est-il encore temps pour la politique française de redresser, à la veille de la conférence de Londres ou au début de celle-ci, une situation qui paraît gravement compromise par la thèse que le gouvernement à malencontreusement adoptée? Nous voulons l'espérer. Pour cela il faudrait qu'on se décidât à envisager les choses avec franchise et courage, et à abandonner un plan qui, avec l'aide d'une partie de la presse, peut faire croire à l'opinion française, mal instruite de ces questions, que la parité, dont tout le monde reconnaît le caractère menaçant, est évitée, mais qui, en réalité, l'accorde. On devrait renoncer une fois pour toutes à la méthode qui, pour écarter

un embarras immédiat, accumule les difficultés d'avenir. Il semble que le gouvernement se soit, jusqu'ici, de plus en plus enferré. Le 20 décembre, le jour même où le gouvernement français adressait aux puissances invitées à la Conférence un mémorandum dont nous parlerons plus loin, le *Temps* résumait, en ces termes, d'une façon évidemment officieuse, la thèse gouvernementale relative à la parité : « La France ne s'est jamais opposée à ce que l'Italie obtienne le même chiffre qu'elle en ce qui concerne les bâtiments légers et les sous-marins, mais elle ne saurait consentir que le chiffre que demande l'Italie soit pris comme base pour fixer le sien. » Un autre organe officieux, *le Petit Parisien*, disait, le 22 décembre, que la France réclame « la parité par en haut », c'est-à-dire, pour dire les choses crûment, qu'elle accorde à l'Italie le principe de l'égalité, pourvu que le tonnage maximum, qui serait désormais commun aux deux marines, soit fixé assez haut. Il n'y a donc guère de doute à avoir sur la position prise, dont nous avons suffisamment signalé le danger. En manœuvrant de la sorte on prépare une crise grave pour dans quelques années : l'Italie, si elle n'a pas encore appliqué le principe de la parité en construisant un tonnage égal au nôtre, aura la possibilité de monnayer politiquement l'avantage que nous lui aurons gratuitement et aveuglément concédé. Pour empêcher l'opinion française de voir les choses telles qu'elles sont, on déclare que le tonnage que nous demandons (les 800 000 tonnes prévues par le statut naval) suffit amplement à nos besoins. Comme si les besoins défensifs d'un pays pouvaient être déterminés d'une façon purement théorique et pour ainsi dire en l'air! Ces besoins, cela est évident, dépendent des forces dont disposent les puissances avec lesquelles nous pourrions éventuellement être aux prises, et ne sauraient être, par exemple, les mêmes, si l'Italie a une flotte égale et par conséquent en fait supérieure à la nôtre ou si elle se contente du tonnage moindre correspondant à ses nécessités défensives réelles, qui sont beaucoup moins grandes que celles de la France. Un bâton suffit à l'homme qui a en face de lui un voisin armé de la même manière, mais un fusil lui est indispensable si l'armement de son rival se perfectionne; un enfant serait capable de voir cela.

Dans la note que le comte Manzoni a remise à M. Briand le 21 décembre, en réponse à la communication française du 4, le gouvernement italien insiste toujours sur la parité, en exposant le désir qu'elle soit fixée à un chiffre aussi bas que possible. Il donne à entendre que, contrairement à ses idées antérieures, il est maintenant favorable à la suppression des sous-marins. Enfin il suggère l'idée qu'un arrangement méditerranéen, lui procurant certains avantages politiques, faciliterait l'accord naval. On voit ici se dessiner une manœuvre politique. Il est pourtant évident que ce n'est pas en quelques jours ou en quelques semaines qu'on pourrait faire aboutir des négociations extrêmement compliquées, qui traînent depuis des mois, entre la France et l'Italie. Signalons en passant que certaines personnes ont envisagé le conclusion d'une sorte de Locarno méditerranéen avec la garantie et sous le contrôle de l'Angleterre. Une telle combinaison, à laquelle il est d'ailleurs douteux que le cabinet travailliste puisse être favorable, doit être rejetée d'emblée. La France ne saurait sans déchoir devenir un pays subordonné et contrôlé dans toutes les directions; ces sortes de garanties sont d'ailleurs en grande partie illusoires et il n'y a que le contrôle qui compte. En ce qui concerne le vœu relatif au tonnage, on ne saurait en être surpris, puisque l'Italie a un intérêt évident à obtenir que le tonnage maximum commun soit établi aussi bas que possible, ce qui lui épargnerait un effort coûteux pour nous rejoindre. Mais on peut être sûr que, tout en cherchant à obtenir cette réduction, elle profitera de l'occasion inespérée qui lui est offerte de faire inscrire dans un texte diplomatique le principe de la parité, quel que soit le tonnage envisagé. C'est ce qu'a indiqué d'une façon non équivoque la presse italienne. Le *Giornale d'Italia*, dans un article dont l'inspiration officieuse n'a pas été contestée, l'a dit : « L'Italie, a-t-il écrit le 20 décembre, n'a jamais prétendu imposer ou suggérer à la France un chiffre déterminé. Que la France précise donc librement les chiffres qu'elle veut. L'Italie se contentera de demander pour elle-même la parité. » La *Tribuna* s'est exprimée d'une façon analogue. Il n'est pas possible d'être plus explicite.

La conférence de Londres s'ouvrira donc, semble-t-il, sous

d'assez fâcheux auspices. Si notre gouvernement y va dans l'état d'esprit et avec le programme qu'il a fait connaître, ce sera un second Washington, plus grave que le premier, car nous y abandonnerons tout ce que nous avions réservé en 1921-1922. Dans une affaire aussi grave, il n'est pas permis d'user de ménagements et de dissimuler la vérité à une opinion qui a été maintenue dans l'erreur. Il faut que cette opinion se rappelle que dans le passé notre premier empire colonial a été ruiné parce que les gouvernements de l'époque n'avaient pas compris que sans une marine suffisamment forte (compte tenu de la puissance des marines pouvant nous menacer) les territoires d'outre-mer sont fatalement perdus un jour où l'autre.

Tant que des engagements définitifs n'ont pas été pris, tout peut cependant être sauvé. La conférence n'est pas encore ouverte et les représentants de la France peuvent y réparer les fautes préparatoires commises, bien qu'évidemment elles aient affaibli à l'avance leur position. La situation peut être modifiée s'ils déclarent franchement et sans ambages que le tonnage maximum réclamé par la France demeurera fixe dans le cas où rien ne changerait radicalement la proportion entre les deux flottes, mais que nous ne pourrions pas nous y tenir s'il n'en était pas ainsi. Dans le discours qu'il a prononcé à la Chambre le 19 décembre dernier, M. Paul-Boncour a prononcé les paroles suivantes dont ils pourraient s'inspirer : « Il n'y a pas besoin, quand on défend ses intérêts vitaux, de monnaie d'échange. On les défend et on dit : non. » Nous croyons avoir suffisamment démontré qu'il s'agira à Londres d'un intérêt vital pour la France.

Le mémorandum que le gouvernement français a adressé aux cabinets de Londres, Washington, Rome et Tokio, et qui a été rendu public le 27 décembre, n'est pas de nature à nous rassurer. C'est un texte bien rédigé, où des observations pour la plupart judicieuses sont présentées au sujet de l'interdépendance des diverses espèces d'armements, du peu de valeur pratique du pacte Kellogg, des modes de calcul pour le tonnage, des besoins défensifs de la France, etc. Mais cet exposé conserve un caractère singulièrement théorique. L'idée centrale paraît être que Londres doit être entièrement

subordonné à Genève, idée peut-être juste, mais qui, au point où l'on en est, ne peut pas suffire à inspirer la politique navale du gouvernement français. Nous avons déjà fait remarquer que, puisque nous avons accepté d'aller à Londres, il nous sera difficile de nous placer en quelque sorte sous la protection de la Société des Nations, à laquelle l'Amérique ne veut être unie par aucun lien, et d'empêcher que les questions navales essentielles ne soient réglées, dans un sens ou dans un autre, à la prochaine conférence, d'où elles ne sortiront dans tous les cas pas intactes : c'est à Londres qu'il faut prendre position à leur sujet, c'est à Londres qu'il faut s'opposer aux décisions de principe qui menacent d'enchaîner et de mettre en péril tout notre avenir naval et colonial, comme cela se produisit à Washington, en plus petit, il y a huit ans, pour les cuirassés. Il ne convient donc pas de trop compter sur l'effet et le résultat de cette escrime diplomatique.

D'autre part, le gouvernement paraît attacher une grande importance à la conclusion éventuelle d'un accord méditerranéen de garantie mutuelle et de non-agression, auquel participerait l'Espagne en plus des puissances représentées à la Conférence; il se déclare favorable au principe d'un tel accord, « parce qu'il a le désir d'aboutir à une réduction des armements ». Peut-on croire qu'un texte de ce genre, pour le respect duquel il ne serait sans aucun doute pas prévu plus de sanctions que pour le pacte Kellogg ou que pour l'arrangement du Pacifique, offrirait une garantie sérieuse? S'il s'agit d'une sorte de nouveau Locarno, sous le contrôle de l'Angleterre, les objections déjà indiquées sont aussi fortes. La « pactomanie » est un des vices diplomatiques de notre époque; on se figure qu'on peut parer à toutes les nécessités par un morceau de papier. N'y a-t-il d'ailleurs pas quelque chose de comique et en même temps de peu rassurant dans cette multiplicité de traités par lesquels les gouvernements s'engagent à ne pas se tomber dessus? Il est à craindre qu'un tel pacte, qui ne modifierait pas grand'chose à la situation réelle, ne soit qu'un prétexte pour justifier une défaillance de nos représentants en ce qui concerne la question capitale de la parité franco-italienne. Il est troublant que cette question, qui est au centre de tout, ne soit pas même mentionnée dans un

mémorandum destiné à définir la position de la France à la Conférence de Londres.

Nous accusera-t-on de faire preuve d'un trop grand pessimisme? Si l'avenir montre que nos appréhensions étaient exagérées, nous serons les premiers à nous en féliciter. Mais, au moment où va se réunir la Conférence et à une heure où, en dépit de tout ce qu'il a pu dire ou écrire, le gouvernement français n'est pas encore engagé sans retour, il nous a semblé qu'il importait avant tout d'appeler l'attention, quand il en est encore temps, sur un problème dont une mauvaise solution serait particulièrement funeste. Certes la diplomatie est l'art de transiger. Mais il y a un petit nombre de questions à propos desquelles il est impossible de céder. C'est le cas de la parité réclamée par l'Italie. En l'acceptant, le gouvernement compromettrait l'effort accompli par plusieurs générations et, sous couleur de faciliter un rapprochement avec l'Italie, il rendrait beaucoup plus difficiles les rapports franco-italiens, qui seraient établis dorénavant sur une base fausse et en quelque sorte contre nature. Il ne faut à aucun prix renouveler, accentuer et rendre définitive la faute commise à Washington. C'est le souvenir de ce qui s'est passé à la première conférence navale qui nous inquiète à la veille de celle qui va se tenir à Londres.

PIERRE BERNUS

NEW-YORK[1]

Movies.

Les grandes firmes cinématographiques ont ouvert sur Broadway, l'une après l'autre, des basiliques. Bien que bondées, ces salles ont coûté tant de millions, qu'elles sont toujours en déficit; mais elles servent à lancer les films; ce qui en assure ensuite le succès financier, c'est la province, le Centre Ouest. Cette nécessité de plaire au public moyen explique pourquoi Hollyvood paraît si en retard, sinon techniquement, du moins artistiquement, sur les films allemands ou russes; stars et studios vivent les yeux fixés sur *Babbitt*, c'est-à-dire sur le spectateur puritain de la petite ville de trente mille habitants; aussi répète-t-on à satiété des inepties sentimentales comme « *Seule contre le monde* » ou « *Coupable mais non criminelle* »...

On est surpris de voir combien le film tient peu de place, dans ces spectacles de variétés : orgues mécaniques où, très loin, on aperçoit, jouant la Messe en ré, devant des couples aux têtes jointes, aux doigts unis, un pianiste polonais que les projecteurs éclairent en mauve; des messieurs en habit rouge viennent danser sur les mains, puis une chanteuse patriotique crie son adieu aux *marines* qui partent pour les îles Hawaï. Ce genre de spectacle attire la foule, mais éloigne l'amateur de cinéma. Les deux salles les plus extravagantes sont le Paramount et Roxy. Le Paramount est à la fois Saint-Paul de Rome, le Parthénon et la Vallée des Rois; lorsqu'il

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1929 et 1er janvier 1930.

fut terminé, il y a deux ans, ce furent des plaisanteries sans nombre. Se référant au crime célèbre où Thaw tua l'architecte Stanford White, quelqu'un remarqua :

— Quel malheur que Thaw se soit trompé d'architecte!...

Quant au Roxy, il dépasse l'impossible. Réussissons à traverser ces foules denses qui font la queue toute la journée; à échapper aux grands huissiers galonnés, à la fois policiers et ouvreuses; entrons dans ce temple de Salomon : atmosphère surchauffée, irrespirable, fracas inexorable de l'orchestre mécanique, qu'une panne d'électricité pourrait seule arrêter; l'on s'avance au milieu de palmiers et de fougères géantes, dans le palais mexicain de quelque gouverneur espagnol que les tropiques ont rendu fou. Les murs sont d'un crépi roussâtre qu'on a vieilli en y passant un jus, les portes de cuivre de l'Arche d'Alliance ouvrent sur une salle aux coupoles d'or, façon ancien, au plafond à caissons historiés. Le diable a tendu de velours rouge ce sanctuaire désaffecté; une lumière de cauchemar tombe de coupes en imitation d'albâtre, de lanternes à verre jaune, de chandeliers rituels; les orgues, éclairées en dessous de lueurs verdâtres, font penser à une cathédrale engloutie et dans le mur sont réservées des niches pour évêques maudits. Je trouve à m'asseoir dans un fauteuil profond et mou, d'où, pendant deux heures, j'assiste à des baisers géants sur des bouches pareilles aux crevasses du Grand Canyon, — à des étreintes de Titans, à toute une propagande de la chair qui, sans les satisfaire, affole ces natures violentes d'Américains. C'est mieux qu'une messe noire, c'est une profanation de tout : de la musique, de l'art, de l'amour, des couleurs. Je peux dire que j'ai eu là une vision totale de la fin du monde. Broadway m'est apparu soudain comme un immense Roxy, une de ces richesses nulles, un de ces pièges à joie, un de ces cadeaux illusoires et momentanés que procurent les talismans des mauvais magiciens.

Jeux de glace.

— Aujourd'hui, c'est jeudi soir; il y a hockey sur glace à Madison Square Gardens.

— Et même un match international pour la coupe Stanley :

Marrons contre Ottawa. Rien que des as (*all stars team*)!

Nous nous faufilons parmi les marchands de saucisses chaudes et d'amandes salées, prenons notre place aux populaires (deux cents francs la place), dans cette arène quadrangulaire, noire de monde; nous nous penchons au-dessus d'un des balcons drapés aux couleurs américaines. Des drapeaux partout, comme aux Invalides, — (rien ne se prête mieux à la décoration que l'étendard américain, avec ses étoiles sur bleu profond et ses belles rayures horizontales de l'époque Louis XVI). La glace a une couleur ambrée, albâtre veiné de blanc; au centre de la piste, sous la verrière, un bouquet de porte-voix évasés, semblables à des arums, lance un nasillement qui nous met au courant de la partie. Le hockey des Américains ressemble aussi peu au nôtre que leur football n'est notre rugby; dans leurs filets, des gardiens de but, énormes à la base, tout matelassés, bibendums boursouflés de brassières et de cuissières, ne laissent passer hors de leurs cuirasses, de leurs carapaces de samouraïs, qu'une toute petite tête de tortue. Dans le dos des joueurs, d'immenses numéros transforment de loin la piste en une sorte de loto brutal, d'arithmétique rapide, opérations instantanées, aussitôt défaites en vue de nouvelles combinaisons. Sur les poitrines s'étalent des animaux, totems traditionnels des municipalités américaines. Rafales de sifflets, puis silence, tandis que le palet de caoutchouc fait entendre son heurt mat sur les jambières. Avec une vitesse inconnue en Europe, — même aux Jeux Olympiques, — les équipes se cherchent; les joueurs, pliés en deux, interceptent les passes, tombent par grappes, d'une chute non pas arrêtée brusquement comme elle le serait par terre, mais qui continue et se prolonge d'un bout à l'autre du champ gelé. La piste, rasée par les arrêts brusques des patins, vole en neige. Dans un cliquetis effrayant d'acier, de glace et de bois, le but est marqué. Une lumière rouge s'allume, des chiffres montent au tableau d'affichage. Hurlements; sifflets.

Justice au clair de lune.

Il est, à New-York, un passe-temps nocturne, fort en faveur ces dernières années; ce sont les audiences des tri-

bunaux de nuit. Chaque atteinte à la loi, commise après six heures du soir et qui n'est pas un crime, est jugée sur-le-champ, dans le quartier même. Les décisions sont foudroyantes. On ne s'endort pas à ce lit de justice. Il suffit d'aller passer un moment, après dîner, derrière la barre, pour voir se succéder, comme des films parlants, une dizaine de petits drames, de comédies, de scènes intimes, qui en révèlent plus qu'un long séjour sur les mœurs new-yorkaises.

Le juge. Derrière lui, le drapeau américain (le drapeau étoilé est partout, dans les prétoires, dans les églises, dans les matches, dans les ventes des grands magasins, à la campagne, au haut du mât des bungalows; quelle fierté à le voir flotter; et d'ailleurs il est si beau!) Un homme, une femme. Elle avait crié au secours, car il l'a mordue, à l'épaule et au cou. On l'a arrêté.

— Est-ce la première fois que votre mari vous maltraite?

— Non, monsieur le juge.

— Demandez-vous pour lui la prison?

— Oui, monsieur le juge.

Le juge parle à la victime avec cette partialité courtoise, ce désir spontané de faire crédit, qu'ont les Américains envers les femmes.

— Avez-vous des enfants? Pouvez-vous les nourrir?

— Oui, je le peux.

— Bien. Votre mari ira en prison pour six mois.

Cela n'a pas duré cinq minutes.

Vient le tour de deux compères nègres, dont l'un a volé l'autre. Tous deux sont couleur quinquina; leurs gros yeux terrifiés, leur langage chargé de fleurs, contribuent à embrouiller l'affaire. Cela me rappelle les procès entre voleurs de bœufs, en Guinée.

— Vous dites que la caisse était fermée à 5 heures 30?

— *Yea, suh.*

— Et qu'à 6 heures, elle était vide?

— Yi i i ê ê â a a ah... Le ti'oir que z'ai touzou' soin de fêmé zoigneusement...

— Votre associé Ezra nie avoir pris l'argent. Il dit même qu'il en a remis...

La presse sourit. La salle s'amuse. Il y a de tout dans cette

salle, des amoureux qui s'y tiennent par le cou, des messieurs en habit, des oisifs, des gens qui se chauffent, des enfants qui viennent voir punir leurs parents.

Nouvelle pièce : un monsieur et un agent, grand comme ceux qui font peur aux enfants, dans leurs rêves.

— Vous avez été arrêté au moment où vous traversiez Broadway à pied, à l'heure du trafic des théâtres? Ignorez-vous que c'est défendu?

— Oui, je l'ignorais, monsieur le juge; c'est le premier soir du nouveau règlement.

— Que vous a fait le policeman de service?

— Il m'a bousculé. Comme c'était sa première arrestation, et que cela attirait sur lui l'attention, il s'est fait photographier au magnésium, pour un journal, tandis qu'il me saisissait au collet.

— Est-ce exact?

— Oui, monsieur le juge, — répond l'homme de police.

— Vous êtes acquitté, monsieur, et vous, l'agent, serez signalé à vos supérieurs.

Trois minutes ont suffi, pour rendre ce jugement de Salomon.

Enfin, un Italien hirsute, surpris à faire du bootlegging dans le quartier.

— Qu'est-ce que c'était?

— *Si, si...* Du whisky. *Per la mia donna che era ammalata...*

— Où est la bouteille?

— Elle est en bas, monsieur le juge, — répond le greffier. — Ce n'est pas une bouteille, c'est une bonbonne; elle est si grosse qu'elle n'a pu passer la porte...

Il est onze heures et demie. Du coup, tous les théâtres se vident dans Broadway, mais les lits ne se remplissent pas pour si peu. Les voitures passent à fond de train afin d'éviter l'embouteillage; elles contiennent toutes la même Américaine en uniforme du soir, c'est-à-dire cape d'hermine et orchidées. Ces voitures font un détour par les Huitième et Neuvième avenues, avenues boueuses, mal pavées. New-York ressemble encore, à cet égard, au Londres de Dickens; le luxe y côtoie la misère et à deux pas d'un quartier de millionnaires s'ouvre

une rue de taudis : on n'a pas l'impression d'une ville terminée, centrée, comme Paris. Ces contrastes, pittoresques, expriment l'improvisation; ces Huit, Neuf et Dixième avenues, qui font penser à Charenton ou à la route de Flandre, sont soudain inondées de luxe, de voitures magnifiques qui, en bondissant de tous leurs ressorts mous, passent des chaussées provisoires en planches, faisant gicler l'eau des mares, tombant dans des trous, sautant par-dessus les dénivellations d'une cité qui n'a pas encore aplani son sol. Ces rues n'ont certainement pas changé depuis l'époque où Duvergier de Hauranne décrivait un New-York « rebutant et vulgaire, avec ses caves effondrées, ses rues fangeuses, et ses maisons irrégulières dont la laideur négligée est celle d'un bazar en plein vent ».

— *Let's go to...* (expression qui se traduit en parisien, à huit heures du soir par : « Qu'est-ce qu'on fait? » et après minuit par : « Où va-t-on? »)

— L'orchestre Whiteman joue en ce moment à « Montmartre ».

— Oui, mais Pancho est à Embassy Club.

— Saint-Régis...

— Vous n'y pensez pas, mes diamants sont au clou...

— Les Russes? Kavkaz?

— Non, les Russes Blancs avec leur obscurité, leurs abat-jour mauves, si, en plus, il n'y a pas de champagne, c'est le suicide, à coup sûr. Quant aux Russes rouges...

— Texas Guinan?

— Assez démodée : elle a été tellement poursuivie pour avoir tenu « des lieux désordonnés » que la police elle-même s'est fatiguée d'y descendre.

— Seaglade?

— Jamais de place.

— Harlem, *sweetie?*

— Trop tôt, *baby...*

Lorsque nous nous retrouvons sur Madison Square, la grosse horloge de la Metropolitan Life marque une heure du matin; assurances sur la vie! c'est bien la peine d'assurer cette vie qu'on brûle ainsi par les deux bouts!

Les cabarets s'ouvrent à minuit. Le divertissement n'y est pas comme à Paris fourni par les clients ou par un couple de professionnels; c'est tout un spectacle qui est offert, d'un genre plus léger que le théâtre. Il y a bien cinq cents de ces clubs, dont les plus célèbres sont Casanova, Château-Madrid, Lido, Monterey, Ziegfeld Roof, Everglades, etc., suivant l'humeur du plus capricieux des publics. L'anglais Stefan Graham, qui écrivit l'an dernier sur les nuits de New-York un livre fort spirituel, en cite un grand nombre qui, aujourd'hui, n'existent déjà plus. Il y a une loi dite du couvre-feu (*curfew*), en vertu de laquelle ces boîtes sont quelquefois condamnées à l'amende pour être restées ouvertes trop tard, mais je n'ai jamais bien compris comment on l'applique; il en est de même d'ailleurs du Volstead Act, sur lequel repose la prohibition... Quant aux plaisirs de Manhattan, ils sont de plus en plus osés et tendent vers la limite. D'année en année on s'exprime plus librement en scène, les mots amant et maîtresse sont d'un usage courant et le déshabillé (prononcez dâshâbillaî) ne fait plus peur. Les premiers ballets de femmes, à New-York, furent ceux des *casino girls*. Les *chorus girls*, introduites en 1866, avec maillot et bas de soie noire, ailes de tulle dans le dos, bras demi-nus, taille corsetée et drapée de passementeries, arrivaient directement de Paris et de Londres. (Hoboken vient de tenter avec succès la reconstitution de la plus célèbre de ces revues, *Black Crook*). Puis ce furent les *Geisha Girls*, filles de Sullivan, et les *tough-girls*. Les premières chansons américaines, avant que les compositeurs d'origine étrangère les eussent mises en musique, se transmettaient par les sifflets et par la tradition orale. Les mélodies nègres étaient chantées, dans les cabarets, par ces Noirs, barbouillés au bouchon brûlé (*burntcork minstrels*), pareils à ceux qu'on pouvait voir à Londres il y a une vingtaine d'années et qui ramassent encore des sous, les soirs d'été, à Brighton, sur la plage; ces nègres ou *coons* psalmodiaient de vieux airs de plantation (*darkie melodies*), des cantiques (*spirituals*), des chansonnettes (*coonsongs*), enfin des romances mélancoliques (*blues*).

Ces cabarets où nous sommes, les évêques, dans leur sermon du dimanche, et le Comité d'Hygiène sociale les

nomment des lieux de perdition, *dens of the blackest iniquity*; sur la nappe pourtant, rien que de l'eau gazeuse (*white Rock*) et de la bière au gingembre sans alcool (*Clicquot-Club*). Mais parfois, une bouteille de champagne trop chauffée laisse partir son bouchon sous la table. Personne ne sourit. Les murs sont tendus de noir... ô influence mondiale du décor de la boîte à jouets, dans Petrouchka! Bill Robinson, les cheveux laqués, une chemise de soie rose souple, les hanches du pantalon d'alpaga serrées dans une ceinture d'argent, apparaît...

Mais ce que je décris ici n'est que l'Internationale du Plaisir, Bond Street, Kurfürstendam, ou la rue Caumartin. Puisque Clara Smith, la célèbre chanteuse, n'est pas encore là, qu'il n'y a aucune chance d'entendre Moran et Mack, les deux excellents nègres débauchés à prix d'or par Hollywood, je redescends en compagnie d'un de mes amis... Dans l'escalier, celui-ci met sa main à sa poche revolver. Va-t-il se suicider? Il en sort une grande gourde plate, à peine moins meurtrière qu'un browning, et m'offre le coup de l'ascenseur.

— Un peu de *booze* (alcool)?

Je propose une maison de jeux.

— Non, les tripots de Manhattan ne sont pas sûrs; dés plombés, cartes maquillées... en outre, très mobiles, ils changent de place, c'est-à-dire de chambre d'hôtel, plusieurs fois par soirée.

— A cause de la police?

— A cause des bandits, toujours à l'affût des grosses parties et qui, pistolet au poing, viennent rafler les enjeux et dépouiller les joueurs. Je pensais vous mener dans un endroit moins dangereux, dans les salles de rédaction du *New-York Times*, dont nous pouvons voir d'ici les bureaux ; c'est l'heure où fonctionne à plein rendement le plus grand journal de la ville.

La mare aux canards.

— Il y a cent ans, — me dit mon ami, — un jeune Écossais, Gordon Bennett, composait et imprimait dans sa cave, à la lumière d'une chandelle, une feuille de quatre pages qu'il rédigeait lui-même : c'était le *New-York Herald*. Depuis... Vous savez que New-York a les plus beaux journaux du

monde : le *New-York Tribune*, le *New-York World*, le *New-York American*, de Hearst, le *New-York Evening Post*, le *New-York Evening World*, le *New-York Evening Journal*, également à Hearst.

Nous montâmes à la rédaction, où je fis la connaissance du Chef de Service de nuit, qui se trouvait dans la salle des nouvelles. Ici aboutissent les ondes aériennes, les câbles de gutta-percha immergés au fond des mers, les comptes rendus d'une armée de reporters, les cris d'alarme, à travers l'espace mondial, de ces sentinelles avancées que sont les envoyés spéciaux, les rapports plus diplomatiques des correspondants, personnages influents, pourvus d'un traitement d'ambassadeur. Sans repos, sans ces économies de télégrammes que les gouvernements pauvres s'imposent, tous ces mots immatériels trouvent leur chemin jusqu'ici et s'en viennent dormir de leur dernier sommeil dans les petits cercueils de plomb qui en bas, les attendent. Les grandes agences, l'Associated Press, l'International News, Havas, Reuter, allongeaient le ruban de leurs informations. 48.825. 18 h. — 124.129. — MOSCOU « L'AUTORITÉ DE STALINE EN DANGER STOP LES PAYSANS ENRICHIS EXIGENT DE LA SOIE ET DU ROUGE POUR LES LÈVRES ». — 591.800. — 11 h. 31. 4.129. — PALM BEACH. — FIANÇAILLES DE MISS LILIAN DORSET... 499.932. — 1 h. 2. — NANKIN, LA CONCESSION POUR LE GAZ DE LA VILLE D'HANKEOU IRA A LA CONSOLIDATED GAS »...

En quelques secondes, j'apprends que, dans cette journée où, pour moi, il s'est passé si peu de chose, le quatre-mâts *Lucifer* a été coulé, que le premier prix d'Exposition d'horticulture cubaine a été donné à une plante cobra, que le sénateur Lafolette est champion de bridge de Miami et que les Musulmans se sont révoltés, il y a trois heures, aux Indes. Amas de faits non digérés, et qui seront servis tout cru à un public écrasé sous la somme de ces faits. Tant d'énergie dépensée, pour capter et servir chaud, le lendemain matin, avec le café, cette chose factice et dont nous avons le tort de ne nous lasser jamais : des nouvelles. Ensuite ces nouveautés, un peu défraîchies, seront repassées, après usage, aux journaux de province.

Dans la pièce voisine, un classement par fiches, par noms

et par sujets, tenu avec cette merveilleuse méthode américaine, permet aux journalistes de n'écrire leur article qu'en ayant les précédents sous les yeux. C'est ce qu'en argot de métier on nomme *la Morgue*; des index biographiques groupent trimestriellement toutes les informations parues, qui vont prendre place dans les répertoires de la bibliothèque de références.

Dans la salle de la Publicité, je fus surpris de ne voir aucun guichet. Le public n'apporte-t-il donc pas ici ses petites annonces? Non : il les téléphone; malgré cela, aucune erreur dans les vingt pages d'insertions quotidiennes; mais, avant de publier des demandes d'emploi, le journal, fort sévère, exige des certificats, vérifie soigneusement la moralité de chaque offre... Un peu plus loin, dans la salle des Radios, je me trouve en communication immédiate avec Byrd, dans l'Antarctique; comme de la pièce voisine, il nous informe qu'il se trouve en ce moment campé sur un morceau de glace dont la solidité lui donne des inquiétudes... De là, je pénètre dans la salle des photographies, sur laquelle s'ouvrent des studios, des chambres noires, des ateliers de rotogravure et d'eau-forte. Dans des casiers, les habitants de chaque pays, de chaque ville du monde, depuis Sydney jusqu'à Vladivostock, pourraient retrouver ici les faits récents dont ils viennent d'être témoins; photos, tout comme les nouvelles, « syndiquées », c'est-à-dire revendues à d'autres journaux. Les reporters photographiques, service assuré nuit et jour, attendaient, endormis dans un bon fauteuil, l'annonce d'un incendie ou d'un beau crime, dignes de leur appareil.

Je descendis un escalier en colimaçon, une porte céda et je fus jeté dans la galerie des machines, sourdement éclairée en bleu par des tubes au mercure, comme une boutique de pompes funèbres. Toutes ces machines luisantes, huileuses, plus chaudes qu'une locomotive après une nuit de voyage, faisaient seules des choses différentes et saccadées, les unes de haut en bas, les autres de droite à gauche, celle-ci en rond, celle-là à plat; une rivière de papier, imprimée au fur et à mesure, jaillissait du sol, à la cadence de cinquante mille feuilles à l'heure. Le papier sautait hors d'une trappe, vierge d'écriture, et ressortait à l'autre bout chargé de tous

les événements de notre planète. La puissance de la presse, c'était ça...; ce n'est pas le génie d'un grand publiciste, ni un reportage sensationnel, ni l'annonce foudroyante d'une mort, c'est ce flot que rien ne peut endiguer, cette marée sans pensée hors de ces écluses ouvertes, c'est ce noir étang, ces quatre tonnes d'encre journalière, au fond desquelles dorment encore les mots anonymes. Il n'y a rien à faire contre un journal, serait-on Dieu; il n'y a qu'à attendre, qu'à attendre midi... Le journal, fort heureusement est oublié à midi. Il y a cent ans, nous dit Ludwig, quand les gazettes ne paraissaient qu'une ou deux fois par semaine, Gœthe écrivait qu'il prévoyait des jours terribles où elles paraîtraient trois fois par jour... Nous y sommes. Dans un vacarme infernal, des typos coiffés de papier, des mécaniciens, les traits tirés par la fatigue (cet épuisement du travail forcené de l'Amérique, que l'Europe ne connaît pas), commandaient les plieuses qui vomissaient ensuite dans de hauts paniers de guillotine les différentes sections du journal, jusqu'à ce que tout fût prêt à être reçu par les camions. Plus heureux, les correcteurs d'imprimerie, ayant fini leur travail, se dirigeaient vers le bain et vers le souper qui les attendaient, aux étages supérieurs. Dans une autre salle où viennent converger les nouvelles de la rédaction, les articles éditoriaux et la publicité, les dernières pages du journal encore fluide se solidifiaient avant le jour dans des matrices où coulait le métal chaud, en route vers la fonderie des stéréotypes.

J'arrivai enfin au bureau du directeur. M. Ochs ressemble un peu à lord Rothschild et un peu à Max Jacob. M. Ochs m'expliqua d'abord, avant de m'avoir fait asseoir, que les Juifs sont une grande race. Ensuite, il me mena à la fenêtre par où je vis, obliquement, au fond d'un cratère, Broadway en feu; il me montra la photographie de ses enfants; il loua la conception du nouvel hôtel de son journal, m'expliquant que, s'il faisait jour, je pourrais voir que le New-York-Times Building est la reproduction exacte du château de Chambord; mais c'est un Chambord perché si haut qu'il est impossible de l'apercevoir du trottoir. Beaucoup de gratte-ciel portent ainsi à leur sommet des allusions européennes qui sont perdues pour qui ne visite pas New-York en avion.

Ces architectures géantes donnaient à M. Ochs des mouvements lyriques; mais le seul édifice qui parût l'offusquer, c'était celui de son voisin, ce Paramount de M. Jesse Lasky qui était venu depuis peu, sous son nez, lui masquer Broadway : dans le cinéma, le journal n'a-t-il pas trouvé son maître?

— Allons nous coucher, — dis-je.
— Comment... déjà? Il faut manger quelque chose...

Ouvert la nuit.

Un Child's, par exemple celui de la Cinquième avenue, près de la Cinquante-septième rue, est aussi plein qu'à midi. C'était l'heure du hachis aux œufs pochés (*corned beef hash*) et du *club-sandwich*, accompagnés d'un verre de lait « acidophile », « enrichi », ou « malté ». Je m'étonnai que les caméristes blondes fussent remplacées par de grands garçons attentifs et fort éveillés.

— Ce sont des étudiants à l'Université de Columbia qui font le service, — m'explique-t-on, — des étudiants pauvres, qui se font de l'argent de poche grâce à ces heures de travail supplémentaire.

— Je vous quitte, — ajouta mon compagnon.

— Je ne savais pas que vous habitiez au Sherry Netherland?

— J'y entre seulement pour téléphoner à Paris... Une dame m'attend, rue de Rivoli. Je vous retrouverai chez Reuben's.

Allô, Paris!

On a Paris en moins d'un quart d'heure. Il suffit d'appeler l'opérateur transatlantique et de verser 1 250 francs par trois minutes. Si la dame demandée est dans son bain, c'est la ruine. Il est vrai qu'on peut faire prévenir d'avance. On parle par l'Écosse et on entend, ô Tristan! — par la Cornouailles. Quel circuit! Et que de chemin depuis 1876, où le jeune Graham Bell, après des recherches anatomiques sur l'oreille humaine pour améliorer la surdité, fabriquait, avec une vieille boîte à cigares, deux cents mètres de fil électrique et un électro-aimant, le premier poste téléphonique!

Œufs brouillés chez Reuben's.

Chez *Reuben's*, à deux pas, dans Madison Avenue, il n'y avait pas, à quatre heures du matin, une table libre. Fin des bals, sortie des clubs de nuit voisins, et de la seconde série des représentations du cinéma ou du théâtre. Bras nus, décolletés, et, sur le verre noir des tables, la tache jaune des œufs brouillés, le rose tendre du jambon sucré de Virginie et les touffes fraîches du céleri cru. Visages de porcelaine des débutantes. Figures de cire des femmes si bien apprêtées pour ces nuits : aucune ondulation n'avait cédé, aucun trait ne s'était défait, le fard n'avait pas baissé de ton; tout sera encore intact à l'heure prochaine du démaquillage, des masques et des pâtes, sous lesquelles la peau se reposera.

— Et maintenant, — dis-je, — je suppose qu'il n'y a plus que le lit?

— ... ou Harlem!

Le col relevé, nous rentrons; les policemen, les *cops*, leur terrible grand bâton noir à la main, cachés dans l'ombre des portes, nous regardent passer...

Le retour du Mayflower.

Il est encore un usage nocturne, très caractéristique de New-York et qui prend place après le théâtre et avant le souper : c'est celui des adieux au bateau. Les transatlantiques lèvent l'ancre pour l'Europe à minuit et la coutume veut que l'on accompagne ses amis jusqu'à leur cabine. L'Europe vit, occupée de soi-même, sans jamais regarder vers les ports, mais New-York a les yeux fixés sur la mer. A l'arrivée ou au départ de chaque paquebot, une liste des passagers est publiée par les journaux, et chacun la lit avec grand soin. Aussi, lorsque vous arrivez, à peine avez-vous passé la Statue de la Liberté que, par sans fil, s'abattent sur vous les télégrammes de bienvenue et d'invitations; à l'embarquement, on vous suit à bord. Un demi-million d'Américains viennent chaque année en Europe; toutes les lignes leur sont familières; ils sont amis des capitaines et des commissaires, les cabines sont sans secrets pour eux; que de doux souvenirs! Les paquebots sont comme

un morceau de Manhattan, une partie mobile de la ville, qui s'en détache périodiquement.

Aux siècles passés, l'arrivée d'un bateau de Hollande était un événement; chacun courait à la Batterie. Mais il y a loin des quatre-vingts tonneaux de la frégate d'Hudson aux soixante mille tonnes du *Majestic*. Jadis, les voiliers mettaient deux à trois mois pour atteindre l'Irlande. Leur route n'était pas l'actuelle route directe, par le Nord; pour venir d'Europe, on touchait d'abord aux Canaries, puis grâce aux vents alizés, on mettait le cap sur les Antilles pour remonter ensuite, par les Bermudes ou les Bahamas, vers la côte de la Nouvelle-Angleterre. Au Nord, on redoutait les icebergs, au Sud les sables mouvants et les tempêtes : le seul point sûr, entre tous ces dangers, c'était la baie de New-York. A bord, on vivait de pois cassés, de saumures, on souffrait du scorbut, la mortalité était effrayante, la traversée pénible et dangereuse, bien qu'on ne la fît qu'à la belle saison, et très coûteuse. Aussitôt après la Révolution, New-York chercha à se débarrasser du monopole maritime de l'Angleterre et à construire ses bateaux. Dès les premières années du XIXe siècle, deux New-Yorkais en chapeau haut de forme essaient, dans un bachot plat muni lui aussi d'un tuyau de cheminée, de mettre en mouvement une petite roue à aubes, en faisant bouillir de l'eau dans un gros alambic; de la fumée et des étincelles sortent de la cheminée; on vient sur les bords de l'Hudson se moquer d'eux, mais, ô merveille, la petite roue tourne : voici que le *Claremont*, de M. Fulton, le premier bateau à vapeur, se met à remonter le courant! Les voiliers aussi font des progrès; du lourd navire hollandais (*bark*) on est passé au *sloop* à un mât, au *schooner* à deux ou trois mâts, enfin à ces *clippers* rapides qui firent un moment la fortune maritime des États-Unis. La malle transatlantique assure un service régulier (*packet ships*); les bateaux partent à jour fixe. Fulton essaie en vain de conserver le monopole de la navigation mécanique et de prendre un brevet. Mais les Anglais l'imitent. Deux bateaux à vapeur, le fameux *Great Western* et le *Sirius*, partent de Bristol et de Cork en 1838. En 1840, Samuel Cunard lance audacieusement trois paquebots de mille tonneaux. Les Allemands suivent,

avec la Hamburg Amerika et le Lloyd Nord Allemand. Nouveau progrès : les coques en fer, puis l'hélice (1856); enfin, vers 1880, la double hélice et la coque en acier. Les premiers armateurs de New-York réussissent assez mal; leurs capitaux et leurs bateaux coulent bas; mais ils voient grand; ce sont les premiers qui, en introduisant le confort, le luxe, les gros tonnages, forcent les Anglais à comprendre que la mer n'est pas réservée exclusivement aux marins. Malgré ces nouvelles lignes de navigation, les traversées sont encore bien longues, bien tristes; les vapeurs gardent des voiles, qui survivent comme d'anciens organes inutiles sur les animaux; les gravures de l'époque montrent des Italiens mélancoliques jouant de l'accordéon à la lueur d'une lampe à huile, dans un dortoir où les couchettes semblent des cercueils.

Quelle différence entre ces pyroscaphes et nos bacs transatlantiques d'aujourd'hui, nos grands paquebots, avec leurs chambres froides pleines de victuailles, leurs salons, leurs caves, leurs guignols, leurs piscines, leurs cales pleines à craquer des objets précieux de l'ancienne Europe, que les antiquaires déménagent, leurs corridors d'acajou, leurs chenils, leurs ponts-promenades, leurs plages, leur imprimerie, leurs aéroplanes, leurs hôpitaux et même leurs cabanons capitonnés pour passagers intoxiqués, sujets au delirium tremens. A leur tour ces léviathans paraîtront démodés. A-t-on vu cette photographie de l'avenir, prise par les passagers du Zeppelin, à son arrivée au-dessus de New-York? au premier plan, la table du déjeuner toute servie, avec ses tasses fumantes, ses argenteries, ses fleurs et ses dentelles; au fond, une grande baie vitrée par laquelle, en se penchant, regardent les voyageurs tandis qu'on aperçoit à mille mètres en dessous, émergeant de la brume, les tours des premiers gratte-ciel.

Jetées transatlantiques de New-York... Jetée 84, Cosulich... Jetée 54, Cunard... Jetée 86, Hamburg Amerika, Jetée 95, Lloyd Sabaudo, Jetée 61, Red Star... Jetée 42, Royal Mail, Jetée 86, U. S. Line. Le taxi m'arrête ce soir à la jetée 57. Chère *pier* 57, le coin le plus français d'un New-York embrumé où dockent les grandes unités de notre C. G. T. Parmi les montagnes de balles, entre les caisses à inscriptions fran-

çaises, se faufilent les femmes nu-tête, souriantes, en manteau du soir, les fracs, les chapeaux haut de forme. Le temps n'est plus où, à l'avant de Manhattan, s'élevait une tour d'où l'on allait jeter aux voyageurs un dernier adieu, la Tour des Pleurs! Le long des coursives dallées d'un marbre en caoutchouc, dans la rotonde centrale, dans les salons, les visiteurs ne paraissent pas entendre la sonnette du départ et les treuils qui, déjà, remontent les ancres. On vient serrer la main au capitaine et au commissaire qui, tous, sont des figures familières de Broadway. L'orchestre rugit, les chasseurs, en uniforme blanc, apportent d'énormes bouquets, des paniers pleins de friandises et tous les cadeaux de la dernière heure où encore une fois sourit l'amitié hospitalière de l'Amérique; les femmes épinglent à leur manteau l'orchidée, fleur du départ.

Chaque steamer a sa clientèle. Il en est de gais, de tristes, d'heureux, de malchanceux. La *Mauretania* et le *Bremen*, champions de vitesse, pour gens d'affaires pressés, le *Berengueria*, recherché par la jeunesse, pour ses jazz, l'*Augustus* qui emmène les hivernants vers Capri, le *Léviathan* pour les sénateurs et les fonctionnaires, à cause des parcours gratuits, le *de Grasse*, pour les acteurs, le *Majestic* pour les stars, le *Paris*, célèbre par ses divertissements et ses jolies femmes, l'*Ile de France* favori des millionnaires amateurs de confort et de bonne cuisine, etc. La sirène retentit, et la passerelle va s'enlever dans les airs, qu'arrivent encore du théâtre, tout haletants, des passagères en grande toilette. Les visiteurs s'attardent, dans l'espoir qu'on les oubliera à bord, et qu'ils partiront malgré eux vers cette vieille Europe, ridicule et pourtant merveilleuse, où l'on boit librement, où l'on ne travaille pas et où l'on se délasse, si l'on peut appeler délassement la vie que vont mener ces touristes new-yorkais, L'un d'eux me confie son programme, pour un mois : le 8 mai, exposition de Séville; le 11, championnat de tennis à Cannes; le 13, Grand National à Liverpool; le 17, ouverture de la Foire de Prague; le 19, la Danse des Bergers bavarois à Rotenburg; le 21, Fête des Cierges à Gubbio; le 24, Derby d'Epsom; le 25 récital d'orgue à la cathédrale de Fribourg; le 27, la procession d'Orvieto, et, le soir même, l'avion, pour

ne pas manquer, le lendemain matin, le « pardon » de Tréguier, en Bretagne!...

— En attendant, — dit-il, — à bord, ce sera le repos.

Le repos, ce sont les bridges, les bals masqués, les concerts, les petits chevaux, les enchères, le tennis sur le pont, la gastronomie, le cinéma, l'amour, les parties de cache-cache dans les canots de sauvetage, etc.

Il y a deux classes de New-Yorkais, a-t-on dit : ceux qui peuvent se payer un voyage en Europe, et les autres.

III

LA VILLE HAUTE

Le haut New-York a l'âge de ce siècle. Il se divise en deux : la partie supérieure qui est le quartier le plus élégant de Manhattan, et l'autre, presque banlieue, qui est abandonnée aux nègres et aux étrangers.

Sutton place.

Nous nous trouvons en ce moment à la Soixantième rue, au pied de Queensborough Bridge, le grand pont qui mène à Long Island, par-dessus la rivière de l'Est. On a pensé, paraît-il, à combler cette rivière; on aurait grand tort; elle est l'ornement de ce nouveau quartier de Sutton Place; des gratte-ciel à appartements, d'un élan harmonieux et rose, bordent l'eau et côtoient de charmants cottages comme on en voit sur les quais de Chelsea ou de Battersea; celui de Miss Elisabeth Marbury, qui, avec Miss Anne Morgan, contribua à « lancer » ce quartier, est reconnaissable à sa porte rouge; cette petite porte s'ouvre sur tout ce qui compte à New-York. Déjà Turtle Bay, Riverview Terrace, Beekman Place, ont près d'ici leurs colonies d'artistes et de New-Yorkais qui recherchent l'air frais et les nuits silencieuses. Sutton Place, qui date de dix ans à peine, donne un avant-goût de ce que serait la ville, débarrassée de ces entrepôts et de ces docks qui, bien au delà du port, continuent de l'encom-

brer. Je crois à l'excellence du projet qui voudrait ceindre tout Manhattan d'un boulevard extérieur, afin de décongestionner le centre; cette voie du bord de l'eau existe en partie déjà, à l'ouest, où la beauté de Riversidedrive, dominant l'Hudson, fait souhaiter que New-York redevienne ce qu'il était au temps des Hollandais, une place entourée d'eau et dont les plus belles résidences seraient à quai.

Deutschland über alles.

Il faut remonter, par la Première ou la Deuxième avenues jusqu'à la Quatre-vingt-dixième rue, pour arriver au quartier allemand. Prenons le métro vers sept heures du soir. Les voitures sont remplies d'ouvriers souabes, noirs de cambouis, de Juifs rhénans avec des lunettes grossissantes dont les verres gonflent les poches qu'ils ont sous les yeux, de dactylos hanovriennes qui se fardent debout, pour ne pas manquer le cinéma; les uns mâchent de la gomme entre leurs dents d'or, les autres, épuisés, dorment adossés à la portière. Au-dessus des têtes, les réclames hurlent, mais les yeux fatigués se refusent à comprendre ce qu'ils lisent : « GILETTE, ROI DES RASOIRS »... « MEUBLEZ-VOUS RICHEMENT »... « HUIT JOURS A MIAMI »...

Nous voici arrivés. Cessons de parler français, car il y a beaucoup de Bavarois et de Tyroliens et les effets de la politique de Locarno ne se sont pas fait encore sentir. Voici l'église réformée allemande et ,tout à côté, des rues tchécoslovaques qui ont poussé à son ombre, comme Prague à l'ombre de Jean Huss. Cette école commerciale a été fondée par le célèbre baron de Hirsch, pour aider à l'émancipation des émigrants israélites allemands, ses coreligionnaires. De la Quatre-vingt-sixième rue à la Quatre-vingt-dixième, entre l'Avenue A et Lexington, l'on rencontre d'abord ces Hongrois qui font de New-York la plus grande ville magyare, après Budapest; ceux qui sont juifs deviennent musiciens; les autres, maçons. Leurs restaurants sont aussi tristes que la Hongrie du traité de Trianon, et leur tokay, une abomination; quant au cymbalum, il donne envie de se jeter à l'eau, dans l'East River comme dans le Danube. Molnàr, leur grand auteur dramatique, beaucoup plus apprécié ici qu'à Budapest,

doit d'abord son succès américain à cette colonie israélite de cent cinquante mille Hongrois, dont l'influence est grande sur la presse et dans les milieux artistiques new-yorkais.

Les Tziganes vont faire la liaison entre les Hongrois et les Roumains, qui pourtant ne s'aiment guère. Violonistes, chaudronniers, diseurs de bonne aventure, ils sont, là comme partout, nomades et mystérieux, échappant au temps comme à l'espace. On les surprend ici dans leurs quartiers d'hiver, puis ils reprennent la route au printemps, ancestralement.

Vieil Heidelberg...

Après avoir longé quelque temps la Deuxième avenue, je m'approche d'une devanture; ne suis-je pas en pleine Allemagne? Je viens de voir, dans une salle ornée de ramures de cerfs, des Allemands au crâne rasé, assis sur de lourdes chaises de bois plein, rabattre sur leur chope de la Hofbräu le couvercle d'étain, comme à Salzburg ou à Munich. Bière à faible pourcentage d'alcool? C'est peu vraisembable. Delicatessen. Certains cafés sont des réunions de racistes; les mots « pas de Juifs », écrits à la porte, en témoignent. Entrons chez Max L... dans la Quatre-vingt-sixième rue Est. Des Tyroliens à bretelles brodées, la queue de chamois au feutre vert, les genoux rouges et nus, brandissent des bocks mousseux, tandis que, le cou gonflé, le patron chante *o Tannenbaum*! en assommant le piano; l'assistance, très désaltérée, reprend en chœur; cette sentimentalité germanique que les orchestres allemands, la méthode kantienne et les bonnes des kindergarten ont déposée au fond de tout cœur américain, se réveille sous les guirlandes de branches de sapin. N'y a-t-il pas un million d'Allemands à New-York? Beaucoup des plus célèbres Américains, Astor, Rockefeller, Havemeyer, Wanamaker, ne sont-ils pas d'origine germanique, sans parler des Schiff, Strauss, Schwab, Guggenheim, qui, bien que d'une autre race, sont venus eux aussi d'outre-Rhin? Travailleur opiniâtre et honnête, l'Allemand fut un des créateurs du grand New-York. Aujourd'hui encore, les lois d'immigration lui sont particulièrement favorables, puisque l'Allemagne a le

droit d'introduire aux États-Unis autant d'émigrants que toute l'Europe orientale et méditerranéenne réunie.

Après Hell Gate, c'est-à-dire après les rapides de la rivière de l'Est, je parviens au bord de la Troisième avenue, à l'Institut Rockefeller pour les recherches médicales. Je demande le docteur Carrel, ce Français dont les travaux sur le cancer nous font si grand honneur, mais il est à Paris. Je redescends par Lexington Avenue à travers une file d'hôpitaux et d'instituts médicaux.

Les hommes du feu.

Caserne des pompiers. On voudrait mettre le feu à New-York, rien que pour le plaisir de regarder passer les pompiers. Ils ont l'air d'être les serviteurs du feu, plutôt que ses maîtres. Quel spectacle, que celui de ces hauts chars écarlates, à la cloche nickelée, prolongés encore par des échelles auxquelles s'accrochent ces hommes du feu, au casque de cuir bouilli, à la fois guerriers et civiques, comme les personnages de la *Ronde de Nuit*, écrasant de leurs bottes le corps annelé des serpents de métal. Nulle part les pompiers ne circulent autant qu'ici. A toute occasion ils s'élancent. Du temps où elle était en bois, New-York a conservé la phobie du feu. Partout des escaliers de sûreté, des panneaux ignifugés, des dégagements, des sorties de secours; à chaque pas, un poste d'alarme et des bouches à eau, grosses comme des canons de siège; les pompiers arrivent sur les lieux du sinistre quarante secondes après l'alerte. Aussitôt qu'on entend la plainte déchirante de leur sirène, suivie du glas de la cloche, tout le trafic s'interrompt et les pompes, aussi belles que l'incendie lui-même, passent, rapides comme la flamme. Je voudrais être un des six mille pompiers et, encore mieux, capitaine des pompiers de New-York, — ne serait-ce que pour avoir droit à un salaire annuel de 12 500 dollars (310 000 francs). Les Compagnies d'assurances contre l'incendie ont, en outre, un corps de pompiers auxiliaire, le *Salvage Corps*, qu'elles entretiennent à frais communs.

Beauté.

Vers Park Avenue, par Lexington et Madison : je traverse un quartier qui semble plus particulièrement celui de

la Beauté. L'on sait que la New-yorkaise consacre beaucoup de temps et d'argent à la culture du moi : le résultat est magnifique. Il y a, dans Manhattan, plus de deux mille instituts de dermatologie, de salons anti-rides, de praticiens du cuir chevelu, masseurs, ondulateurs et chirurgiens plastiques, spécialistes de l'excision du double menton, professionnel des injections de paraffine, épileurs des sourcils à l'aiguille électrique, classés sous les noms barbares de *cosmeticians* ou *beauticians*. Quant aux droguistes et aux marchands de masques esthétiques, de vaporisateurs, de machines à onduler les unes et à décrépeler les autres, de produits pour le cheveu, quant aux blondes qui, cachées derrière leurs rideaux roses, à l'aide de fils électriques et d'instruments de torture nickelés, descendant du plafond, pratiquent

ces choses coupantes, piquantes, mortifiantes
dont dépend la vie même de la Beauté,

on imagine quelles fortunes ils réalisent en peu de temps.

Le langage des fleurs.

C'est aussi le quartier des fleuristes. Nulle part on n'offre autant de fleurs qu'à New-York, et nulle part elles ne sont aussi chères. « *Say it with flowers* », « exprimez-vous en fleurs », est une de ces heureuses formules que sait inventer le commerce américain (*mottos* ou *slogans*). Parler ce langage-là, c'est parler d'or. La fleur est la reine de la Cinquième avenue. Les maîtresses de maison ont des abonnements floraux, au mois, comme pour le gaz ou l'électricité. Il faut envoyer des orchidées aux départs de bateaux, en offrir aux femmes (mais non aux jeunes filles) que l'on emmène au théâtre; les jeunes gens ont, le soir, leur boutonnière fleurie d'un camélia. On peut expédier des fleurs par le télégraphe.

Amitié américaine.

A New-York il pleut des cadeaux. Anniversaires, fêtes, retours, mariages, arrivées, autant d'occasions. Aucun peuple n'est plus attentionné, ne cherche davantage à obliger; à peine a-t-on fait la connaissance d'un New-Yorkais qu'il met sa voiture à votre disposition, vous inscrit à son club, vous

submerge de places de théâtre, de bonnes adresses, de livres, de présents, et d'amitiés nouvelles. On est, à New-York, malgré l'encombrement des rues, d'une exactitude effrayante. Et d'une politesse terrible; les gens déposent des cartes ou envoient d'immenses bouquets après chaque invitation, ne touchent jamais à leur assiette avant que le maître de maison ne soit servi, restent debout, à l'anglaise, tant que leur hôtesse ne s'est pas assise. On est beaucoup plus « habillé » à New-York qu'à Paris; dès le matin, les femmes en robe de soie, toutes perles dehors, ont l'air de revenir d'un grand thé ou d'une garden-party; les hommes ne se permettraient pas un col ou un chapeau mous, des bottines de couleur, dans l'après-midi; toujours les chapeaux haut de forme le soir, contrairement au laisser-aller européen d'aujourd'hui.

Park Avenue.

Je débouche dans Park Avenue à la hauteur de la gare du Great Central. Ce que la Cinquième avenue n'est plus, un lieu de résidences aristocratiques, Park Avenue, depuis dix ans, l'est devenu.

Nous n'entrons plus cette fois dans la gare, nous contentant d'admirer, avec du recul, sa coupole verte et or, et l'enroulement à hauteur du premier étage de l'avenue elle-même qui, par une pente à double révolution la ceinture et va se reformer au delà. Le gratte-ciel, hier réservé au commerce, est maintenant le type courant de la maison à appartements : ainsi la Tour du Ritz, le Dorset, le Sheldon, le Drake, le Savoy et le Sherry. Et pas de Juifs! s'écrie ce peuple égalitaire. A mesure que l'Europe abat ses barrières sociales, l'Amérique élève les siennes. Les préjugés de race s'y accroissent d'année en année, bien que les Américains aiment peu à s'expliquer là-dessus et que la presse n'en souffle mot; des clubs, qui n'ont rien de particulièrement fermé, comme des clubs de golf, par exemple, n'ont pas de membres israélites. Des immeubles achetés par des Juifs déclassent un quartier. A cet égard l'association de Park Avenue est plus sévère que le Jockey; elle éloigne les tramways, dissuade les théâtres de s'approcher, refuse tout accès au commerce de détail. Grâce à cela, Park Avenue reste en or. « Sur cinq mille familles, dit

M. Maurice Mermey, on y compte deux mille millionnaires, qui chacun dépensent une moyenne de quatre millions de francs par an. » Les loyers annuels d'un million de francs n'y sont pas rares et le logement est exigu. Les hôtels eux-mêmes, Marguery, Ambassador, Ritz Tower, recherchés par les meilleures familles, pour longs séjours, coûtent fort cher et, dans certains, le prix des chambres varie avec le mobilier; désire-t-on des commodes de Riesener ou un vrai Rembrandt au-dessus du lit, ce sera trente dollars de plus par jour. La mort dans l'âme, de nobles chercheurs d'or étrangers, au risque d'y laisser leurs derniers cents, viennent laver les sables aurifères de Park Avenue. Aussi les antichambres sont-elles pleines de princes dépossessionnés, de grands-ducs, de mages, de diplomates chocolat, de psychanalystes mondains et de dames quêteuses du Vieux Continent dont le sourire cache des pièges.

Park Avenue, après une carrière si brillante, finit très loin, dans la misère. Mais qu'elle est belle jusque vers la Quatre-vingt-dixième rue! La Tour du Ritz, avec ses vingt-cinq étages d'un seul tenant, ses fenêtres roses, puis, en retrait, l'élan d'un second gratte-ciel par-dessus le premier, domine tout le paysage. Éclairée jusqu'aux étoiles, elle apparaît la nuit, avec sa perspective faussée par les lumières, dans l'excès de sa hauteur, plus inquiétante que ces tours de Bologne chantées par Dante :

« *Comme la Caridensa semble se pencher sur qui la regarde par-dessous...* »

Mondanités.

Me voici revenu dans la Cinquième avenue, devant l'hôtel Plaza. Bordée d'un côté par Central Park et de l'autre par les résidences que l'on désigne sous le nom de chemin des millionnaires, « Millionaire's row' », Fifth Avenue s'élance, droit vers le nord, vers Harlem et le Bronx. Avant d'atteindre ces bas quartiers, elle brille d'un éclat qui n'est peut-être plus d'aujourd'hui, mais qui pourtant a pris le ton, authentique, d'une vieille dorure. Ici, ce ne sont que des noms, ceux des rois du sucre, de l'encre, du pétrole, de l'acier, de la margarine... Ces grands noms de New-York, comme on les discuta

au temps des Quatre Cents, les van Rensselaer, Morgan, Otis, Baldwin, Griswold, Stuyvesant, Cameron, de Forest, Havemeyer, Crosby, Roosevelt, Appleton, Astor, Chandler, Wetmore, Winthrop, Whitney, Bayard, Sturgis, Vanderbilt, Bradley-Martin, Pendelton, etc.! Beaucoup vivent aujourd'hui en Europe, à Paris, où les élites sont plus heureuses; d'autres ont quitté définitivement cette ville dont le séjour n'a pas de sens pour les oisifs. Tels quels, ils constituent encore la haute société américaine, société très formaliste, extrêmement respectable, peu originale et fort ennuyeuse, bridgeuse, donneuse de grandes réceptions pour « débutantes », avec laquais poudrés, d'immenses dîners, avec du caviar gris et de la tortue verte, comme on en voyait en Europe avant la guerre. Ce New-York est assez petit; chaque coterie se connaît, se surveille, s'envoie des espions, des estafettes, des agents de liaison; le plaisir, l'argent, la boisson, les sports, les bonnes œuvres, les voyages, enfin d'autres francs-maçonneries non moins modernes, relient aujourd'hui des mondes qui, hier, n'avaient rien de commun.

La haute société de New-York parle français couramment, surtout les femmes, comme l'aristocratie russe d'avant-guerre; parler français est élégant (toute élite qui arrive au luxe aboutit au français; j'entendis au Lido, il y a quelques années, un impresario de Broadway dire avec orgueil à un des chefs du cinéma américain : « Mon cher, qui aurait dit que nos filles parleraient français! »); les intellectuels ne le savent pas, ce qui se voit à la façon dont ils l'emploient trop souvent dans leurs livres ou dans leurs articles, où ils glissent volontiers les mots : *négligé, cachet, coterie, déshabillé, blasé, cuvée, comme il faut, recherché, chic, etc.*

La « saison » de New-York commence en octobre. En novembre, vient le concours hippique; la fin de l'année est marquée par les grandes ventes, les fêtes de famille, aussi rigoureusement observées qu'en Angleterre; le bal des Beaux-Arts, grande affaire costumée et fort officielle, fin janvier, est suivi du départ pour Palm Beach, pour les croisières, ou pour la Californie; mars est le mois des expositions de fleurs, de chiens, et des Salons; en avril, départ pour l'Italie, en mai départ pour Paris.

Voici la maison de M. John Drexel, celle de M. Clarence Mackay, le directeur du Commercial Cable et beau-père du compositeur Irving Berlin; à la Soixante-cinquième rue, Mrs. Strong, petite-fille de Rockefeller, puis M. Vincent Astor, fils de J. J. Astor qui disparut avec le *Titanic*; viennent ensuite le musée de Mrs. Henry O. Havemeyer que nous reverrons, la maison de M. George J. Gould; à la Soixante-huitième rue, la Whitney House, occupée par M. Payne Whitney; à la Soixante-dixième rue, le musée Henry Frick, le beau palais de M. Mortimer Schiff et celui du Sénateur Clark, de Montana; M. Guggenheim, et le sénateur Elihu Root habitent en appartements, un peu plus loin, presque en face du Musée métropolitain. Enfin M. F. W. Vanderbilt, l'ancienne résidence Carnegie, M. Otto Kahn et la splendide demeure de M. Hamilton Rice qui (avec celle de Mrs. Griswold, dans Park Avenue) contient les plus parfaites œuvres du dix-huitième français.

PAUL MORAND

(La fin dans le prochain numéro.)

LES INTELLECTUELS EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

Une révolution est une cruelle épreuve pour tous les citoyens d'un pays, mais n'est-elle pas ressentie plus douloureusement par les citoyens les plus sensibles, les plus conscients, par ce qu'on est convenu d'appeler l'élite? Cela est surtout le cas dans un pays tel que la Russie, où l'élite cultivée, minorité infime, doit vivre au milieu d'un peuple encore plongé dans l'ignorance.

La révolution d'Octobre 1917 a littéralement coupé en deux le monde intellectuel russe. Écrivains, artistes, savants se sont divisés en deux camps. Les uns ont pris le chemin de l'exil, les autres sont restés en Russie soviétique. Les uns et les autres, est-il besoin de le dire? ont profondément souffert.

A l'étranger, à part quelques exceptions heureuses, les intellectuels russes vivent dans des conditions difficiles. Quelques-uns dans la gêne, sinon dans la misère. Chose plus grave peut-être pour eux, ils souffrent de l'isolement moral. Ils sont déracinés, loin des sources réelles d'inspiration. Leur talent s'étiole, et beaucoup, loin de se renouveler, ne font plus que se répéter.

Ceux qui sont restés en Russie depuis 1918 ont eu à subir un sort plus cruel encore. Au début, le gouvernement, pris d'une fièvre d'égalitarisme, les mit au niveau commun. On les obligea de balayer les cours, d'enlever la neige des trottoirs,

de monter la garde la nuit aux portes des maisons. Durant les années du « communisme de guerre », comme on l'a appelé, et pendant la famine de 1921, beaucoup d'intellectuels moururent, d'autres se suicidèrent. Peu à peu, cependant, la Russie parvint à se relever de ses ruines. La guerre civile cessa. La terreur s'atténua. Lenine comprit qu'il fallait sauver ce qui restait de l'élite de la nation. On créa une « Société pour l'amélioration du sort des savants ». De cette société, qui porte le nom barbare de *Tsekoubou*, Georges Duhamel parle longuement dans son *Voyage de Moscou*.

Depuis quelques années, la vie des intellectuels russes est plus supportable. Le gouvernement s'efforce d'améliorer leur sort, de les traiter humainement. Les plus favorisés de tous, ce sont les savants : mathématiciens, physiciens, chimistes, biologistes, etc., tous ceux qui travaillent dans le domaine des sciences exactes et dont l'activité peut servir directement au relèvement économique de l'U. R. S. S. Leurs recherches sont encouragées. L'Académie des Sciences a été autorisée à créer de nouveaux Instituts; elle reçoit des crédits supérieurs à ceux que lui allouait le régime tsariste. Le gouvernement des Soviets finance de vastes expéditions chargées d'explorer les immenses richesses naturelles de la Russie, et d'aider à l'œuvre d'industrialisation, que l'on voudrait réaliser sur un rythme américain. Cette année même, des savants sont partis dans toutes les directions de l'immense territoire : les uns vers le désert de Kara Koum, vers les sommets du Pamir et du Thibet, les autres vers les îles de l'Arctique. La plupart de ces expéditions sont pénibles, dangereuses; il faut parcourir en automobile de vastes régions inhabitées, se frayer un chemin dans les mers polaires avec de puissants brise-glaces... La presse célèbre avec fierté les exploits accomplis et ne manque pas l'occasion, bien entendu, de dauber sur le compte de la « science bourgeoise » qui n'a, à l'en croire, ni le même enthousiasme, ni le même désintéressement. J'ai sous les yeux deux numéros spéciaux des *Izvestia* consacrés aux résultats des expéditions les plus récentes. Dans le premier (du 24 août) un titre énorme s'étale sur toute la largeur de la page. En voici le texte :

« Des centaines d'expéditions scientifiques, au Nord et au

Sud, dans les sables des déserts et dans les glaces de l'Arctique, développent une énorme activité scientifique. Seule la révolution d'Octobre a donné une telle ampleur et des possibilités aussi brillantes à la science. Seul le pouvoir des Soviets assure l'exploitation des richesses naturelles dans l'intérêt des travailleurs. »

Le second numéro (du 11 octobre) est consacré à l'Arctique et voici ce qu'on lit :

« Les expéditions de l'Arctique ont enrichi la science de nouvelles découvertes précieuses ». En sous-titre : « Ce ne sont ni des aventures impérialistes, ni des records sportifs. L'aide fraternelle aux peuples du Nord et l'étude systématique des terres septentrionales, tel est le but de nos expéditions. »

Et le journal officiel de Moscou énumère ensuite les résultats obtenus : « Sur la terre François-Joseph on a inauguré la station radiotélégraphique la plus septentrionale du monde. 28 navires marchands ont traversé la mer de Kara. Grâce à l'expédition estivale de Tchoukhnovski[1], on a découvert et porté sur la carte plus de cent îlots arctiques. La colonie de l'île Wrangel est reliée, grâce à la radio, au monde extérieur. »

Évidemment, toute cette noble activité scientifique est exploitée à Moscou par la propagande communiste, mais il n'en est pas moins vrai que la science est à l'honneur en U. R. S. S., que l'Académie des Sciences de Leningrad travaille avec plus d'intensité que jamais. Le bolchévisme, comme le fascisme, n'hésite pas à entreprendre de vastes travaux et à dépenser des sommes énormes même au-dessus de ses moyens. Il s'agit avant tout de frapper les imaginations, de faire de la réclame pour le régime. De temps en temps, le gouvernement fait un beau geste : il accorde une pension à la veuve du grand poète Alexandre Blok, il fait remettre 100 000 roubles (1 300 000 francs) au célèbre physiologiste Pavlov à l'occasion de ses quatre-vingts ans. Ne passons pas ces gestes sous silence, car ils sont certainement à l'actif du régime, tout comme jadis, en France, l'œuvre scientifique de la Convention accomplie en pleine Terreur.

1. Le pilote qui, partant du *Krassine*, a sauvé le général Nobile et quelques autres membres de l'équipage de l'*Italia*.

***

Mais toute médaille a son revers. Si la science est honorée, si certains savants à la réputation mondiale sont l'objet de la sollicitude du gouvernement, il est également incontestable que dans leur majorité les intellectuels ont toujours une existence très dure. Les journaux soviétiques eux-mêmes le reconnaissent. A Moscou, à Leningrad, dans toutes les grandes villes, professeurs, écrivains, artistes, sont pour la plupart très mal logés. Dans la capitale surtout, il y a une telle surpopulation que rares sont ceux qui ont à leur disposition une chambre tranquille pour travailler à l'aise. Une enquête faite récemment par une revue de Moscou, la *Gazette littéraire*, a révélé des choses dont nous pouvons à peine nous faire une idée en Occident. Jugez-en plutôt.

L'écrivain Asieev vit avec sa femme dans une chambre sombre et humide, au-dessus de laquelle il y a un jardin d'enfants, ce qui rend tout travail impossible. L'écrivain Chvedov occupe avec sa famille, composée de quatre personnes, une chambre de douze mètres carrés. Un autre écrivain, nommé Batrak, n'a pas de logement à lui; il vit avec les six personnes de sa famille chez des amis.

La revue cite une douzaine de ces malheureux, mais j'attire particulièrement l'attention sur le cas d'un certain Trémine, membre de la « commission chargée d'améliorer le sort des savants », c'est-à-dire du « Tsekoubou » dont j'ai parlé plus haut. Eh bien! ce Trémine, qui vit à Moscou depuis 1915, n'a pas de quoi se loger... Quel beau désintéressement de sa part, mais aussi quelle amère ironie!

Mais venons-en aux conditions morales. Seraient-elles meilleures que les conditions matérielles? Malheureusement non. Pour les hommes de science, l'atmosphère est supportable, car leurs travaux n'ont rien d'inquiétant pour le régime; au contraire, le parti au pouvoir s'en fait parfois une auréole; on l'a vu tout à l'heure par les titres flamboyants des *Izvestia*. Sur tous les autres, sur ceux qui s'occupent des sciences politiques, économiques et sociales, sur les hommes de lettres surtout, la censure communiste pèse lourdement. Il y a une doctrine d'État à laquelle l'intellectuel de cette espèce doit

se conformer s'il ne veut pas être rangé parmi les suspects et courir tous les périls. Le marxisme intégral, professé à l'Académie communiste de Moscou, règne sur les sciences qui ont l'homme pour objet, sur l'histoire et l'économie politique. En dehors du marxisme, point de salut!

La même Académie des sciences, si choyée à certains égards par le gouvernement, est soumise, depuis un an surtout, à la surveillance communiste. Le gouvernement a voulu faire d'elle la plus haute institution de l'U. R. S. S.; il lui a donné des statuts nouveaux et a doublé le nombre des académiciens. En 1928, une véritable consultation nationale fut organisée, en vue de l'élection de 42 nouveaux membres, auprès de tous les Instituts et établissements d'enseignement supérieur. Les diverses candidatures furent soumises à l'opinion publique par la presse. Finalement, l'élection eut lieu au début de janvier 1929, d'abord dans les sections, puis en assemblée plénière. Sur les 42 candidats 39 furent déclarés élus à la majorité des deux tiers requise par les statuts. Trois seulement étaient évincés : c'étaient MM. Déborine, Loukine et Fritsche.

Quand on connut les résultats, la presse fit un beau tapage! Ces trois hommes étaient, en effet, les candidats favoris du parti communiste, les représentants de la science marxiste; ils avaient été présentés par environ 25 Instituts supérieurs de l'U. R. S. S. et par un millier de « travailleurs scientifiques »... Leur échec inattendu fut considéré comme une manifestation antisoviétique, comme un défi lancé au communisme. Des protestations vigoureuses s'élevèrent. L'Académie fut blamée par les travailleurs scientifiques de la première et de la deuxième Université de Moscou, par le comité directeur de l'Université de Leningrad, par l'Université communiste Sverdlov, par l'Académie communiste, par l'Institut des professeurs rouges (*sic*), par la Société des « dialecticiens matérialistes militants », etc. Les ouvriers des usines s'en mêlèrent. Dans une résolution votée par les communistes de la fabrique « Krasny Treougolnik », on put lire ce passage :

« Nous exigeons que l'on mette fin à cette situation où l'on voit le sort de l'Académie des Sciences dépendre de la volonté d'académiciens réactionnaires, adversaires politiques

de l'U. R. S. S. Nous exigeons que toute l'activité de l'Académie soit soumise au contrôle des milieux prolétariens! »

Les « vieux académiciens », c'est-à-dire les membres nommés autrefois, sous le régime tsariste, furent violemment pris à partie. On ne leur pardonna pas d'avoir élu à l'unanimité un représentant de la philosophie idéaliste et d'avoir en revanche écarté le camarade Deborine, « la plus haute autorité dans le domaine de la philosophie du matérialisme dialectique ». Le communiste Larine, dans un article qui fit sensation, passa au crible les quarante anciens : « Plus de vingt d'entre eux, dit-il, ont été nommés avant la révolution de 1917. Ils ont été les zélés défenseurs du tsarisme. Sur l'ordre de l'empereur, ils ont exclu autrefois Maxime Gorki, ils ont refusé d'élire Timiriazev, l'illustre disciple de Darwin. Après la chute de l'autocratie, ils n'ont pas réparé leurs fautes. Au lieu de faire à Timiriazev une place dans leurs rangs, ils ont fait appel à l'un des chefs idéologiques de la bourgeoisie russe, à un renégat du marxisme, Pierre Strouvé. » Et Larine concluait : « Il faut d'abord supprimer l'élection à vie, et procéder tous les dix ans à une enquête sur l'activité de chacun des académiciens. Il faut ensuite faire participer tous les savants de l'U. R. S. S. aux élections. Enfin, il importe d'organiser le contrôle des milieux prolétariens sur les travaux de l'Académie. »

Navré de l'incident qui avait provoqué un tel vacarme dans la presse communiste, le bureau de l'Académie se hâta d'arranger les choses à l'amiable. On fit un léger accroc aux statuts et l'on demanda au Conseil des commissaires du peuple l'autorisation de soumettre les mêmes candidatures à une assemblée plénière extraordinaire. Le gouvernement y consentit naturellement (c'était lui, sans doute, qui avait suggéré cette procédure expéditive!) et les nouvelles élections eurent lieu le 13 février. Comme il fallait s'y attendre, MM. Deborine, Fritsche, Loukine, furent élus presque à l'unanimité...

L'Académie ayant baissé pavillon devant le marxisme triomphant, la campagne de presse se calma, mais pas pour longtemps. Elle reprit de plus belle au cours de l'été, lorsque, sur l'ordre du parti communiste, on procéda à une « épuration » de tous les services de l'Académie. L'opération fut confiée au « camarade » Figatner. Ce dernier ne put faire comparaître

devant son tribunal que 269 personnes, car le reste du personnel (environ 400) était en mission ou en congé. Ses soupçons de communiste pur se confirmèrent : l'Académie était bel et bien un repaire de ci-devant ou d'intellectuels libéraux, hostiles au communisme. On découvrit à la bibliothèque, dans les Instituts, dans les laboratoires, de hauts fonctionnaires de l'autocratie, des anciens généraux, des propriétaires fonciers, la fille d'un ministre de Nicolas II, etc. La presse publia la liste noire[1]. Figatner prononça l'exclusion de 78 d'entre eux.

« J'ai vu beaucoup de services encombrés d'individus indésirables, dit Figatner dans son rapport, mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ceux de l'Académie. »

Ce qui stupéfie une certaine Romanova, qui donne dans les *Izvestia* du 10 septembre le bilan de l'épuration, c'est que la plupart de ces serviteurs de l'ancien régime ont été engagés vers 1925-1926, c'est-à-dire « à l'époque même où le pouvoir des Soviets, et avec lui tous les travailleurs de l'Union, célébraient le deuxième centenaire de l'Académie ». On a élu au début de 1929, dit-elle, 42 nouveaux académiciens : comment se fait-il qu'ils n'aient rien dit, ni rien fait pour remédier à cet état de choses inadmissible?

Autre reproche : l'Académie n'a pas encore organisé son activité sur des bases collectives. Toute la réorganisation économique du pays se développe d'après un vaste plan d'ensemble : le plan quinquennal, appelé communément à Moscou *la piatilietka*[2]. Mais l'Académie a-t-elle sa *piatilietka*? Non. A-t-elle même un programme annuel de travail? Non. Ses institutions obéissent-elles à une direction

1. Dans un discours prononcé le 14 septembre, le communiste Molotov cite quelques noms : E. Scholtz, ancien chambellan de Nicolas II; Chidlovski, ancien gouverneur; Chinkievitch, ex-directeur des services du ministère de l'Intérieur (condamné à mort pour espionnage, puis gracié, et dont la peine fut réduite à cinq ans de prison); le comte Rostovtsev, ancien maître des cérémonies de Nicolas II, secrétaire de l'impératrice; la fille de l'ex-ministre de l'Intérieur Dournovo; un certain Vyroslavski, qui passa directement du service du patriarche Tikhon à celui de l'Académie des Sciences, etc. Molotov raconte à ses auditeurs, sur un ton indigné, que le secrétaire de la bibliothèque de l'Académie était un certain Martinsohn, « qui ne connaissait des œuvres de Karl Marx que le *Capital*, et encore par ouï-dire! Il ne put citer aucun article de Plekhanov ni d'Engels ». Molotov conclut qu'il s'agit de véritables écuries d'Augias, et qu'il importe de les nettoyer, le balai à la main!

2. C'est-à-dire le plan tracé pour les cinq années 1929-1933.

d'ensemble? Non plus. La citoyenne Romanova est indignée. Ce qui l'irrite également, c'est que l'Académie, qui n'a confié que des tâches subalternes à de jeunes travailleurs soviétiques, frais émoulus des Instituts de l'U. R. S. S., ait jusqu'ici conservé comme collaborateurs « des individus d'un âge avancé, dont le seul mérite consiste à être des parents ou des amis de tel ou tel prince ou comte et autres bienfaiteurs de l'ex-Académie impériale ».

Le pays des Soviets, dit-elle pour conclure, a besoin d'une Académie, qui soit un groupement collectif de travailleurs scientifiques hautement qualifiés, et non pas un Sénat de vieux savants, hérité du passé et bon seulement pour la parade. L'ancienne Académie de Saint-Pétersbourg a été à beaucoup d'égards un Sénat de cette sorte. L'Académie de l'U. R. S. S. ne doit pas l'être et ne le sera pas.

Le sens de toute cette campagne est clair. Il s'agit de « soviétiser » l'Académie, d'y avoir une majorité de savants communistes, de rajeunir tout le personnel, en faisant appel à des jeunes gens formés à l'école marxiste. L'Académie deviendra ainsi un instrument docile aux mains de la dictature[1]...

***

Cette surveillance du parti communiste dont on vient de voir les effets sur la plus haute institution de l'U. R. S. S. s'exerce bien entendu avec la même rigueur sur les organisations littéraires et sur chacun des écrivains pris isolément. Comme le bureaucrate dont parle Panaït Istrati[2], l'écrivain doit, lui aussi, « passer jour et nuit à se demander s'il est bien dans la ligne, s'il ne s'est pas déplacé, par hasard, d'un millimètre dans son sommeil ». La liberté de penser et de dire ce que l'on pense n'existe pas, à moins qu'en communiste convaincu ou en habile courtisan l'on ne célèbre les beautés du régime,

1. En octobre, on célébrait officiellement Serge Oldenbourg, qui est depuis vingt-cinq ans secrétaire perpétuel de l'Académie. Quelques jours plus tard, on le « démissionnait », car un nouveau « scandale » avait éclaté : on avait découvert à l'Académie des archives extrêmement importantes pour les Soviets et dont le gouvernement ignorait l'existence.

2. Cf. son livre *Vers l'autre flamme. Après seize mois dans l'U. R. S. S.* Ed. Rieder.

les conquêtes de la révolution. Plusieurs hommes de lettres, et non des moindres, viennent de s'en apercevoir.

Au cours de l'automne dernier, une violente campagne s'est déchaînée contre un écrivain très connu, Boris Pilniak. Boris Pilniak, dont on a traduit en français quelques romans et nouvelles[1], était président de la « Société russe des écrivains », groupement professionnel qui correspond à notre Société des gens de lettres. Les communistes s'enorgueillissaient de son talent, le prônaient à l'étranger comme un des représentants les plus distingués de la jeune littérature révolutionnaire. Soudain, Pilniak est précipité du haut du Parnasse soviétique, on l'abreuve d'injures; c'est un contre-révolutionnaire, un « émigré de l'intérieur », un ennemi de la classe ouvrière et du régime soviétique. Tous ceux qui sont suspects comme lui, on les déclare atteints de *pilniakovchtchina*. La Société des écrivains est convoquée d'urgence le 7 septembre, et, pour obéir aux ordres d'en haut, elle exige la démission de Pilniak.

Quel crime a donc commis ce romancier? Il a tout simplement laissé publier à Berlin un roman qu'il n'avait pas pu faire paraître à Moscou. A Berlin, dans une maison d'édition appartenant à des russes émigrés, à des « Gardes Blancs! » C'est là, pour un écrivain soviétique, un geste impardonnable. Le roman est intitulé *Krasnoïe Derevo* (L'acajou)[2]. Si l'on en croit les gens de Moscou, ce livre n'est qu'un tissu de calomnies contre l'Union soviétique. En réalité, c'est une satire, pas très méchante, de la vie dans un trou de province, où l'on voit défiler toutes sortes de types appartenant à l'ancien monde et au nouveau : des ci-devants, des ouvriers qui restent fidèles au communisme idéaliste du début, d'anciens héros révolutionnaires, devenus inutiles aujourd'hui, des rêveurs qui organisent une misérable commune, des paysans qui gémissent sur leur sort, un ingénieur trotskiste qui s'inquiète des destinées de la révolution, etc. Tout cela sur un fond de Russie paysanne, pataugeant, comme toujours,

1. *L'année nue*, dans la collection des « Jeunes Russes » de la N. R. F. Cf aussi l'*Anthologie de la prose russe contemporaine*, de Vladimir Pozner (Ed. Kra) et les *Scènes de la révolution russe* (Renaissance du livre).

2. La traduction de ce roman a commencé de paraître, dans la revue *Europe* (15 décembre 1929), sous le titre *Bois des îles*.

dans la boue et l'ignorance!... Ouvrage sincère, inspiré évidemment par la réalité, mais écrit dans une langue assez difficile qui ne le rend accessible qu'à un nombre restreint de lecteurs. Mais qu'importe? Pilniak s'est permis, ici et là, de critiquer la politique du gouvernement. Il décrit une première catégorie de paysans, se levant tôt, se couchant tard, travaillant sans arrêt, écrasés par les impôts, et finalement considérés comme les ennemis de la révolution dès qu'ils sortent de la misère et développent tant soit peu leurs exploitations. Ceux de la seconde catégorie ont une mauvaise izba, une vache maigre, une brebis galeuse, et rien de plus : « Au printemps, on leur donnait, à la ville, des semences à crédit; ils en mangeaient la moitié, car ils n'avaient pas de blé à eux et semaient l'autre moitié n'importe comment; aussi rien ne poussait. Ils expliquaient aux autorités leur mauvaise récolte par le fait que leur vache maigre et leur brebis galeuse ne donnaient pas de fumier. Le gouverment leur faisait grâce de l'impôt alimentaire et du crédit des semences, et ils étaient considérés comme les amis de la révolution. »

Observateur de la vie paysanne, Pilniak reprochait, en somme, au gouvernement son hostilité systématique contre le paysan aisé, contre le *Koulak*, et toutes les entraves qu'il met au relèvement économique des campagnes, en exigeant la livraison des blés à des prix dérisoires... Quelle audace! Les *Izvestia* du 17 septembre n'hésitent pas à flétrir la trahison de l'auteur : « Il est clair, s'écrie l'organe officiel de l'U. R. S. S., que c'est là la pure idéologie des bourgeois et des koulaks, qui a derrière elle toutes les forces hostiles à l'organisation socialiste. »

Les groupements littéraires ont bien fait de se séparer de lui : « Il faut les féliciter de s'être eux-mêmes mobilisés contre l'ennemi de classe qui s'est glissé dans leurs rangs. » La Société panrusse des écrivains (dont Pilniak était le président) doit être radicalement réformée. Jusqu'ici, elle n'a pas eu de visage net; depuis près de douze ans qu'elle existe, elle n'a pas de physionomie politique. Il faut en finir. L'opinion soviétique vient de prouver qu'elle est extrêmement sensible à tout ce qui se passe sur « le front idéologique ». Des dizaines de résolutions sont votées où l'on dénonce « le pacte honteux

de Pilniak avec les Gardes Blancs », où l'on déclare le « boycottage des tendances des émigrés à l'intérieur. »

La société soviétique, continuent les *Izvestia*, a raison de se défendre. Elle ne peut pas répondre aux attaques par la « non résistance ». Évidemment, dans cette lutte contre les ennemis de classe, il arrive souvent que l'on doive « découronner » ceux qui s'étaient élevés très haut sans le mériter, mais il n'y a pas d'autre issue, et il est des sacrifices qu'il faut faire à temps, pour éviter de plus grands dommages. Le journal écrit encore qu'à la suite de l'incident Pilniak, il faudra procéder à une inspection générale sur le front littéraire. Cette inspection prendra du temps, car, sous le masque d'un écrivain soviétique, se cache souvent un idéologue bourgeois. Même dans les associations des écrivains prolétariens l'on trouve des hommes qui n'ont rien de commun ni avec la révolution soviétique, ni avec l'idéologie prolétarienne, ni avec l'œuvre de reconstruction soviétique; à l'association de Kislovodsk, par exemple, on a admis plusieurs membres qui sont privés de leurs droits civiques; dans celle du bassin de Kouznietsk, on a découvert d'anciens officiers; ailleurs, c'est le fils d'un riche marchand qui s'est imposé comme président d'un groupement d'écrivains ouvriers, etc. Et voici la conclusion.

La société soviétique ne peut pas tolérer la *pilniakovchtchina*, sa structure de classe ne le lui permet pas. « Nous avons le droit d'exiger des écrivains, non seulement une sympathie formelle envers l'œuvre de construction socialiste, mais aussi certaines qualités morales. La duplicité de l'écrivain est absolument inadmissible pour le lecteur soviétique. Au contraire, dans la période actuelle, nous exigeons des travailleurs intellectuels une sincérité et une loyauté d'esprit parfaites. »

Le passage de ce réquisitoire, relatif à la nécessité de « découronner » ceux qui se sont élevés très haut, et de faire à temps les sacrifices nécessaires, était une allusion très nette à l'intervention de Maxime Gorki, qui s'était produite exactement deux jours auparavant, le 15 septembre, dans les mêmes *Izvestia*.

Gorki commençait par un portrait de Pilniak : c'est un homme qui aime la gloire, disait-il, et qui a voulu brûler les

étapes. Il tient absolument à ce que ses nouvelles et ses romans soient traduits dans toutes les langues : en anglais, en chinois, en tchouvache, en yakoute...

Cette course à la gloire l'a déjà plusieurs fois mis dans des situations délicates et il s'est repenti de ses erreurs. Ces erreurs s'expliquent d'ailleurs : comme beaucoup d'autres écrivains soviétiques de ce temps, il est socialiste par raison, mais individualiste par sentiment. Nous vivons à une époque de transition et même des écrivains prolétariens ne savent pas toujours quelle voie suivre.

Après cette explication du cas Pilniak, Gorki en venait aux sanctions prises contre lui :

« Il a subi pour son acte un châtiment trop sévère, qui semble annuler tous ses mérites dans le domaine littéraire. »

D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de Pilniak. Gorki fait allusion à tous les écrivains qui, comme Pilniak, ont été appelés en U. R. S. S. les *popouttchiki*, les « compagnons de route », c'est-à-dire ceux qui se sont ralliés à la révolution et au régime nouveau, tout en étant d'origine et de formation bourgeoises.

Certains s'écrient : Nous pouvons nous passer de ces compagnons de route. Est-ce bien sûr?

« Nous avons pris la stupide habitude de porter les gens au pinacle et ensuite de les jeter dans la boue. Si l'on veut des exemples, je citerai la façon dont on a traité Seifoulina, Romanov, Babel, Guérasimov et bien d'autres. »

Gorki conclut qu'il faut être prudent et ne pas gaspiller l'énergie spirituelle du pays : « Nous devons nous rappeler que nous ne sommes pas assez riches en hommes bien à nous, pour nous permettre de repousser et d'envoyer à tous les diables des gens capables de nous aider dans notre tâche aussi pénible que magnifique ».

L'intervention était noble, on peut même dire qu'il fallait un certain courage pour défendre publiquement un écrivain déjà qualifié d'ennemi de la classe ouvrière et dénoncé au pays comme un émigré de l'intérieur. Gorki seul, avec son immense prestige, pouvait se permettre de ne pas hurler avec les loups... Au reste, son argumentation ne convainquit personne, et les attaques contre Pilniak ne cessèrent pas.

Le 22 septembre, un certain Novitzki revenait sur la question, dans un grand article de douze colonnes intitulé : « L'influence bourgeoise sur la culture soviétique. »

Sur le front littéraire (notez combien les communistes adorent les métaphores militaires) Novitzki aperçoit deux phénomènes complémentaires : d'abord un développement extraordinaire de la culture prolétarienne et en même temps un redoublement d'activité de la nouvelle bourgeoisie. « Les artistes qui veulent satisfaire sincèrement les besoins de la révolution prolétarienne sont souvent en retard par rapport au développement rapide et aux exigences culturelles des masses ouvrières. Même les écrivains étroitement liés au mouvement communiste tombent parfois sous l'influence de la bourgeoisie, en expriment les tendances et publient des œuvres objectivement nuisibles et hostiles à la révolution prolétarienne... La bourgeoisie et la petite bourgeoisie (en russe : *miechtchanstvo*) s'efforcent de dominer la conscience et la volonté créatrice de la majorité des écrivains et des artistes de notre pays. »

Pour les représentants de l'idéologie bourgeoise, qui savent très bien cacher leur jeu, il faut assurer à l'artiste la liberté de la création, l'indépendance matérielle et morale : « De par sa nature, disent-ils, l'artiste est au-dessus de la société, il est apolitique et ne sait pas se débrouiller dans les intrigues politiques. L'œuvre créée par lui appartient à lui seul et il a le droit d'en disposer à son gré. Il la vend à qui lui plaît. La liberté de la création entraîne avec elle la liberté du commerce. »

Pour Novitzki, tout cela n'est qu'hypocrisie. Il n'y a pas d'écrivains apolitiques. Leurs œuvres sont pleines d'ironie, traduisent leur scepticisme social et leur nihilisme. Ils ne croient pas dans les forces créatrices collectives, ils ne collaborent pas à la lutte de millions d'êtres humains pour la réorganisation du monde, ils sont incapables d'enthousiasme. Or, dans le monde de la culture, on assiste actuellement à une « lutte colossale » entre l'enthousiasme et le scepticisme, entre le collectivisme et l'individualisme.

Autre trait caractéristique des écrivains à tendances bourgeoises : ils s'orientent vers la culture de la bourgeoisie occi-

dentale, vers le marché européen du livre. Ils s'efforcent de pénétrer dans les autres pays, de conclure des contrats avantageux avec des maisons d'édition étrangères, et cela non seulement pour atteindre, comme ils le prétendent, un public cultivé, capable de les comprendre et de les apprécier, mais aussi pour réaliser d'excellentes affaires commerciales.

Novitzki conclut qu'il faut arracher les nouvelles forces intellectuelles à toutes les influences dissolvantes et organiser sérieusement le contrôle prolétarien sur la vie littéraire de l'U. R. S. S.

Je crois que ces diverses citations donnent une idée suffisante de la doctrine communiste dans le domaine littéraire et artistique : l'écrivain et l'artiste soviétiques ne s'appartiennent pas. Comme jadis la voix de Chaliapine, leur cerveau est en quelque sorte nationalisé et il ne doit en sortir que des œuvres parfaitement orthodoxes. Puisqu'ils combattent sur le « front littéraire », ils doivent se comporter en soldats du communisme, c'est-à-dire se conformer en tous points à la doctrine officielle, servir fidèlement le régime, ou plus exactement ceux qui, à un moment donné, incarnent ce régime. Même dans un roman, il n'est pas permis de s'inspirer des idées trotzkistes ou des conceptions des communistes de droite sous la dictature de Staline...

***

J'ai insisté sur le cas de Pilniak, voué désormais aux gémonies, parce qu'il est le plus typique et le plus retentissant, en raison de la personnalité de la victime. Mais Pilniak n'est pas le seul écrivain qui ait à subir les représailles communistes... L'écrivain Zamiatine partage son sort. Pourquoi? Parce qu'il n'est pas le chantre du régime, parce qu'il se permet d'ironiser à ses heures sur les excès de l'industrialisation et de la rationalisation, parce qu'il a, lui aussi, laissé publier, à l'étranger, dans une revue socialiste russe de Prague, quelques extraits de son roman *Nous Autres*.

Après Pilniak et Zamiatine, le tour de Marienhof est venu. C'est toujours le même crime. Il a fait paraître un de ses romans, interdit par la censure, dans la même maison d'édi-

tion qui a publié *L'acajou* de Pilniak. Ce roman : *Les Cyniques*, est « un tissu de calomnies contre les Soviets ». C'est ce qu'affirme la *Krasnaïa Gazeta*, et le journal demande naturellement que l'on exerce des représailles contre l'auteur.

Dans tous les domaines de l'art, les communistes s'appliquent à dépister les suspects, à pourchasser « l'idéologie bourgeoise ». On boycotte Boulgakov, romancier et dramaturge de talent, dont la pièce *Dni Tourbinykh* (Les jours des Tourbine) fut jouée avec tant de succès, avec *trop* de succès sans doute, au Théâtre artistique de Stanislavski. Passant en revue les nouveautés de la saison théâtrale de Moscou, les *Izvestia* (15 septembre) annoncent triomphalement au public que l'on ne verra pas cet hiver de pièces de Boulgakov : « Nous ne voulons pas dire par là que le nom de Boulgakov est rayé de la liste des dramaturges soviétiques. Son talent est aussi évident que le caractère réactionnaire de son œuvre. Il s'agit seulement de ses anciennes productions. Le théâtre soviétique n'a pas besoin d'un Boulgakov *semblable*. L'exclusion de ses pièces du répertoire a une importance politique. A plusieurs reprises cette mesure avait été réclamée par les milieux soviétiques, mais les théâtres s'obstinaient. On assiste à une lutte entre les groupements réactionnaires et les groupements progressistes à l'intérieur et hors du théâtre. Quoique un peu tard, ce sont ces derniers qui ont remporté la victoire. »

Le journal n'est cependant pas satisfait du répertoire de cette année. Sur cinquante pièces nouvelles, deux seulement auront pour thème le « plan quinquennal ». Les auteurs dramatiques sont toujours en proie à une « véritable léthargie politique ». D'autre part, les pièces classiques tiennent une trop grande place : 38 p. 100 du répertoire, c'est anormal.

« Si l'hégémonie du répertoire classique était naturelle il y a cinq ou huit ans, actuellement on assiste à un développement quantitatif de la dramaturgie soviétique et la situation doit changer radicalement. »

Chassée de la vie politique et économique de la nation, la bourgeoisie s'est réfugiée dans la littérature et l'art. Il faut l'en expulser :

« Luttons plus énergiquement contre les nouvelles tendances

bourgeoises dans l'art. Mettons l'art au service de l'œuvre de « reconstruction socialiste », tel est le mot d'ordre (imprimé en gros caractères dans les *Izvestia*) qui est donné non seulement aux romanciers et auteurs dramatiques, mais aussi aux cinéastes, aux architectes, aux musiciens.

Eisenstein, le metteur en scène du *Cuirassé Potemkine*, a composé récemment un grand film sur la vie paysanne, une sorte d'épopée représentant la lutte, dans un village russe, entre la routine et le progrès. Sujet excellent pour la propagande, mais il paraît qu'Eisenstein l'a traité beaucoup trop en artiste pur. Pas un mot sur la coopération, qui sert de trait d'union entre la ville et le village, qui fournit aux paysans les machines agricoles. Pas une scène représentant un soviet rural. La réorganisation du village, la modernisation de l'existence paysanne, tout cela a-t-il donc lieu sans la participation du pouvoir soviétique?

Autre grief : Eisenstein a donné du « koulak », du paysan riche, une image édulcorée. Le koulak n'est pas seulement un paysan au gros ventre, qui refuse de prêter son cheval aux autres, et qui assiste presque impassible à la création d'une commune; c'est un ennemi de classe, qui prend l'offensive, s'allie à l'Église contre les novateurs, soudoie des assassins pour exterminer les communistes. Enfin, ce qui est plus grave, les deux principaux personnages du film : la paysanne Marfa et l'agronome, sont ce qu'on appelle en U. R. S. S. des « *sans parti* »; quant au parti communiste, il ne joue aucun rôle, et même le mot « cellule » (*yatcheika*) n'apparaît pas une seule fois sur l'écran... Eisenstein est un grand artiste, très aimé du public, mais qu'il prenne garde ! S'il récidive dans un prochain film, on aura vite fait de l'accuser de tiédeur communiste !

En musique, il faut aussi chasser la bourgeoisie de ses positions. On a, en effet, découvert à Moscou qu'il y avait deux fronts musicaux : le front bourgeois et le front prolétarien. Dans les *Izvestia* du 8 octobre, un certain Tchemodanov affirme que l'ennemi de classe « ne dort pas » et qu'il a pris l'offensive contre le front prolétarien qui est encore très faible.

Pourtant, la musique bourgeoise européenne a fait son temps, elle traverse une crise profonde, comme toute la culture capitaliste : thèmes individualistes, souvent mystiques et

religieux, pas de dessin mélodique net, harmonies anarchistes, rythmes illisibles. « La classe qui meurt, écrit Tchemodanov, s'efforce de cacher la pauvreté et le vide de ses sensations par l'accumulation des procédés techniques. » La pensée musicale des classes capitalistes, dit encore l'excellent communiste, se décompose non pas « de jour en jour », mais « d'heure en heure », et bientôt, du sein du prolétariat, sortiront de nouveaux musiciens, qui s'armeront de la technique prise dans l'arsenal de la culture bourgeoise, et la feront servir à l'œuvre de la construction socialiste. Le prolétariat aura enfin « sa musique », à l'unisson et à l'échelle de la révolution d'Octobre...

Voilà pour la musique et voici pour l'architecture[1].

Cet art est lui aussi très retardataire. Les formes et les méthodes de l'Occident ne peuvent pas servir à l'érection de la cité socialiste de l'avenir. Il faut en finir, en U. R. S. S., avec ce style « américano-européen » dont s'inspirent les architectes soviétiques. Sans doute, la révolution n'a pas encore trouvé son style architectural propre, mais il faut le chercher et mettre la question à l'ordre du jour. En tout cas, l'on ne peut confier « la construction de la cité socialiste à des gens étrangers à la révolution et à l'art révolutionnaire ».

Le communiste Loukhmanov pose en principe que l'architecture a toujours été, dans le passé, une architecture de classe. « Il y a eu celle des féodaux, celle des bourgeois-marchands. Jusqu'ici, la construction a été sous la « dictature du cube ». C'est absurde! Il faut adapter les formes architecturales à la destination des bâtiments. En dehors du cube, il y a le triangle, le cercle, le rhombe. Et Loukhmanov écrit que déjà quelques tentatives concrètes ont été faites à Moscou; rue Bakhmetiev, il y a un nouveau garage qui n'a plus en plan la forme d'un carré, mais d'un rhombe; un club pour les employés de la ville apparaît, vu de haut, comme un triangle isocèle; dans le quartier d'Arbat, on a construit une maison cylindrique; les chambres n'ont pas d'angles où s'accumule la poussière, etc. Et l'auteur de l'article conclut :

« Notre époque, qui estime l'homme, non pas par le costume, mais par sa valeur idéologique, doit estimer également

1. Cf. dans les *Izvestia* du 5 septembre 1929, les articles de Rykatchev et de Loukhmanov.

l'architecture, non pas d'après des façades décoratives, mais d'après sa richesse en nouvelles formes constructives. »

***

Architecture de classe, musique de classe, littérature de classe, tel est donc le leit-motiv communiste. Romanciers, poètes, peintres, sculpteurs, tout le monde doit être marxiste. Douze ans après la révolution, on déclare que l'idéologie bourgeoise a conservé trop d'influence en U. R. S. S. Une campagne vigoureuse doit être menée contre elle, car elle parvient à contaminer même les milieux prolétariens. Les écrivains surtout doivent servir la cause du prolétariat au pouvoir; ils n'ont pas le droit d'avoir leurs conceptions personnelles, car l'individualisme en tout est synonyme de contre-révolution. S'ils ne veulent ou ne peuvent se conformer à la doctrine marxiste, qu'ils cherchent leurs sujets d'inspiration dans l'Europe pourrie, infectée par le cadavre en décomposition du capitalisme...

Il y a, dans tout cela, évidemment, beaucoup de naïveté et beaucoup d'orgueil. Rejeter en bloc tout le passé, c'est un travers propre à tous les révolutionnaires. Chez nous, la Convention s'est livrée aux mêmes excès et a persécuté de même façon les écrivains et les artistes qui ne voulaient pas la servir loyalement. Les uns et les autres devaient avoir un brevet de civisme, collaborer à l'organisation des grandes fêtes nationales, mettre leur talent au service du peuple souverain.

La Russie traverse une crise analogue. Prétendant édifier la société sur des bases nouvelles, le parti communiste ne veut rien devoir ni à l'ancien régime autocratique, ni à l'Europe capitaliste : il croit, il veut croire à l'existence de deux cultures, la culture bourgeoise et la culture prolétarienne; il proclame l'irrémédiable déchéance de la première et l'irrésistible poussée de la seconde. Mais la vie lui démontrera de plus en plus la fragilité et l'absurdité de ses théories abstraites, qui ne sont, au reste, que la caricature du marxisme.

ANDRÉ PIERRE

LA VOLUPTÉ DU MAL[1]

XI

Comme si, déjà, il avait honte de sa décision, il ne revint pas rue Demours. Il dîna chez lui, de mauvaise humeur, disant devant sa femme que les Gina Frémeau devraient être fouettées chaque matin avant de mettre les pieds dans un théâtre, et il passa la nuit à lire pour échapper à son tourment. Lorsque le jour pénétra dans la pièce, il se répétait encore : « On l'attend! Qui l'attend? »

A dix heures, il sortit. Aurélie crut qu'il se rendait au théâtre; il l'avait informée qu'il ne déjeunerait pas.

On ne le vit pas au théâtre; il n'alla pas non plus rue Demours. Son chauffeur, dans la soirée, raconta qu'il l'avait conduit au bois, puis à Versailles, où il avait reçu de lui l'ordre de rentrer à Paris et de se mettre à la disposition de Madame.

Le lendemain, il surgissait inopinément chez Leflon et, sans hésitation, il lui disait :

— Mon cher ami, je me demande ce qui s'est passé en moi avant-hier. Voulez-vous que tout soit oublié? Un mot à Gina et nous reprenons aujourd'hui les répétitions.

Sur la table, il reconnut la lettre et le bleu qu'il avait écrits :

— Déchirez ça et remettons-nous au travail.

Leflon soupira :

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1929 et 1er janvier 1930.

— Ce serait avec plaisir, mais il y a ceci.

Il tendait un papier à Robert Fayé.

Mon cher Directeur, écrivait Gina Frémeau, *je ne vois pas le moyen d'arranger les choses entre monsieur Fayé et moi. Je déteste les histoires. Ne parlons plus de celle-ci. Je suis prête à payer mon dédit, assurée que vous me revaudrez cela un jour. Tout se sait dans notre monde, et je n'étais pas rentrée chez moi que Bersillaud me faisait demander si j'accepterais une tournée en Amérique. Outre les appointements que vous pouvez deviner, cette âme damnée m'informait qu'il se chargeait de mon dédit. Je ne sortirai donc rien de ma bourse. Nous devons traiter ce matin. Laissez-moi regretter sincèrement cette fin de saison manquée d'une façon si ridicule. La pièce est très belle. S'il est vraiment possible de faire revenir les fous à la raison, monsieur Fayé vous remettra quelque jour le soin de monter ses* Scarabées *avec moi. Pour l'instant, nous en sommes au scandale que cela va faire. Ah! mon ami, quelle réclame pour nous tous! Moi, je la regrette, mais bien moins que le motif.*

Leflon téléphonait quand Catherine Senaucourt entra, un journal à la main :

— Je vous dérange?... Bonjour, Robert. Lisez donc, il y a quelque chose pour vous.

Et elle lui tendit le journal.

— Alors c'est vrai, — reprit-elle, — que les *Scarabées* sont dans l'eau?

Leflon raccrocha le récepteur en annonçant :

— Frémeau n'est pas chez elle; on nous téléphonera dès son retour.

Catherine regarda Robert Fayé et, lui posant la main sur le bras, elle lui dit :

— Nous avons un petit compte à régler; voulez-vous que nous profitions de l'occasion? Montez dans ma loge, je vous y rejoins.

Elle demanda à Leflon de lui permettre de téléphoner, appela le numéro de Sudoirot et dit, en faisant un cornet de sa main et en parlant doucement :

— Venez immédiatement au théâtre. Vous n'êtes pas libre? Tant pis! Rendez-vous libre. Je vous attends.

Elle monta dans sa loge, tira le rideau qui calfeutrait sa porte et, se retournant brusquement vers Robert :

— Vous l'avez revue!

Il jeta son chapeau et sa canne sur le divan, s'assit et se prit la tête.

— Mon pauvre Robert! Quelle tristesse d'être un homme à qui l'on peut faire tant de mal et qui peut faire tant de mal aux autres!

Mais une pensée, qui la cingla, lui fit poursuivre durement :

— Si vous croyez que je n'ai pas deviné ce qui se passait, avant-hier quand je vous ai vu rabrouer Frémeau! Je l'ai accompagnée jusque chez elle, je l'ai suppliée de ne pas se monter la tête... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu, et sur quel ton? « Ça n'est pas à lui que j'en veux. » Oui, elle aussi! Vous ne vous imaginez donc pas ce que nous avons fait, depuis des mois, Aurélie, Sudoirot et moi, pour vous garder de tous les sales potins?... Car vous n'avez pas cru que nous ayions cessé de nous fréquenter, tout de même! La Pounianoff aurait triomphé trop commodément... Nous nous répétions, pour nous donner du courage, que ce n'était qu'une fantaisie. Le temps de la fantaisie est passé; si vous ne vous reprenez pas tout à fait, vous êtes perdu, pour nous, pour tout le monde, pour vous-même!

Et, s'abandonnant à la colère :

— Tu t'étonnes de m'entendre parler ainsi... Quand j'étais ta maîtresse, je ne goûtais que le plaisir d'être à toi et je gardais au fond de moi une telle admiration pour toi! Si à ce moment on avait attaqué mon bien, je ne sais pas ce que j'aurais fait... Je n'y ai jamais songé. Insensiblement tu es devenu mon ami. Eh bien, je te défends comme j'aurais défendu l'amant d'autrefois. Et je défends aussi une amie. Je tiens à vous; je crois être digne de vous. Ton foyer n'est pas mon foyer, mais c'est celui de la seule famille que je me sois donnée. Ton affection, ton talent, ta réputation, ta dignité d'homme; tout cela je me sens capable de le défendre, tu entends, comme ta femme le défendra.

Elle s'exaltait :

— Tu n'es qu'un enfant, un gamin; maintenant, tu es un pantin entre les mains de cette femme. Fallait-il, bon Dieu!

que tu l'aimes pour te brouiller avec Sudoirot, un ami de trente ans! Et pour un mot!... Pour un mot? Ah! je t'assure que je l'ai colporté ce mot, avec d'autres au bout!

Elle s'arrêta, en larmes :

— Oui, je pleure, mais c'est parce que je songe à Aurélie. Je lui disais tout à l'heure...

Robert sursauta :

— Tu l'as vue?

— Il n'y a pas une heure. J'étais passée chez toi pour te faire lire l'entrefilet qui m'était tombé sous les yeux ce matin. Je ne t'ai pas rencontré, mais je l'ai vue, elle! Elle avait si bien cru qu'elle avait fini de vider sa coupe!

Et se radoucissant, elle s'assit près de Robert, lui passa son bras au cou et pleura :

— Vois-tu, mon ami, cette femme n'a jamais connu le bonheur de construire : elle n'a jamais eu que la joie de démolir de belles choses. Tu aurais été monsieur Fayé, marchand de chaussettes ou employé au Ministère, elle t'aurait laissé tranquille. Tu es Robert Fayé pour de bon... Allons, allons, aide-nous à te garantir d'elle puisque tu n'es pas capable de le faire tout seul. Si tu ne nous aidais pas...

Elle se leva, les poings crispés.

— Je ne sais pas ce qui arriverait. Tout à l'heure, Aurélie a eu, en me parlant de cette femme, un regard qui m'a donné froid dans le dos. Fais attention! Tu entends bien? Fais attention!

On frappait à la porte. Catherine se leva, ouvrit et dit en se tournant vers Robert :

— Un homme que vous connaissez!

Sudoirot apparut, mais, comme on entendait un pas dans le couloir, il dit très haut, en tendant la main à son ami :

— Bonjour, mon vieux! En voilà une histoire!

C'était Leflon qui arrivait avec la réponse de Gina Frémeau :

— Elle a signé au saut du lit!

Sudoirot, qui n'avait pas lâché la main de Robert, la serra un peu plus fort.

Leflon faisait peine à voir :

— Qu'est-ce que nous allons pouvoir jouer jusqu'au 1er juillet?

— Vous avez le dédit de Frémeau, articula Catherine.

— Oui, le dédit dans ma poche, et les décors et les engagements sur le dos...

— Montez *les Dragons de Villars*, monsieur le Directeur, — plaça Sudoirot, — ou *Phèdre*, ou *Le Bossu*...

— Nous n'avons plus rien à nous dire ici? — demanda Catherine.

— Non, rien, — répondit Sudoirot en regardant Robert.

Et comme il s'en allait le dernier, avant de franchir le seuil, ils s'embrassèrent.

Les trois amis s'étaient retrouvés.

— Sudoirot, j'ai une course à te faire faire, — dit Robert Fayé.

Et Sudoirot répondit comme autrefois :

— Entendu.

Ils marchèrent un peu sur le boulevard.

— Je suis un misérable! — marmonna Robert.

Mais Catherine qui l'entendit lui serra le bras :

— Taisez-vous.

Il les emmena tous les deux chez lui et les retint à dîner.

— Ah! — fit-il à un moment comme si, revenant de loin, il tombait dans la conversation des autres, — je voudrais m'en aller! Si ce soir on m'indiquait un appentis, n'importe quoi d'habitable et de souriant à voir, je courrais m'y enterrer, et je m'y laverais, et je m'y tremperais dans un beau travail.

Ce fut dit avec une telle sincérité qu'Aurélie ne douta pas une seconde qu'il exprimait le fond de sa pensée.

— C'est vrai? — interrogea-t-elle pourtant. — La petite Delahaye m'a parlé, l'autre jour, d'un coin tranquille où son mari l'avait emmenée, à deux heures de Paris; où les Parisiens ne vont jamais.

Robert la regarda et dit :

— Pourquoi pas?... Mais alors, tout de suite.

— Oh oui, tout de suite!

C'était Sudoirot, et il connaissait bien son ami!

XII

A huit heures du matin, Aurélie arrivait à la gare Montparnasse.

Tout était beau, tout l'amusait; Paris s'enfuyait et, ce matin-là, elle ne s'irrita pas de voir ces petites maisons de banlieue, aux murs de carton ou de nougat, qui escaladent, chaque jour un peu plus, les coteaux de Sèvres et de Chaville. Deux heures plus tard, elle descendait à Saint-Leu, traversait la ville, qui est riante, coquette, pleine de jardins, où les rues enjambent la rivière qui tourne, fait semblant de partir et revient muser un peu plus loin, devant les maisons et au ras des terrasses où courent des tonnelles de tilleuls, de vignes et de jasmins.

Elle se fit conduire chez le notaire que lui avait indiqué madame Delahaye, traversa un couloir, poussa un portillon qui ouvrait sur une cour dallée, sertie de plates-bandes. Au fond, une maison cossue du XVIIe avec, dans un coin, la porte de l'étude qui donnait sur la salle des clercs, poussiéreuse, sombre, encombrée de dossiers, imprégnée d'une odeur d'église, d'imprimerie et de tabac mal éteint.

Le notaire avait l'air d'un sacristain qui aurait été aussi l'homme d'affaires de la Fabrique; il regarda d'un œil défiant cette cliente élégante, l'écouta, la jaugea et, passant son regard par-dessus le lorgnon qui lui pinçait le nez, il demanda :

— Que faites-vous, au juste, à Paris?

— Au juste, — répondit-elle, — je suis madame Robert Fayé.

Le notaire eut une petite inclination qui détacha ses épaules du fauteuil dans lequel il était enfoui, réfléchit quelques instants :

— Alors, madame, j'ai votre affaire. C'est une grande bicoque qui réclamerait des réparations, si l'on voulait l'habiter l'hiver; mais pour l'été, c'est sombre, c'est vaste, c'est un peu pourri... Ça vous conviendra.

— Il y a un parc?

— Un parc, madame? Il y a un parc! Des arbres, beaucoup trop d'arbres à mon avis! Mais pas assez d'arbres fruitiers. C'est à l'abandon. Allez-y; je suis sûr que c'est pour vous.

— Et le prix?

— Oh le prix!... Allez-y donc toujours; nous verrons cela quand vous reviendrez.

— Et la contenance?

— Euh! vous savez, à vue d'œil, dans les cinq ou six hectares, peut-être sept; je ne sais pas.

Aurélie avait de la peine à étouffer son rire.

— Est-ce loin d'ici?

— Oh!... voyons, le Logis... Oui, cela se nomme le Logis... Eh bien, le Logis est sur la route de la forêt, à trois ou quatre kilomètres d'ici, peut-être cinq, peut-être un peu plus!

— Sur les confins de la Normandie? — ajouta Aurélie en souriant.

Le notaire la regarda une autre fois par-dessus son lorgnon et, pour bien lui faire comprendre qu'il avait noté la remarque, il se frotta les mains en répétant, madré :

— Oui, sur les confins de la Normandie.

C'était à trois kilomètres de Saint-Leu, dans une houle de grands arbres; il y avait une vaste maison, enrobée de lierre, accueillante comme un vieil évêché. Avec son toit florentin et ses fenêtres à meneaux, elle était un peu théâtrale, mais exquise. Le fermier survint, ouvrit les portes; madame Fayé parcourut le rez-de-chaussée avec la hâte de voir vite si rien n'allait briser son rêve. Quand elle mit le pied sur la première marche de l'escalier pour visiter les chambres, sa décision était prise. Dix minutes plus tard, elle passait le marché sans même aller au fond du parc qui s'ouvrait sur la terrasse du jardin. On lui présenta le jardinier en lui disant qu'il ferait peut-être son affaire si elle n'était pas trop difficile : elle l'examina, trouva qu'il avait une brave tête, qu'il était bien âgé, en effet, mais digne d'intérêt. Elle ne lui demanda pas ses références; elle l'arrêta aussitôt. Le bonhomme en avait les larmes aux yeux. Il dit :

— Je m'appelle Denis.

En regagnant Paris, elle se répétait : « Il s'appelle Denis. » Et elle était heureuse! Ah! heureuse!

Avenue de Messine, ce fut de l'enthousiasme. On convoqua Catherine Sénaucourt, et Sudoirot, et les Nicault. Les domestiques commencèrent à mettre l'appartement dans son costume d'été.

— Vous verrez, mon ami, — disait Aurélie à Sudoirot, — la belle chambre que vous aurez! Vous aussi, Catherine!

Et elle parlait du parc, et des arbres qui étaient si beaux, et de la terrasse.

Robert se frottait les mains et disait :

— Ce qu'on va travailler!

— Ce qui me plaît surtout, — répétait Sudoirot, — c'est que ce vieux-là s'appelle Denis! Je crois que nous ferons bon ménage.

On appela mademoiselle Dupont, pour lui demander si elle était libre de venir au Logis.

Tout s'organisait.

— Eh bien, — disait madame Nicault, — j'en connais qui vont être étonnés par exemple! Notre chère Natacha la première!

Et comme on ne relevait pas sa remarque, elle ajouta :

— Vous savez qu'elle part pour le Midi?

Sudoirot lança, assez fort pour que les paroles de madame Nicault ne prolongent pas leur retentissement :

— Robert, j'y songe! Tu seras à côté de la chasse des Périer! Ça c'est une affaire épatante! J'aurai connu le pays avant toi,

Un peu après, prenant Catherine à part, il lui dit :

— Sérieusement, vous croyez qu'il ne serait pas préférable de mettre les Nicault au courant? De quelles gaffes ne sont-ils pas capables?

— Oh! — réfléchit Catherine, — qu'ils parlent ou ne parlent pas à la Pounianoff... Dans deux jours tout Paris saura que Robert Fayé est à ce « Logis »; et puis, vraiment, nous les ferions tomber de si haut, nos pauvres amis!

Quand ils quittèrent Paris, madame Fayé avait l'impression de partir pour toujours. Elle voyait sa vie devant elle, et rien derrière.

Ils mirent trois jours à s'installer, et, quand tout fut prêt, Robert s'abandonna à la joie. Il fit le tour du parc, contempla les arbres, ses arbres, emmena Denis à Saint-Leu, en ramena un grand tombereau de plantes et deux aides-jardiniers. Le jardin fleuriste fut transformé; le vieux Denis était fou d'orgueil.

Ce matin-là, Robert, qui était descendu dans le parc de bonne heure, rencontra le fermier qui lui dit en se moquant :

— Je crois bien que Monsieur n'a pas encore eu le temps de pousser jusqu'au gouffre. Justement, aujourd'hui, la Bayotte a grossi; c'est le bon moment pour taquiner les truites! Et il y en a.

— Allons-y!

Mais, pensant à Aurélie, il l'appela.

Dans l'air vif du matin, le parfum des seringas et des chèvrefeuilles se mêlait à l'odeur pénétrante des troènes. Des tourterelles roucoulaient au sommet du gran d carolin et, d'un endroit qu'on ne pouvait trouver, une famille d'étourneaux crissaient et sifflaient.

Aurélie apparut et tous les trois s'en furent vers l'extrémité du parc.

Quand ils s'arrêtaient, ils entendaient le vaste bourdonnement des abeilles et des mouches à la cime des tilleuls; par terre, dans le fourré, des merles couraient et faisaient un bruit énorme sur le terrain sonore des feuilles mortes.

Soudain, ils arrivèrent au bout du parc que bordait la petite rivière qui coulait entre les saules et les peupliers. Les arbres escaladaient la pente de l'autre rive.

Un martin-pêcheur passa, trouant le calme de sa lumière.

— C'est par ici, — dit le fermier.

Ils le suivaient en répétant :

— Où est le gouffre? Montrez-nous ce gouffre!

A un détour, ils s'arrêtèrent, muets d'étonnement : il y avait un gouffre, en effet, un vrai petit gouffre dans lequel l'eau se précipitait d'un rocher, bouillonnait et tournoyait en remous épais, frangés d'écume.

Devant eux, des arbres déracinés par une crue, pêle-mêle, enchevêtrés, mais garnis de feuilles quand même, arrêtaient le courant. Une passerelle vermoulue franchissait ce chaos.

— Eh! — fit Aurélie en frissonnant, — voilà un gouffre qui est presque sérieux.

A leurs pieds, l'eau aspirée par un trou se ruait dedans, pour se heurter ensuite au rocher qui la retroussait, la séparait et l'abandonnait à la fosse où se livrait un autre combat. Plus loin, de larges plaques huileuses surgissaient,

se confondaient, s'apaisaient et se laissaient aller, fraternelles, emportées dans la paix du courant.

Ils étaient là en contemplation, devant la colère inopinée de la petite rivière, quand Robert dit :

— Qu'est-ce que c'est? Tu ne vois pas? En face de nous... Un toit!

— Ça, — dit le fermier, — c'est le Pavillon. Autrefois, il faisait partie du château.

— Il est habité?

— Par les rats, oui, Monsieur. Du vivant des anciens maîtres, quand il y avait trop de monde au Logis, des invités couchaient au Pavillon.

— Il y a un joli parc? — demanda madame Fayé.

— Peuh! Il n'est pas entretenu. Mais, madame, vous pouvez bien en faire le tour si ça vous plaît. Quand vous voudrez vous promener par là, vous serez sûre de ne gêner personne. Prenez donc la clé.

Ils traversèrent le pont, parcoururent le Pavillon, qui était un rendez-vous de chasse Louis XIV, pas trop dégradé; puis ils firent le tour du petit parc, si touffu qu'à certaines places la lumière du jour semblait venir de soupiraux.

Un lapin traversa une allée.

— En septembre, — se promit Robert Fayé, — deux jours de chasse par semaine; d'ici là, au travail!

Et s'y mit dans la journée. Le grand calme fructueux de la terre l'avait gagné comme tout le monde. Au delà de la muraille d'arbres qui formait l'enclos du parc, il n'y avait plus rien pour eux.

Robert Fayé pensait-il à Natacha? Parfois, mais il ne cherchait pas à se la rappeler. Ses traits ne se précisaient plus dans sa mémoire, à part quelques-uns, — la pointe de son sourire relevé, ses sourcils haussés... Il pensait aussi à ses bras, mais il se disait qu'elle était morte et il en éprouvait comme une pacification. Parfois, au souvenir des mois noirs, il se prenait à douter de lui. Alors, pour mesurer ses forces, il se jetait sur son travail, l'enlevait allégrement, s'amusait à accumuler les chroniques et, le lendemain, à la vue de ces grandes pages encore chaudes de pensées qu'il remettait à mademoiselle Dupont, il souriait réconforté. Jamais, à

aucune époque de sa vie, il ne s'était senti plus d'aplomb. Quand il faisait un tour dans le parc, il allait vers Denis, lui posait des questions, le félicitait sur ses fleurs, et s'amusait de ses tourments.

Denis avait un ennemi dans la place : c'était le fermier. Chaque fois qu'il allait chercher du fumier, c'était une histoire :

— Encore du fumier! — grognait le fermier. — Je n'aurai quasiment plus de fumier pour mes terres! Qu'est-ce que vous faites de ce fumier? Tu les prends, toi, les intérêts de tes maîtres!

Un qui s'ennuyait, c'était le chauffeur : il ne sortait plus que pour se rendre à Saint-Leu faire les provisions ou pour aller chercher M. Sudoirot ou madame Catherine Senaucourt à la gare. C'étaient les seuls qui, jusqu'ici, avaient été reçus au Logis. Ils apportaient les bruits du dehors, mais des bruits si bien filtrés qu'ils n'avaient pas d'action sur le calme de la maison.

Un soir des derniers jours de juin, Sudoirot qui était resté près d'Aurélie lui dit qu'il avait des nouvelles.

— Mauvaises?

— Excellentes...

— Où est-elle?

— Très loin, du côté du Pôle; ça chauffe quand même. Elle se ferait, dit-on, épouser par son grand d'Espagne.

Il riait en se frottant les mains, se persuadant que les mois qu'on passe à conquérir un titre, on ne les emploie pas à démolir un homme. On pouvait respirer librement au Logis, travailler tout son saoul, et, le soir, dans les rockings, fumer un bon cigare sans redouter rien du lendemain.

— Ah! qu'elle se marie donc! — exclama Aurélie, — et qu'elle trouve à qui parler!

— Peuh! Elle ne trouvera pas toujours quelqu'un pour lui répondre. Les hommes sont assez lâches.

— Attention...

Ils se turent, Robert s'approchait d'eux.

XIII

Sudoirot ne quittait presque plus le Logis. On avait voulu l'installer dans une chambre d'ami du premier, mais il avait tenu à monter plus haut :

— Au second, je vois mieux les arbres.

Il avait, ainsi, tout un petit appartement.

Catherine, un soir qu'elle était là, avait fait porter chez lui par Denis, un pot de basilic et une cage avec un serin dedans. Sudoirot, s'amusant de l'enfantillage, à la première heure du lendemain, avait tendu devant ses fenêtres une ficelle sur laquelle il avait posé du linge; son matelas et ses draps prenaient l'air à une autre fenêtre. Quand madame Fayé était descendue, le serin qui chantait lui avait fait lever la tête; elle était partie d'un grand éclat de rire; Robert était accouru. On s'amusait de la mansarde de Sudoirot; lui s'amusait du bonheur des autres. Voulait-on le surprendre dans la journée? On n'avait qu'à se rendre du côté du gouffre : on l'y trouvait, coiffé d'un grand chapeau de paille, la ligne à la main, silencieux et attentif. S'il n'était pas au gouffre, il était sur le banc de Denis, devant la cambuse qu'il avait baptisée : *La maison du garde.* Denis, sans lâcher ses raclettes et ses arrosoirs, était près de lui : il lui faisait la leçon sur les plantes, sur les oiseaux, sur les animaux.

De temps à autre, Sudoirot bâillait bien un bon coup, mais c'était quand, las d'attendre une touche, il déposait sa ligne et s'allongeait sur l'herbe pour dormir. Les repas commençaient généralement par : « Denis m'a dit une chose très juste », et tout le monde riait.

Un soir, au dîner, Robert Fayé, qui voyait son ouvrage faire chaque jour de grands pas, proposa :

— Mes enfants, il paraît que demain c'est le 1er juillet. Voilà plus d'un mois que je ne suis sorti. Que diriez-vous d'une petite promenade en forêt, à l'aube?

— A l'aube, — reprit Sudoirot, — cela veut dire à neuf heures du matin. Eh bien! je vous conduirai moi-même, parce que je connais des petits chemins délicieux.

— Ah ça! — dit Robert amusé, — tu es donc déjà sorti?

— Deux ou trois fois, pour explorer le pays et pour me

renseigner sur les châtelains. Rien à craindre de leur côté. S'ils te rencontrent, ils penseront : « J'ai dû voir cette tête-là sur mon journal. » Mais ils ne sauront pas si tu es un sénateur ou un apache, et ça n'ira pas plus loin.

Le lendemain ils partirent, assez tard, selon les prévisions de Sudoirot. Les chênes exhalaient déjà leur âcre et chaud parfum de feuilles.

L'auto venait à peine de prendre la grande route qui les menait presque en ligne droite au rond-point, qu'ils distinguèrent un groupe arrêté sur l'accotement.

— La panne! — s'écria Sudoirot. — Regardez-moi cette compagnie de singes! L'un dit, je n'en doute pas : « C'est l'allumage, » l'autre : « C'est la prise, ou le pont-arrière. » Voyez, ce Don Quichotte qui joue des bras!

Ils ralentirent, proposèrent leurs services à la voiture en détresse. On n'avait pas besoin de leurs secours. Ils repartaient quand le Don Quichotte enleva vivement sa casquette et les salua.

— C'est pour vous, Sudoirot, — dit Aurélie.

— Non point! C'est pour nous tous. Vous ne l'avez pas reconnu? Le baron Moreau!... Ça y est! Nous voilà signalés.

Le samedi suivant, Catherine qui arrivait au Logis, tendit *La Vie Parisienne* :

— Lisez! Lisez l'article *Rusticana.*

Il y était dit qu' « aux environs de la délicieuse forêt de Saint-Leu, trop peu connue des amateurs de beaux sites, le célèbre écrivain, R.B.RT F..É, séjournait dans une somptueuse propriété baptisée Le L.G.S; ses hôtes, son inséparable S.D..R.T qui, quoi qu'en aient dit les mauvaises langues de l'hiver, était toujours son inséparable : C.TH.R.N. S.N..C..RT. Il retouche *les SC.R.B..S* dont nous avons été privés au printemps. Ses bestioles s'étaient, dit-on, empêtrées dans certaine toison d'or opulente. Le jeune et brillant auteur en a libéré les pattes. Quant à la toison d'or, elle fera, elle aussi, sa rentrée dès les premiers jours de la saison prochaine, après sa cure d'air frais du côté des fjords de Norvège. Elle reviendra, parce que rien ne vaut le soleil de France pour chasser la mélancolie des brumes. »

Robert, ayant parcouru l'article, pensa tout de suite aux Nicault :

— Les pauvres gens vont croire que nous nous sommes méfiés d'eux!

Aurélie, qui réfléchissait, fit remarquer qu'on les avait prévenus, mais que, en effet, on avait oublié de leur confirmer l'invitation qu'on leur avait faite trop à la légère.

Sudoirot les tira d'embarras :

— Ils sont avertis, n'est-ce pas, maintenant? Eh bien! nous ferons comme si nous ne nous en doutions pas. Je devais aller à Paris demain; je les verrai, et je leur transmettrai votre invitation.

— D'où je sors? — dit Sudoirot, quand il les vit chez eux, — d'un endroit où vous viendrez avec moi. Je vous enlèverai demain matin par le premier train. Ou plutôt vous partirez seuls, parce que moi je suis obligé de vous précéder. A dix heures vous arriverez à Saint-Leu et vous trouverez Aurélie qui vous emmènera en voiture.

Et comme madame Nicault exprimait sa peine de ne plus avoir de nouvelles depuis si longtemps, Sudoirot avoua qu'ils voulaient lui faire une surprise.

— La voici! Ils sont installés, au calme, au grand air, dans une propriété délicieuse. Vous verrez cela!

On parla de cette chère Natacha. Madame Nicault montra les cartes qu'elle avait reçues d'elle :

— C'est bien beau de sa part; elle s'appartient si peu! Dès qu'elle est quelque part, tout le monde la veut... Voyez, cher ami, voyez le beau yacht! Et ces fjords. Et ce pont de navire, avec elle... Nous montrerons tout cela à Robert.

— Gardez-vous-en bien! — dit vivement Sudoirot.

Et, devant la mine ingénue de madame Nicault, il ajouta :

— A ce propos, il faut que j'entame le chapitre des précautions. Vous savez que Robert est en plein travail. Il fait un ouvrage considérable...

— Il travaille trop, — glissa M. Nicault.

— Si vous voulez, il travaille trop; mais enfin, puisque cela lui fait plaisir, comme vous dites, c'est à nous de veiller à ses satisfactions. Donc, pour l'instant, Robert ne veut voir

personne que nous, et vous naturellement; et pour lui conserver l'atmosphère de son travail..., eh bien! ne lui parlons ni de la Russie, ni de la Norvège, ni de l'Espagne, ni de notre Belle Natacha. Sur ce, je vous quitte! A demain. Je retourne au Logis; j'y ai des occupations sérieuses, confia-t-il d'un air ténébreux.

M. Nicault, se frottant les mains :

— Une bonne journée! Pourvu qu'il fasse beau demain! Nous ne l'aurons pas volée! Depuis près de deux mois, nous ne voyons plus personne! Nous avons passé huit jours à Deauville, nous avons fait un tour en Bretagne... Ah! si je n'avais pas eu la sotte idée de faire réparer notre villa de Biarritz, il y a longtemps que nous y serions!

En sortant de chez eux, Sudoirot traversa l'avenue Henri-Martin dont les marronniers étendaient leur ombre jusque dans les petits jardins des hôtels. Des arroseurs abattaient sous leur lance la poussière de l'allée cavalière; une fraîche odeur de terre humide montait de ce sol constamment remué. Les nurses anglaises, avec leurs capotes à brides et leur robe de piqué blanc, poussaient les voitures laquées des poupons et rappelaient de *come here* impératifs les bambins qui les suivaient.

Il songea à la route grillée d'Anglet, aux appels des tramways de Bayonne, aux petites voitures attelées de biques qui soulèvent des nuages de poussière jamais apaisés, aux casernes cosmopolites où s'entassent les baigneurs de marque... Paris, à cette saison, avait son charme.

De Saint-Leu au Logis, madame Nicault n'avait cessé de s'exclamer sur le pays, sur les pâturages, sur les troupeaux de vaches, sur les peupliers de la route, sur le ruisseau d'eau claire qu'ils avaient un moment longé. Elle était dans le ravissement.

Et pendant le déjeuner!... Le melon! Oh ce melon!

Lorsqu'on présenta les truites, ce fut bien une autre chanson. Sudoirot, aidé de Denis et du fermier, était allé les prendre le matin même. M. Nicault n'en revenait pas :

— Voyons! — fit-il gravement, — c'est vrai que c'est votre pêche?

— C'est ma pêche.

— Vous n'étiez pas seul?

— Non, avec ma nourrice!

— Parlons sérieusement. Où avez-vous appris à pêcher la truite?

— Sur le pont des Arts, mon bon ami : c'est l'aveugle qui m'a donné les premières leçons.

On riait.

M. Nicault ne se retint pourtant pas de poursuivre son enquête :

— Faut-il aller loin pour en trouver?

— Jusqu'au gouffre, — fit Sudoirot. — On vous y conduira.

Le café était à peine pris, que M. Nicault pria qu'on le conduisît à la rivière. Il fallut le suivre.

— C'est là que vous les prenez, vos truites?

— Là et ailleurs.

Sudoirot s'obstinait à n'être pas loquace. Déçu, M. Nicault cherchant à se rattraper sur quelque chose, désigna les arbres du Pavillon :

— C'est à vous?

— Ah ça, papa Nicault, vous croyez donc que tout le pays m'appartient, — dit Robert en le rejoignant.

Il lui expliquait ce qu'était le Pavillon, quand il vit Aurélie lui faire signe de se taire. Il était trop tard : M. Nicault avait déjà traversé le pont. On le suivit. Il fallut visiter le Pavillon. Madame Nicault s'indignait de ce qu'on laissât moisir et s'effriter les belles boiseries et les meubles qui auraient eu si grand air dans sa villa de Biarritz, et même à Paris.

Ils avaient repris leur promenade, quand M. Nicault tira sa montre, parut s'abîmer dans une profonde méditation.

— Que faites-vous? — lui demanda Robert.

— Je constate qu'il est trois heures.

— Et alors?

— Alors, rien! Il est trois heures.

— Sapristi! — grommela Sudoirot, — l'air de la campagne vous travaille rudement fort.

Ils s'assirent dans le salon de verdure, tout baigné d'ombre, tandis que Robert Fayé et M. Nicault poursuivaient leur promenade. Au bout d'un moment, Robert revint seul; et

puis, longtemps après, M. Nicault reparut. Et, frappant sur l'épaule de Sudoirot, il reprit, en tirant sa montre :

— Il est à peine plus de quatre heures.

On le regarda, ahuri. Un valet de la ferme vint dire que quelqu'un désirait parler à M. Nicault, qui s'éloigna aussitôt.

On se regardait, perplexes. Il reparut au bout d'un instant, ayant un papier à la main qu'il tendit à sa femme :

— Tu as loué le Pavillon! — s'écria-t-elle.

Et elle tomba dans les bras d'Aurélie, heureuse, des larmes aux yeux, répétant :

— Nous sommes vos voisins! Il ne pouvait pas me faire plus de plaisir. Nous sommes vos voisins!

Et elle se lança tout de suite dans des projets, mélangeant la question de mobilier, de linge, de cuisine...

— Nous ne vous dérangerons pas, je vous en réponds! Vous ne nous verrez pas de la journée... Le soir, quand vous voudrez, nous ferons un bridge.

Songeant qu'elle devait ce grand bonheur à son mari, elle l'embrassa.

Lui, il tentait de conserver son calme. Il raffermit la voix et, se tournant vers Sudoirot :

— Ça n'est pas tout ça! Maintenant il s'agit de prendre des truites.

— Vous êtes monté?

— Je le serai demain.

Il était ravi, le cher homme, ravi de tout, d'avoir retrouvé ses amis, de pouvoir voisiner, pêcher, vivre à l'air en manches de chemise; et, aussi, d'avoir traité l'affaire, comme il disait, à l'américaine!

En regagnant le Logis, Sudoirot eut beau dire à Aurélie qu'il aviserait, elle secoua la tête.

— Je leur avouerai tout, carrément! — reprit Sudoirot.

Avouer que Robert avait été l'amant de Natacha, mettre ces êtres célestes au courant des turpitudes de leur amie, les arracher de leurs idées pour les lancer dans la boue!...

Elle haussa les épaules.

XIV

Depuis plus d'une semaine que les Nicault étaient installés au Pavillon, on ne les avait vus que le soir, lorsque, la journée finie, Robert Fayé enjambait la fenêtre de son cabinet de travail et criait à travers le parc :

— Ça mord?

On entendait, du côté de l'eau :

— Voilà! Voilà!

Et, quelques minutes après, M. Nicault apparaissait, coiffé d'un chapeau de jonc, comme Sudoirot.

Il arrivait, sale, toujours en colère, joyeux. La consigne était levée! Il racontait ses coups; il venait toujours d'avoir la plus belle touche de sa vie. Était-ce une carpe, une truite ou un brochet?...

— Je ne sais pas, mais au moment où j'ai ferré, ah! mon ami! J'ai cru positivement que je ne vous reverrais plus.

Sudoirot ne manquait jamais ces moments-là; il accourait, laissant canne, épuisettes, boîtes à amorces, tout, pour écouter leur ami.

Un dimanche que Catherine Senaucourt était au Logis, Sudoirot lui fit débaucher leur ami Nicault. Pendant qu'elle l'entraînait pour lui montrer quelque chose, il attachait au bout de la ligne de leur ami un hareng saur... Malheureusement le coup ne réussit pas; la ligne, prise par le courant, fila dans les herbes, et M. Nicault, accourant, tira, cassa le fil : une fois de plus, il avait eu la plus belle touche de sa vie.

Une autre fois, on sabla le champagne au dîner : M. Nicault avait, enfin, pris sa première truite.

La joie régnait au Pavillon comme au Logis. On ne sortait plus. Quand il y avait une course à faire à Paris, Sudoirot s'y faisait conduire en auto et revenait bien vite.

— Quelle belle existence sauvage! — disait M. Nicault. — Si nous étions raisonnables, mes enfants, on habiterait là toute l'année.

Un matin, qu'il était devant sa grille, une voiture s'arrêta et une voix cria :

— Coucou! Bonjour, vieil ami!

C'était la princesse Natacha Pounianoff.

M. Nicault tomba des nues :

— Celle-là, ma chère amie, est la plus raide que j'aie jamais vue! Comment diable avez-vous pu nous trouver?

— Mais, — dit très naturellement Natacha, — par le *Figaro*.

— Par le *Figaro*?

Il n'en revenait pas, ayant oublié qu'il avait lui-même, selon sa coutume, donné l'adresse de sa villégiature aux trois journaux qu'il recevait.

— Écoutez, promettez-moi de ne pas répéter ça à Sudoirot.

— Il est donc ici?

Madame Nicault accourait :

— Quelle surprise! Ah! ma chère amie... que je vous embrasse!... Comme vous voilà fraîche, jolie, bien-portante... D'où arrivez-vous? Vous savez que les Fayé sont là?...

— Allons donc! Chez vous?...

— C'est tout comme! Ou nous sommes chez eux! Ce sont nos voisins...; mais vous savez : chut! c'est un secret. Vous le garderez?

Elle lança un coup d'œil à son mari :

— Robert Fayé ne veut pas être dérangé. Il travaille follement, beaucoup trop, car, enfin, si on est à la campagne, c'est pour en jouir. Au Logis, on ne sort qu'à partir de six heures du soir.

— Comment! s'écria M. Nicault qui avait fait entrer la voiture. Vous n'avez qu'une valise. Ta ta ta! Nous vous avons, nous vous gardons!

Madame Nicault recommanda fermement à son mari de ménager la surprise :

— Mais je te connais! Tu ne seras pas depuis cinq minutes avec Sudoirot que tu lui diras que Natacha est ici! Tu ne sauras pas tenir ta langue!

— Je ne lui dirai pas, parce que..., parce que Sudoirot est à Paris. Il reviendra à six heures.

Alors, madame Nicault fut tranquille et ménagea son coup de théâtre.

A sept heures et demie, elle triompha :

— Vous savez que nous avons un invité, — dit-elle incidemment. — Devinez qui?

Aurélie était si loin de penser à Natacha Pounianoff qu'elle s'écria :

— C'est Catherine!

Mais, comme madame Nicault lui répondit « non » de la tête, elle regarda son mari. Robert était gai; la journée avait été bonne. Elle eut le pressentiment que quelque chose d'horriblement triste se préparait.

M. Nicault ouvrit à deux battants la porte du salon et Natacha s'avança, les mains tendues :

— Bonjour, Aurélie! Bonjour Fayé! Bonjour Sudoirot... Vous ne m'attendiez pas?

Elle riait, sans contrainte, sans méchanceté, naturelle.

Pendant le dîner, Aurélie Fayé examinait son mari. Il était resté gai, plein d'entrain, parfaitement calme, tel qu'avant la rencontre.

Sudoirot bavardait avec Natacha et, pour l'agacer, il inventait une histoire :

— Je vous ai aperçue le mois dernier.

— Vous étiez donc dans les mers du Nord?

— Non, j'étais au Palais de Glace.

Natacha Pounianoff protestait qu'à cette époque elle croisait en Norvège.

— Alors, — répartit Sudoirot, — c'est qu'il y a à Paris deux femmes admirables au lieu d'une. Vous et une personne qui vous ressemble diablement.

— Sudoirot ta vue baisse depuis que tu ne prends plus que des ablettes, — plaça M. Nicault qui tutoyait son ami aux heures de joie.

Cependant, Robert avait enregistré le coup avec satisfaction; la croisière de Natacha n'aurait-elle donc été qu'une invention?

Après le dîner, ils se trouvèrent l'un près de l'autre, sur la terrasse, la Princesse dans un rocking, Robert devant elle, debout, la tasse à café à la main et son cigare.

— Cher ami, — lui dit-elle, à mi-voix, — vous ne soup-

çonnez pas que je sois venue ici pour vous rencontrer? C'est pourtant ainsi. J'ai besoin d'avoir un entretien avec vous. Profitons de l'instant qui s'offre : ça ne sera pas long. Voici ce que je tenais à vous confier...

Et, après une brève hésitation, comme ayant pris son courage :

— Un jour prochain, il est possible qu'on vous demande s'il est vrai que vous avez été mon amant? Que répondrez-vous?

— Je répondrai par une gifle si je suppose que je suis devant un provocateur; je répondrai : « Jamais de la vie! » si le personnage qui me questionne semble vous désirer du bien.

— Mon ami, — reprit Natacha avec insistance, — si je vous priais, quel que soit le ton du personnage qui vous parlera, d'affirmer, et même de jurer que nous n'avons jamais été que des amis...

Il ne sourcilla pas. Le sourire aux lèvres, il articula :

— Je jurerais que nous n'avons été que des amis.

Natacha Pounianoff se démonta un peu : ce calme la surprenait. Néanmoins, elle poursuivit :

— Merci, Robert. On vous posera la question prochainement.

— C'est probablement pour un mariage?

Elle le regarda :

— Vous le saviez?

Il inclina la tête : oui, il le savait.

Elle se tut un instant et, semblant se laisser quitter par son énergie, les bras abandonnés, elle marmonna doucement, mais avec une ferveur contenue :

— J'ai besoin de m'éloigner de toi. Il faut que je te laisse à ta vie. J'ai reconnu que je t'étais funeste; rappelle-toi! Je veux m'éloigner; mais, cette fois, comme il faut que le sacrifice soit absolu, je mets une barrière entre nous. Je n'ai pas tant de courage... Si je puis me créer un foyer, sois sûr que je m'y enfoncerai sans regarder en arrière. Si je ne le puis pas, je m'entêterai à croire que j'en ai un et, pour le monde, ce sera la même chose.

Robert, qui maîtrisait mal l'émotion qui commençait à le gagner, lui demanda :

— Qui épouses-tu?

— Que t'importe! Va, mon pauvre amour, laisse en paix le malheureux!

— Tu ne peux pas me dire son nom?

— Tu tiens à le connaître? Il n'y a pas de secret : c'est Don Luis.

— Toutes mes félicitations.

Sa tasse de café tremblait au bout de ses doigts.

Le soir, en revenant au Logis, il dit à Sudoirot :

— Tu le savais, toi, qu'elle devait se marier avec Don Luis?

— Je le savais.

— Tu y crois?

— Et toi?

— Moi?... Non!

— Ni moi, parbleu! — dit le bon Sudoirot en riant aux éclats.

Robert reprit son sang-froid. C'était encore une histoire!

Le lendemain, il se remit au travail avec le même entrain que la veille et Aurélie dit à Sudoirot :

— On jurerait qu'il est guéri.

La princesse Natacha Pounianoff repartit dans la journée. Au dîner, madame Nicault, que les secrets étouffaient toujours, parla d'elle :

— Vous savez la grande nouvelle... Elle se marie.

— Nous le savions, — dit Sudoirot.

— Mais, aujourd'hui, c'est sûr!

Sudoirot se mit à siffloter.

XV

Après la mi-juillet, madame Nicault commença ses malles.

La villa de Biarritz était prête, remise à neuf, agrandie d'une aile qu'il faudrait meubler. On les attendait.

M. Nicault, chaque jour plus farouche, était sur les bords de la Bayotte dès la pointe du matin. Il ne pêchait plus avec une ligne, mais avec cinq : deux à gauche, deux à droite et la dernière qu'il tenait. Des boisseaux d'appât s'en allaient à l'eau.

Il ne prenait plus rien parce que, disait Sudoirot, les poissons étaient gavés.

La dernière semaine de son séjour arriva enfin. Il était dans un état de nervosité extraordinaire; il avait fait faire un vaste coffret pour ranger ses lignes, avec séparations, cases fermées pour hameçons, bouchons, sondes, florence, plomb... Il rangeait son trésor, en modifiait l'ordre, prenait des notes pour améliorer son fonds. Il proposa à Sudoirot de mettre des alevins dans la rivière :

— Si je n'avais pas ma grande bicoque de Biarritz, je resterais ici, avec vous. Mais nous reviendrons l'an prochain, n'est-ce pas? Alors, si nous entretenons notre canton, nous ferons des pêches admirables.

Au dîner, Sudoirot informa la table qu'il fondait avec son ami Nicault une société de pêcheurs, de repeuplement et de culture intensive.

— Vous me verriez à l'article de la mort que vous vous moqueriez encore de moi, — marmonna M. Nicault.

Et cependant on parla d'acheter le Logis et le Pavillon ou, tout au moins, de les louer dès maintenant.

Madame Nicault poussait des soupirs à l'idée de quitter ses amis; Sudoirot la plaisantait.

— Allez-vous en fréquenter des grands d'Espagne et des Russes! Je vous indique un invité à ne pas omettre : Don Luis.

— A propos de lui, — dit madame Nicault, — je compte avoir notre amie Natacha avant de partir. Elle m'a écrit qu'elle ne viendrait pas à Biarritz cette année; cela me contrarie; enfin je comprends qu'elle ne s'appartienne guère en ce moment.

— Vous y croyez donc toujours vous, à ce mariage? — demanda Sudoirot froidement.

Le lustre serait tombé sur la nappe que cette bonne madame Nicault n'aurait pas été plus stupéfaite.

L'avant-veille du départ des Nicault, la Princesse vint passer la journée; elle ne repartit que le lendemain dans une auto qui la prit à la première heure.

Jamais elle n'avait paru moins coquette et jamais elle

n'avait été plus jolie. Pourtant, Robert Fayé, qui l'avait regardée comme une belle chose, n'avait pas semblé se laisser prendre au jeu. Sa femme répétait encore à Sudoirot qu'elle le croyait guéri, lorsque survint madame Nicault.

— Ma chère amie, — dit-elle, — j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Préférez-vous l'apprendre par cette lettre ou par moi?

— Dites-la! Je lirai la lettre après.

— Eh bien, notre Natacha...

— Ne se marie plus, — cria brusquement Sudoirot.

— Vous me faites des peurs!... Eh bien, — reprit madame Nicault, — notre Natacha prend la suite de notre location. Elle arrivera le 1er août... Voilà!... C'est ce matin, avant de partir que tout a été décidé. Aussitôt, elle vous a écrit cette lettre pour vous rassurer.

Aurélie regarda Sudoirot :

— Pour nous rassurer, vous entendez?

Elle prit la lettre :

Ma chère Aurélie, Je deviens ta voisine, et, si tu le veux bien, une voisine qui sera la plus discrète qui soit. Je me tiendrai dans mon coin sans bouger, je me ferai aussi petite qu'il conviendra et ne me servirai, d'ailleurs, du Pavillon qu'entre les voyages que je suis obligée de faire...

— Avouez que cela vous fait plaisir! — dit madame Nicault.

Aurélie voulut répondre, mais Sudoirot la devança :

— C'est moi surtout que cela ravit! Enfin je vais donc faire la connaissance de ce Don Luis! Je lui apprendrai comment on pêche les truites; il m'apprendra comment on pêche l'esturgeon... Notre belle amie a eu là une riche idée! J'ai bien envie de lui télégraphier qu'il y a le choléra dans le pays.

— Oh! vous, vous ne l'aimez pas, Natacha, — soupira madame Nicault.

— Dieu merci, il y en a d'autres qui l'aiment pour moi!

— Que vous a-t-elle fait?

— Chère vieille amie, elle se porte trop bien, elle me décourage. Voilà ma confession, et, si vous voulez qu'elle soit complète, j'ajoute que j'aimerais de tout cœur la princesse Natacha

Pounianoff née Jenny Roubier, si j'avais chaque matin le plaisir de lui faire subir un supplice chinois.

Madame Nicault, qui ne vit là qu'une plaisanterie, rit doucement et dit, bonne femme :

— Vous valez mieux que vous paraissez; mais il faut vous connaître depuis longtemps pour penser de vous le bien que vous méritez.

Quand les Nicault furent partis, la princesse Pounianoff arriva sans tapage : elle se glissa pour ainsi dire au Pavillon.

A peine si, du Logis, on entendit ouvrir les fenêtres et battre les tapis. Pas de piano, pas de chant, juste l'animation d'une maison de bourgeois paisibles.

L'installation se fit en quelques jours, après quoi Natacha envoya un mot à Aurélie : *Puis-je aller te voir?*

Madame Fayé réfléchit avant de répondre.

— Ne brisons rien, — conseilla Sudoirot. — Dans un mois, nous serons débarrassés d'elle, n'est-ce pas? Répondez-lui donc de venir; elle verra qu'on ne la craint pas.

Elle se présenta, coiffée d'un grand chapeau de quatre sous relevé par une boucle de cinq cents louis. Elle avait une robe de linon écrue — rien du tout — une écharpe. Elle était ravissante.

— C'est fait! Je suis châtelaine du Pavillon, mais châtelaine assez volage. J'aurai besoin de m'absenter souvent. A ce propos, comme je n'ai pas une aveugle confiance en mes gens, me permettras-tu de remettre la clé de la maison à ton vieux jardinier? Sous le prétexte de donner quelques soins aux massifs, il verrait si le pillage ne s'organise pas chez moi. Un coup d'œil, c'est tout ce que je lui demanderai.

Madame Fayé prit la clé, héla Denis :

— Tu vas avoir une mission de confiance, — lui dit-elle en riant. — Écoute et prends cette clé.

La Princesse lui donna ses instructions, et Denis, qui exagérait toujours ses actes, enveloppa la clé dans son mouchoir et promit :

— Je la mettrai sous mon traversin.

Le lendemain, vers dix heures, rencontrant madame Fayé, il s'approcha d'elle pour lui confier :

— Rien de nouveau, madame.

— Que veux-tu dire?

Il eut un regard vers le Pavillon :

— Rien de nouveau! Madame la Princesse est partie hier soir par le dernier train. Les domestiques sont encore là.

Lorsque, au bout d'une semaine, Natacha reparut, on la redoutait si peu que les Fayé allèrent dîner au Pavillon.

— Madame, — dit Sudoirot, — ou j'ai encore une fois eu la berlue, ou je vous ai vue à Paris mardi!

— Ah! ça, vous êtes donc de la police! — lança-t-elle en riant.

— Section des étrangers, oui : particulièrement pour la faucille et le marteau.

— Où m'avez-vous rencontrée?

— Près de la gare du Nord.

— C'est possible : cette fois vous ne vous êtes pas trompé. J'arrivais d'Ostende.

Après le dîner, elle dit à Aurélie, assez fort pour être entendue de Robert Fayé :

— Je repars après-demain, ma chérie. Je puis toujours compter sur Denis?

— Certainement.

— Sur moi aussi, — intervint Sudoirot.

— Pris au mot! Voici votre mission : vous me garderez mes lettres. Et si, par hasard, il survenait des télégrammes, vous seriez un ange de les ouvrir et de me les transmettre à Spa, villa Barnof. C'est entendu?

— C'est entendu.

Robert Fayé n'avait pas sourcillé. Mais le soir, en regagnant le Logis, il querella Sudoirot à propos d'une futilité et se coucha de méchante humeur.

Toute la journée qui suivit, il fut nerveux, ne travailla pas, se promena dans le parc, désœuvré, coupant des tiges avec une badine dont il cinglait l'air.

Aurélie qui, de sa fenêtre, le voyait dans cette agitation avait la mort dans l'âme.

— Sudoirot, — dit-elle, — si cela recommençait, je crois que je serais capable de la tuer.

Cependant, l'apaisement se fit, et même, Robert plaisanta :

— Homme de confiance, est-il arrivé quelque chose pour madame la princesse Pounianoff?

— Oui, — répondit Sudoirot, — trois lettres, mais pas de télégrammes.

— Des lettres chargées?

— Ça ne te regarde pas. Je serais révoqué si je parlais. Je tiens à ma place.

Le soir, poussé par une jalousie qui venait de surgir, brutale et impérieuse, Robert, profitant de l'absence de Sudoirot, qui était allé à Saint-Leu avec la voiture, pénétra dans sa chambre, regarda sur les meubles, déplaça des livres, et, finalement, ouvrant un buvard, trouva les trois lettres qui étaient adressées à la princesse Pounianoff : une de Paris avec l'entête d'une maison de couture, la seconde des Nicault et la troisième d'Espagne.

Il se redressa sous le coup, resta stupide devant la certitude qui lui apparaissait, se mordit les lèvres et fit un geste brutal, comme pour écraser quelqu'un d'un coup de poing; puis, se passant les mains sur le front, il sortit, honteux.

A quelques jours de là, dépliant un journal, son regard tomba sur la rubrique balnéaire qu'il ne parcourait jamais : *Spa. — La première réunion des courses a été favorisée par un temps splendide. Remarquée au pesage, très entourée, madame la princesse Pounianoff qu'accompagnait le prince Variskine...* Et plus loin : *... On attend Don Luis... ses appartements sont retenus à la villa Barnof.*

Robert tendit le journal à Sudoirot qui lut l'article.

— Eh bien?... Je ne sais pas si le dénommé Variskine a encore les roubles de l'ancien régime ou si c'est un pauvre moujik; c'est quand même le pauvre Variskine.

Quand Natacha revint au Pavillon, elle n'avait plus la même physionomie. Le soir même de son arrivée, invitée, elle dîna chez les Fayé. Sudoirot, qui se présenta après le potage, s'excusant, remit le courrier à la princesse Pounianoff.

— A propos, — dit Aurélie, — je t'adresse mes félicitations.

— Pourquoi s'il te plaît?

— Mais... pour tes fiançailles.

— Tu les connaissais depuis longtemps?

— Oui : par les on-dit. Je n'y avais pas attaché d'importance.

— Il fallait en attacher, — répliqua la Princesse. — J'épouse un vieil ami. Son père était l'intime de mon mari; nous ne nous sommes jamais perdus de vue. C'est un mariage de convenance et d'inclination.

Robert ne broncha pas, mais il pâlit.

Après le dîner, profitant de la minute où Sudoirot allumait son cigare pendant qu'Aurélie faisait servir le café sur la terrasse, il glissa vivement à Natacha :

— Tu as été sa maîtresse?

— A qui, grands dieux?

— Au Prince?

Elle pinça les lèvres et, doucement;

— Pour un psychologue, ça n'est pas très fort. Si j'avais été sa maîtresse, je ne deviendrais pas sa femme. Non, amour! Je voulais me faire un foyer. Je vais l'avoir. Quand nous voulons quelque chose d'un homme, nous le lui refusons... Tu n'as pas été habitué à cela avec moi, avoue-le! Probablement parce que je ne demandais de toi que toi-même.

— Et maintenant? — dit-il les dents serrées.

— Que veux-tu, amour!...

— Si je te demandais...?

Elle se redressa, lui jetant :

— Je ne m'appartiens plus.

Bien avant le jour, avant que les domestiques fussent levés, Robert descendit de sa chambre à pas de loup, sortit dans le parc et, sans bruit, se dirigea vers la conciergerie. De dehors, il écouta le vieux Denis qui ronflait et il n'osa pas le réveiller pour lui demander la clé, et se résolut à s'en passer.

Devant les fenêtres de Natacha, il fit halte, appela doucement, siffla; il finit par jeter des graviers sur les volets et ne bougea plus.

La fenêtre s'ouvrit.

Il chuchota : « C'est moi » et il s'achemina vers le perron en se disant qu'il fallait que ce fût ainsi.

La porte grinça doucement : sa maîtresse était devant lui.

GASTON CHÉRAU

(La fin dans le prochain numéro.)

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Édouard Bourdet est un auteur heureux. Il n'abonde pas en comédies et ne travaille qu'à coup sûr. La pièce, qu'il livre robuste, méditée, revue avec soin, achevée dans ses proportions, lui « fait » trois ans, au bas mot. Son talent, qui est grand, est marqué de circonspection. D'ailleurs, voyez Bourdet lui-même : l'œil est en retrait sous l'orbite, le nez ne s'avance point, et le front est boisé assez bas. Bourdet ne se dissimule pas, il se protège... Pour la première fois, à la Michodière, il a dédaigné la circonspection, et des critiques assez dures l'en ont voulu punir.

Je m'explique : si, parmi la pépinière des Leroy-Gomez, qu'il met en scène, les Carlos Pinto, tous faibles hommes, parmi le mûr verger de femmes aux seins blets arrosés de diamants, Bourdet eût ménagé la place d'un couple normal, fier et fort, symbole du noble amour et du désintéressement, la louange — je ne dis pas le succès, qui est acquis, et hors de cause — n'eût pas connu de restriction. Mais l'auteur ne se sent pas de goût pour le myosotis. Il n'a admis aucune fleur bleue parmi sa crapule ingénue. Ingénue, car une authentique crapule n'est jamais sans tache d'ingénuité. « La perversité », assure Francis Carco, « est un sentiment pur ». Scrupuleux, Bourdet a banni de sa nouvelle œuvre toute botanique sentimentale, et si quelque midinette éprise persiste à chercher, au cours des trois actes, la bouffée d'air, la gorgée d'eau propres, c'est seulement pour que l'auteur l'en punisse, à la fin, d'une main impitoyable.

Sur quoi l'indignation éclate, — oh! d'une voix discrète, comme enrouée d'un long mutisme. « Eh quoi! c'est cette

poignée de souteneurs en chemises de soie, cette faune marine, qui vont, trois cents soirs durant, à Paris, et autant en province, scandaliser les foules! C'est cela, nos mères, nos femmes, nos grand'mères et nos sœurs? L'étranger, prêt à nous juger sur des apparences déplorables, aura beau jeu... » J'abrège le cliché. Quoique vieux, il paraît neuf et peut resservir demain. Je me bornerai à faire remarquer que le Français autochtone, le héros qui n'est ni mâtiné de Sud-Américain, ni Espagnol, ni Balkanique, ni New-Yorkais, n'apparaît dans *le Sexe faible* que sous les traits, flatteurs si l'on y fait attention, d'un diplomate hors ligne, apte à dénouer tous les conflits, à couvrir de décence tous les scandales, et qui impose, à la plus criarde basse-cour hispano-slavo-américaine, le diapason et les termes modérés d'une conversation bien française. Ce diplomate, c'est Victor Boucher, « Antoine », sorte de maréchal des maîtres d'hôtels, fleur du métier, dépositaire des traditions, capable de saluer avec aisance une Altesse royale, de reconduire à sa chambre un Péruvien saoul, ou de suggérer, le bloc-notes en mains : « Une petite salade? » Le ton précautionneux, le déférent mépris, l'ironie en grisaille dont Victor Boucher enrichit son rôle sont incomparables. C'est l'honneur d'un artiste que de se renouveler alors qu'on le croyait figé et glorieux dans son emploi favori.

La pièce — j'y reviens — tourne autour d'Antoine, ne quitte pas le Ritz, prélasse ses petits héros avides et veules dans le luxe sec des « appartements » et des halls. La banalité des décors, l'absence de moelleux abandons laissent toute sa valeur à la construction de l'œuvre, bâtie selon l'ancienne et magistrale manière de Labiche et de Gondinet. D'un peloton de personnages trois ou quatre couples se détachent, qui pour se joindre, qui pour se délier, et la maîtrise de l'auteur consiste à ne les point perdre de vue, à les soutenir devant l'obstacle, les pousser pour qu'ils avancent et leur donner, tour à tour, devant nous, la première place. On ne connaît pas de meilleur meneur de ce jeu qu'Édouard Bourdet.

Madame Leroy-Gomez est un monstre, — comme beaucoup de mères qui ont une lourde progéniture. — Il se trouve que ses enfants, à part une fille qui se débrouille dans la

couture, sont des garçons, trois garçons mollement élevés. Mais elle ne sait pas très bien — ayant elle-même cédé son beau mari à une Américaine, contre une rente — qu'un jeune homme à marier ne doit pas faire état de sa seule beauté, et de ses séductions physiques. On n'a sans doute instruit madame Leroy-Gomez que de la stratégie brutale, coups de main et guets-apens qui servent à marier les filles.

Elle a tout ensemble de la candeur et la manière maquignonne. Ses deux aînés ont trouvé la provende légitime, assurée, chez des héritières espagnole et argentine. Reste à caser le dernier fils, Jimmy, lustré comme un merle, la main fuselée et la taille ployante. Le temps presse, l'argent manque; une Bostonienne méfiante hésite autour de la belle proie qui, nonchalante, se laisserait presque aller aux bras de Nicole, midinette du type classique, laborieuse, honnête, bien éprise de Jimmy. Qui sait? Jimmy, qui a du sang d'honnêtes bourgeois français, irait jusqu'à travailler aux côtés de Nicole? Il est vrai que Nicole porte les traits charmants de mademoiselle Janine Merrey... « Je n'ai pas mérité ça! » s'écrie la mère déchirée. Rassurons-nous : je vous ai dit que l'auteur de *le Sexe faible*, piétinant toute idylle, n'a consulté que son propre scrupule : Jimmy épousera l'Américaine.

Les deux premiers actes brillent de mots, de rebondissements gais et amers, d'insolence. Le troisième acte, en se bornant à imiter les deux premiers, paraît moins bref. Et j'espère qu'on a renvoyé à leurs petits lits blancs deux enfants qui apparaissaient, vers minuit moins un quart, le temps de s'exprimer en grandes personnes cyniques.

Jeanne Cheirel (madame Leroy-Gomez) porte un rôle énorme, le plus long de la pièce, et le plus exposé. Car elle n'y peut apporter que son magnifique talent, tout de rondeur, de brusquerie intolérante, d'émotion — ah! créatrice de « madame Peloux », dans *Chérie*, comment pourrais-je vous oublier? — elle semble, ici, prendre conscience parfois de l'indignité de son personnage, et le rudoyer. Il eût fallu, à la place de Cheirel... je cherche... je ne trouve personne... et je me rappelle l'élégante, la frivole, adroite, Juliette Darcourt, de qui l'inconscience évaporée eût allégé, blanchi le rôle.

Suzanne Dantès, en Espagnole épousée « pour la peseta »,

justifie tous les mariages d'amour. Accent authentique, douce sensualité, elle est parfaite. On n'a pas applaudi mademoiselle Delyne, la fiancée américaine, autant qu'elle le mérite. Mesdames Janine Merrey, Nadine Picard, Grumbach savent composer un rôle. Et Marguerite Moreno fulgure dans un de ces rôles brefs qu'elle accepte, depuis quelques années, avec une feinte modestie, le rôle d'une comtesse vaguement slave, mûre, d'une élégance satanique, qui achète — et marchande — les faveurs des beaux jeunes hommes. Composition périlleuse pour toute autre artiste! Mais madame Moreno — long corps sinueux dans une robe d'or, face-à-main arrogant, la jambe aisée et la main admirable — fait si belle figure en aristocrate dissolue, qu'on l'applaudit avant même qu'elle ait parlé. On l'applaudit davantage après.

Je suis moins contente des hommes. Mais leurs rôles sont plus ingrats. Fernand Fabre n'a pas l'habitude d'être lucrativement beau, ni Hériat. Pierre Brasseur (le petit Jimmy immolé à l'Amérique) n'est pas, cette fois, excellent. Un *outsider* cueille, dans une plate-bande vaseuse, la grosse part des lauriers : José Nogaro, dans un rôle de naïve petite fripouille péruvienne, est bien près de jouer en grand artiste.

La pièce réalise des recettes énormes. Un murmurant public la gourmande, paraît-il, un peu, tous les soirs, juste assez pour s'excuser du plaisir qu'il y prend. En dépit des efféminés qu'elle met en scène, c'est une œuvre du genre mâle. En face d'elle, plaçons la comédie de Léopold Marchand, *Durand bijoutier*, qui ne craint pas d'affronter les comparaisons, ni d'ailleurs de braver l'honnêteté. Car Marchand brave l'honnêteté, si l'on y prend garde, bien plus que ne fait Bourdet. Seulement on n'y prend pas garde, car la pièce est femelle. Mon jeune collaborateur de *Chéri* et de *la Vagabonde* souffrira que je m'explique. D'abord racontons au bref ses trois actes.

Durand, bijoutier, a une femme charmante, un commerce qui lui fait la vie large. Rien ne menace cette double sérénité, sinon justement la fadeur, l'hypochlorhydrie, oserai-je écrire, son imperturbable bonheur. Au bout de dix années sans nuage, il se sent « tout chose », bâille nerveusement, languit, affecté d'une boulimie de l'aventure. L'aventure

survient, banale à souhait, sous les traits de la petite femme quelconque, facile, roublarde. Ce n'est rien, — c'est moins que rien, — c'est un peu de plaisir sans danger?... Durand apprend, au milieu de sa vie, qu'il n'y a pas de plaisir sans danger. Le choc sensuel étoile le vide cristal où il mirait son honnête, son insipide félicité. Il pénètre, courbé, dans l'obscur domaine des sens et ses complications farouches. Il s'y débat, s'y meurtrit à l'étroit; sa femme le regarde souffrir, et l'aide, le libère avec le plus délicat héroïsme, en se blessant elle-même. Elle allège le mensonge étouffant qui charge deux époux, confiants autrefois jusqu'à l'imprudence (la pièce s'intitulait *Jouons à tout nous dire*). A la confiance mutuelle, elle sait bien que le temps est venu de substituer une compatissante dissimulation; grâce à elle, Durand pourra alléguer le « rendez-vous urgent », l' « affaire inespérée », pour fuir vers de méchantes filles tentantes, menteuses, inconnues. Madame Durand elle-même, charmante, à demi délaissée, ne tournera-t-elle pas, parfois, un regard troublé, une bouche émue vers l'ami du ménage, qui a l'habitude de plaire aux femmes? Tant est qu'une épouse ne doit reculer devant rien, pour conserver à un mari préféré le cœur, sinon le reste, de sa femme...

Vous voyez combien la pièce se fait hardie. C'est, je crois, la meilleure pièce de Léopold Marchand, mais il est permis de balancer entre *Durand* et *Nous ne sommes plus des enfants*, l'une et l'autre pièce abondant en sincérité plus étonnée qu'amère, et fleuries encore toutes deux d'une jeunesse qui est celle de leur auteur, notoire bien avant la quarantième année.

Il est difficile à un auteur dramat que de cacher son âge. Ne plaignons pas Léopold Marchand de vouloir se vieillir devant le public. Se vieillir, se noircir, c'est le point d'honneur des jeunes. De là vient peut-être que l'amertume de Marchand nous laisse souriants, et que la rigueur de son introspection, quand il « joue à tout nous dire », garde les grâces qu'on voit aux adolescents débauchés.

Je ne suis pas convaincue qu'il lira ces lignes avec plaisir. On ne l'a pas habitué à le trouver très jeune. Dès dix-huit ans il avait l'attitude, l'importance et la sage assurance d'un éléphant rose, à tel point qu'il pouvait, enjambant les stages,

écrire des drames pleins de foi quand ses pairs n'en étaient encore qu'au désenchantement total. Avance considérable, qu'il sut conserver, et qui lui permet de se jouer des obligations de son âge. Avoir « tantôt » quarante ans, c'est pour un auteur dramatique — et même un auteur, tout court — ne point perdre de vue qu'il aborde le moment qu'on nomme force de l'âge. O vertu, ô poison des mots! Quel travailleur cérébral, obsédé par une formule, ne s'est soucié, entre trente-huit et cinquante ans, de « faire viril »? A quarante ans, Bernstein lui-même était scrupuleusement brutal...

Une précocité athlétique a sauvé Léopold Marchand, qui est un jeune homme, du souci d'écrire la « grande » pièce, tourment de l'auteur arrivé. La grande pièce, il l'a donnée voici quelque dix ans, et ratée. Quelle chance! Il en est tout délivré. Il peut se fier à son talent véritable, ne plus renier son don comique, — rappelez-vous *la Femme du jour*, le premier acte de *Nous ne sommes plus des enfants*, écoutez ce mélange d'émotion quotidienne, de rire triste, de gaîté gambadante, qui éclaire mainte scène de *Durand*. Il peut s'abandonner à un succès qui l'a mené vite, et loin.

J'ai traité, plus haut, de « femelle » la comédie du Théâtre Saint-Georges, en l'opposant à la pièce « mâle » de la Michodière, distinction qui ne vise ni les auteurs, ni leur forme d'esprit. Les œuvres dramatiques, comme les œuvres littéraires, ont un sexe. Voyez combien, pour trois ou quatre métèques qui vivent des femmes ou de leur femme et ne s'en cachent pas assez, la pudeur s'est émue! Dans le refus de l'auteur, buté à ne point séduire le public par l'offrande d'un couple de colombes pures; dans la grossièreté même de certaines répliques, une sorte de rugosité, de mauvaise grâce, précisent le sexe de la pièce.

Place Saint-Georges, l'adultère, la fausse confiance et la fausse confidence remplacent, entre deux époux qui s'aiment, un bonheur brouillé de gris auquel ils ne croyaient plus. La fidélité conjugale ici se fait traiter, comme on dit, de tous les noms, un bas-empire charnel s'entr'ouvre... Et vous croyez que le public bronche? Pas de danger. Il se laisse envoûter par le ton modéré d'un dialogue plein, d'où débordent l'angoisse en demi-teinte, l'insidieuse et naturelle audace. Il

s'écrie : « Comme c'est vrai! » chaque fois que l'extrême adresse, le bon ton d'une « situation impossible » requièrent à la fois sa complicité, sa rougeur et son applaudissement...

L'auteur n'a pas hésité à marier de nouveau Blanche Montel à Jacques Baumer. Blanche Montel est au plus savoureux moment de sa beauté et de son talent. Quelle joue suave, et quelle maîtrise de soi! Quels yeux, tout assombris d'une grande prunelle, et quelle simple émotion!

Jacques Baumer n'a rien changé au Baumer que nous aimons. Nous ne nous lassons pas d'aimer sa sensibilité bilieuse, ses brusques abandons de timide, son étonnement de souffrir.

Jean Wall continue. Je veux dire qu'il acquiert, jeune, la sûre science qu'on admire, trop tard, chez de vieux comédiens, y compris celle du geste. Vive, rusée, Madame Yo Maurel plaît beaucoup dans une courte scène. Et Bénard prête une élégance, une justesse de ton irréprochables à l'ami du ménage Durand. Mademoiselle Germaine Auger, novice encore au théâtre, n'a déjà plus rien à y apprendre. Elle s'est glissée si adroitement entre Maud Loti et Christiane Dor, empruntant un peu à celle-ci, un peu à celle-là, que personne ne lui chicane plus une place où elle insinue son corps très mince, ses noirs cheveux plats, et ses yeux mobiles, d'une vaste superficie.

COLETTE

TABLEAUX DE PARIS
ET D'AILLEURS

ÉCRIT SUR UN CARNET. — *En regardant mademoiselle Chanel, dans la petite pièce qu'elle s'est réservée, en haut de sa maison de couture.*

Risquons-nous de perdre notre temps à fixer des images qui ne mériteront plus quelque jour de retenir l'attention? Qu'en savons-nous?

M. G. Lenôtre, qui connaît tant de choses parmi celles précisément qui donnent à un temps sa nuance, sa saveur et son caractère, nous disait combien il est souvent frappé de l'absence de documents sur des personnages auxquels l'*Histoire* (tout court) ne peut assigner de place, mais auxquels celle des mœurs devrait en réserver une considérable pour l'influence qu'ils ont exercée sur leur temps.

Seulement, ceux qui rédigeaient leur journal ne trouvaient pas toujours utile d'en parler et ceux qui par la suite ont rédigé leurs mémoires, les croyaient oubliés et leur image superflue. Du fait même qu'ils portent le nom de *Mémoires*, c'est-à-dire qu'ils contiennent ce que la « mémoire » a gardé de la plus longue partie d'une existence, des *mémoires* signifient que les choses entendues, considérées, accomplies ont déjà reçu un classement. Elles ont été filtrées, mises au point. Le travail du temps s'y trouve marqué, c'est-à-dire que bien des événements sont tombés à l'oubli et nombre de personnages effacés.

Mais, pour ceux qui rédigent leur journal presque quoti-

diennement, l'embarras devient bientôt très grand de savoir jusqu'à quel point supprimer certains personnages.Des raisons que le temps ne prend pas en considération leur avaient fait croire qu'ils étaient susceptibles de durer. Ces raisons venaient de l'amitié, de la tendresse, de l'émotion, de la sensibilité, parfois même de l'influence de la température sur leurs nerfs. La jeunesse, l'inexpérience suggestionnent le charme de certains êtres, mais ce charme n'était pas vain. S'ils avaient été ambitieux ou s'ils avaient plus longtemps vécu, peut-être estimerait-on aujourd'hui qu'ils méritaient que l'on se soit occupé d'eux.

Nous avons vu le cas pour Marcel Proust. S'il était mort quelques années plus tôt, son enfance et sa jeunesse fussent demeurées indifférentes aux psychologues qui s'y intéressent aujourd'hui si passionnément. Ceux mêmes qui avaient écrit sur lui de son vivant, n'auraient peut-être pas maintenu dans leurs *souvenirs* sa figure indécise et souriante, son rire, sa curiosité, sa bienveillance spontanée et sa spirituelle malignité, son goût de la mondanité et de certains potins. Mais il y eut la suite surprenante de ses livres successifs, depuis longtemps conçus...

Un homme mort cinq ans avant Proust et qui eût écrit sur lui dans ses *mémoires* ne l'eût certainement pas fait comme il traiterait ce sujet à présent, même s'il avait complètement cessé de le voir cinq ans avant sa fin. Dans leurs récits, les auteurs refusent à des gens qui n'ont pas percé l'originalité et le caractère et ils en fournissent démesurément à d'autres, qui n'en étaient pas tellement pourvus qu'ils l'assurent, mais qui ont réussi. C'est le danger des mémoires.

... Je remets mon carnet dans ma poche, car j'aperçois le regard de mademoiselle Chanel par-dessus l'épaule d'une demoiselle drapée d'une mousseline raide qui est l'ébauche d'un modèle du printemps prochain. Un grave monsieur et une dame agenouillée enfoncent des épingles de tous côtés dans ce mannequin vivant

La pièce où seul je demeure immobile et assis, est à moitié remplie de rouleaux d'étoffes. Les dessins en sont dans les tons bruns ou bis assez fortement marqués, dessins de l'Orient désert, l'Orient noir, tissés pour l'Occident. L'éclairage est

produit par toutes sortes d'appareils différents conçus pour éviter la lumière directe qui fatigue la vue. Dans la cheminée, brûle un feu de bois et, sur la rue Cambon, une fenêtre est entr'ouverte...

Mademoiselle Chanel regarde la robe de mousseline raide. Une sorte de volant plat tourne autour du corps... La personne qui la porte demeure vue de dos, figée, entre les deux collaborateurs, qui sont comme les donateurs sur chaque volet d'un retable, l'une agenouillée, l'autre, l'homme, debout, le front incliné par la méditation. Un silence, pendant lequel on entend la crépitation timide des tisons.

— Eh! bien, voilà, mes amis, vous pouvez vous retirer... C'est bien... Et ce n'est pas encore ça... Nous verrons... Ne nous pressons pas... Pour l'instant, contentons-nous d'améliorer la mode de cet hiver...

Et se retournant vers moi :

— Nous ne savons pas ce que cela donnera... Peut-être par terre... (Ici le geste d'une lourde jupe touchant le parquet) ou peut-être encore plus court que l'année dernière! (Ici un mouvement de la main pour marquer le dessus du genou... Et un sourire à la fois sibyllin et gavroche, à travers lequel se devine on ne sait quelle réminiscence du sourire de M. Renan.)

Le *modèle* est parti, suivi de ses deux tortionnaires amènes.

Debout, entre la cheminée et le grand miroir à trois faces qui reflète sa robe sombre et les nombreux rangs de perles qu'elle porte avec ce sans soin qui est d'une apprentie ayant autour du cou les laines et les fils nécessaires à son travail, ou bien celui d'une impératrice dont la parure est plus un uniforme qu'un plaisir...

— La mode!... a-t-elle dit... Mon Dieu, ceux de mes confrères qui peuvent avancer là-dessus des choses définitives sont heureux! La mode?... Moi, je ne cherche qu'une chose : embellir!... Ainsi, j'ai cinq ou six mannequins, depuis plusieurs années déjà. Je les ai tellement transformées, elles sont devenues tellement plus jolies, que je ne sais pas si je ne devrais pas en changer, parce qu'il va me devenir difficile d'aller plus loin.

(*Ici, le sourire de M. Renan.*)

Le marquis de L..., *entrant* : — Tu n'as pas un peu d'alcool, Coco? (C'est ainsi que de longtemps ses familiers, nomment mademoiselle Chanel). Il faisait un froid dans ce cimetière!...

— Ça s'est bien passé? demande *Coco*, en déroulant une pièce de ces étoffes qu'elle vient de faire tisser dans une usine considérable qu'elle a créée tout exprès.

Jamais je ne saurai qui l'on enterrait... Une employée de la maison, un membre de l'aristocratie?... Le froid n'eût pas été différent, d'ailleurs, au cimetière, ni l'intonation de mademoiselle Chanel pour s'en informer.

— Regarde s'il reste du porto, — dit-elle en désignant la cheminée, à M. de L... Celui-ci prend une bouteille, la soulève, la regarde par transparence aux clartés des phares à feu invisible et la repose sans mot dire...

— Comment trouvez-vous ces appareils d'éclairage? — demande mademoiselle Chanel en désignant une coupe nickelée au sommet d'un long tube... — Étienne de B... est allé me choisir ça, ce matin. Lorsque je dois rester des heures et des heures ici, je ne puis plus supporter cette atroce lumière dans les yeux, dit-elle, en désignant le plafonnier à cristaux, du genre gracieux mais démodé... C'est comme la chaleur du chauffage central. Parfois, je vous assure, je tombe...

Pendant un mois, il va falloir faire les modèles, sans désemparer, pour montrer la collection au début de février... Je n'ai plus un instant... Je...

Lorsqu'elle parle de son métier, les yeux noirs de cette femme, l'une des plus intelligemment actives de son temps, brillent d'une lueur de diamant. Je ne pense point qu'elle tente rien sans raison. Elle ne mêle pas les couleurs comme un de ces peintres, dits coloristes, pour le plaisir. Elle n'amplifie ou ne simplifie point sans un but. Embellir! Mais, aussi, permettre à la femme de vivre selon les possibilités que lui offre son temps.

— Rallonger les robes, *le soir*, — disait-elle avant-hier à dîner, — soit, mais pour le jour, presque pas, à peine... A quoi bon!...

Elle portait pour la première fois, ce soir-là, une ample jupe blanche à bandes de dentelle fine qui semblait une resti-

tution des modes créoles, aux îles. Et, par une association qui n'était certes point l'effet du hasard, elle portait sur les épaules un collier de rubis et de diamants acheté en Angleterre, ayant, dit-on, appartenu à l'Impératrice Joséphine. Collier assez profusément orné mais léger, pâlissant la chair au voisinage des rubis. Les boucles noires des cheveux formaient une masse sur le front. Dans son ample jupe transparente, elle jouait devant les miroirs, avec le sentiment d'avoir créé du nouveau ou ramené du connu en l'améliorant. Les bracelets de poussières de diamant mêlées de rubis, la fleur de l'épaule, tout donnait un ravissant spectacle. Et puis, assise, la belle arrivante s'était mise à parler avec le sérieux d'un homme de lois sur les retraites ouvrières et ensuite de l'installation d'un central électrique dans sa maison,— comme un ingénieur.

Et je pensais qu'il n'est point de réussites durables, — car il en est d'éphémères — qui ne soient justifiées.

A un déjeuner où elle savait tenir avec sa nonchalance brûlante et son regard bleu de fauve persan, madame Colette s'amusait à trouver pour les convives des analogies avec quelque animal sauvage ou domestique, après que mademoiselle Valentine Tessier eut reçu la licorne, mademoiselle Chanel désira se voir attribuer aussi l'accolade d'une image choisie dans la faune.

Aussitôt Colette : — Ah! vous, je ne dis pas que je ne vous verrai pas sous la forme d'un beau petit taureau noir!...

Et, comme il y avait là, après le repas, une photographie d'elle, Colette la lui dédicaça sous cette forme... Et Gabrielle Chanel partit, avec son sourire à la Renan, retrouver cette pièce encombrée et nue. Elle y passe la plus grande partie de ses jours, en haut de la maison où l'on accède par un escalier aux parois de lames de miroirs accouplées qui donne l'impression du vide et de l'immensité. Elle s'en alla vers cette petite pièce où elle ne demande que de voir de plus en plus clair et de ne pas étouffer, au sommet de la ruche qui fait vivre quatre mille employés et ouvrières, avec son état-major d'artistes et d'aristocrates, de Londres, de Paris et de Pétersbourg, dont elle sait adapter même les défauts, ce qui dénote une science plus profonde ou plus instinctive des hommes que

de les manœuvrer par leurs seules vertus. On cite d'elle sur tout cela des phrases qu'il faudrait pouvoir rapporter et qui pourraient former un amusant paragraphe au livre de Machiavel.

Elle est à la fois le Prince et le Premier Ministre. Elle renouvelle l'impulsion quotidienne et prévoit le lendemain. Et lorsqu'elle fait donner quelques coups de ciseaux ou piquer une épingle dans le *modèle* de mousseline raide, c'est un peu comme si elle dévêtait davantage ou parait les femmes du monde entier.

Le soir, elle dînera devant son jardin de l'avenue Gabriel, dans une pièce aux murs recouverts de livres, entre de grands paravents de laque. Et comme, elle ne peut jamais demeurer en repos, elle entreprendra de guérir ses convives de tous leurs maux en leur faisant un discours sur la médecine allemande.

***

Train de luxe de jour. — *Pullmann Paris-Méditerranée.* Grands wagons surchauffés qui évoquent un hall d'hôtel roulant. Boiseries d'érable, appareils d'éclairage d'opaline, lumière diffuse et adoucie des boudoirs. Sur les panneaux, décorations de verre moulé de Lalique, femmes ou oiseaux.

Dans ce dernier mot du confort et du luxe des voyages se mêle au français, l'anglais et au moderne des réminiscences de William Morris. Si l'état du progrès l'avait permis, nous avons l'impression que ces wagons n'eussent pas été différents de ce qu'ils sont, pour nos parents. Ils mêlent on ne sait quoi de préraphaélite à l'avion. La baronne Deslandes revue par Titayna. Ils sont rayon de *Primavera*, wagon-lit et boutique des Champs-Élysées, palace d'avant et d'après-guerre.

Une page de Morand dans un volume de Wilde.

Explique qui pourra, mais nous verrions bien plus à sa place sur ces boiseries une tête de Burne Jones ou de Dante-Gabriel Rossetti, qu'une composition de Picasso.

Dehors, sur la campagne rayonne un soleil glacé. Puis vient la brume, à Mâcon, puis à Lyon la pluie... Avignon surgira des eaux avec la nuit.

Le train glisse. Ce que des voyageurs — d'ailleurs peu cultivés — peuvent avoir emporté pour lire en une journée est inimaginable! Beaucoup somnolent, les mains à plat sur le livre, à la manière des pythonisses qui lisent les yeux fermés. Il nous semble pénétrer dans la vie secrète de ces gens commodément enfoncés dans leur pullmann et qui ont repris leurs songes familiers. Les lèvres s'entr'ouvrent, on craint d'entendre, un prénom. L'esprit dont nous ne sommes point maître nous impose des ressemblances. Nous créons des filiations. Il semble qu'à sommeiller ainsi légèrement, certains individus mettent autant d'impudeur que dans la nudité la moins contrainte... Leurs baisers, leurs serments infinis...

renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes?...

Après les avoir vus sommeiller, nous les verrons manger, puis digérer et dormir. A la fin d'une journée, avec lesquels de ces gens-là voudrions-nous encore entrer en relation?

Une dame qui fait quelques manières et qui lit, se penche vers le fauteuil voisin dans lequel se trouve étalée toute sa mère. Je l'entends dire le mot : *rigolo* (à propos du livre). Rien n'est plus vulgaire que l'accent donné à ce mot. Pourtant, la dame qui ne se doute pas que j'ai entendu, de ma table, où je coupe pour la cinquième fois une page libre, la dame a repris son air d'infante à la George Ohnet égarée dans le sleeping de Dekobra.

De l'autre côté du compartiment, un ménage de Courteline. Une dame attentive auprès d'un mari qui aurait longtemps voyagé pour placer des articles de première nécessité. L'un de ces deux monstres se laisse adorer par l'autre, avec cynisme. Pendant le repas, nous touchons au vaudeville. L'époux plus que sexagénaire et asthmatique dévore en se plaignant de tout. L'épouse amollie lui coupe la viande avec les yeux, l'arrête de boire d'un battement des paupières. Et, toujours geignant, notre don Juan crache, peste, fait revenir dix fois le garçon.

Train de luxe,

Un couple d'Américains est calqué sur ces Français. Mais il se trouve de biais, derrière moi et je renonce à lui. Un omnibus inconfortable et étroit, du temps de Daumier, n'était pas autrement garni. Seulement, au lieu du boulevard des Filles-

du-Calvaire, c'est la Saône prête à se jeter dans le Rhône que j'aperçois à travers la buée qui couvre les vitres.

Et je ne sais pourquoi je crois entendre encore M. Léon Barthou me dire avec philosophie, d'un livre mal écrit, vulgaire, mais paraît-il amusant et qui en était à je ne sais quel centième mille :

— Çà se lit beaucoup dans les trains!

A quoi j'avais répondu : — Les trains de plaisir!

Et à quoi mon interlocuteur avait riposté :

— Mais, vous ne vous êtes donc pas aperçu que, maintenant, le public des trains de plaisir est celui de tous les trains!...

***

Lyon. — La ville qui ne semble vouloir parler ni à l'imagination ni au cœur. Cette volonté de se contraindre et de ne point faire effort pour plaire aux autres ou se plaire à soi-même, apparaît plus encore avec l'hiver.

Grands ponts, grands quais, grandes rivières, grandes places, grandes rues. Tout cela gris.

On comprend que Lyon ait enfanté Puvis de Chavannes.

Ce qui s'invente pour le confort et la douceur de vivre, ce qui révèle l'élégance du goût est, pour ainsi dire, absent ou caché. Trop caché[1].

Avec le nouveau train de jour, Paris est à six heures d'ici, Marseille à quatre.

Marseille est une femelle, une rude diablesse, auprès de ce Lyon qui est mâle, manufacturier, mais chenu et triste.

On croirait plutôt la ville de la laine que celle des soieries. Et encore plus celle de la houille.

Attila, pour descendre vers la Méditerranée, Attila passerait par ici.

Un Lyonnais, charmant, érudit, qui aime les belles éditions, mais aussi les lettres et la peinture, et la grâce des femmes, et qui sait tout ce qu'une seule fleur peut témoigner d'intentions et de désirs dans une chambre, me disait tout à l'heure qu'il n'a pas encore compris pourquoi ses compatriotes sont

1. Je ne veux pas croire à l'absence puisque nous connaissons l'admirable musée des soieries.

affligés de cette qualité poussée à l'excès de la privation de tout luxe.

L'aspect de la ville semble à peine plus animé, réchauffé par ces journées de fêtes familiales. Ici, les magasins n'offrent point, comme à Marseille ou à Nice, ces excès d'éclairages multicolores et changeants, ces illuminations qui mettent un peu de féerie à portée de tous les yeux. Nous avons, cependant, déjà franchi deux méridiens depuis Paris. Nous ne trouvons même point ces apparences de bombance bourgeoise qui font à Strasbourg ou à Lille, devant certaines dindes, certains pâtés, entassés dans les étalages, s'éveiller les désirs des passants.

Les deux restaurants que l'on cite toujours à Lyon pour des quenelles de brochet ou certaines poulardes ne se révéleraient pas au voyageur non prévenu. Les cafés ne cherchent pas l'éclat.

... Félicitons-nous de la belle harmonie en brun majeur de cette ville si importante. Sa prospérité, sa solidité ne cherchent pas la publicité. Le badaud, la femme désœuvrée ne trouveront point aux devantures d'aliment à leur faiblesse. L'étranger d'un soir n'est arrêté par aucune de ces fantaisies, — enfantines certes, — dans lesquelles les directeurs de cinéma se plaisent à piquer l'attention. Nous sommes dans une grande place forte, une cité où les Facultés étalent de longues façades sur lesquelles des noms glorieux et sévères sont gravés.

... On se demande en parcourant Lyon, si c'est un excellent emploi des richesses que de les dissimuler avec tant de rigueur, comme devant offusquer le cerveau ou le cœur? Ce doit être un mauvais raisonnement que ceux qui possèdent soient condamnés à offrir le spectacle de la médiocrité. Le luxe de bon aloi et de bon goût est un stimulant au travail. Les devanciers de ceux qui possèdent ont commencé par être des ouvriers, aussi, des *canuts*.

La ville de la soie, devrait offrir aux étrangers ce qui se fait de plus beau chez elle et qui est partout ailleurs si médiocre, depuis que la soie est devenue végétale. Le satin à l'éclat argenté, aux demi-teintes fluides, aux reflets changeants n'est qu'une mauvaise contrefaçon de ce qu'il était. De la matière la plus lumineuse, la plus riche, il est passé à un état

inférieur. L'autre jour, mademoiselle Chanel disait que devant l'affreuse qualité de la soie végétale, elle rêvait de faire tisser pour les robes du soir des étoffes de la laine la plus pure, sans mélange et qu'elle pensait donner ainsi cette impression de véritable luxe que n'offre plus la soie.

Lyon s'est laissé prendre par Marseille le rang de seconde ville de France, la soie végétale fait la guerre à la soie naturelle. Peut-être la *Foire de Lyon*, qui couvre de ses écriteaux bleus les routes de France, à longueur d'année, se suffit-elle pas à combattre la défaveur qui menace l'une des plus belles industries françaises.

... Le passant qui traverse cette belle cité sans éclat, qui semble redouter les lumières du soir et la douceur de vivre, le passant se dit que les Lyonnais riches doivent se rendre fréquemment à Paris... mais il voudrait trouver un peu plus généreusement, — pour les Lyonnais sédentaires et pour lui-même — Paris à Lyon!

***

Riviera. — Ce n'est pas encore ce qu'on appelle *la saison* dans le Midi. Ou bien c'en est une intermédiaire, qui prélude à la véritable. Mais elle offre plus de caractère quant à la population, non point la niçoise, car celle-ci est autonome. Elle est toujours à peu près pareille, avec sa vitalité, son relief, la grâce que lui assure un sang vif, mais qui perd de ses qualités, comme presque tous les sangs, à l'exportation. Les bons vins *de pays*, ainsi, s'appauvrissent en s'éloignant du lieu de leur production.

C'est la population flottante mais stable qui m'intéresse à ce début d'année, ces transfuges, ces déracinés venus de plein gré en apparence, mais attirés par des forces et une logique implacables. Des angoissses analogues, celles de la mort, de la vieillesse, celle de la souffrance causée par les intempéries, l'envie de prolonger les faciles plaisirs : voilà rassemblés des individus qui composent une patrie nouvelle. Que d'autres, ainsi, se jouent des frontières naturelles et de ces lignes sinueuses formées de petites croix, qui bordent sur les atlas des régions différemment coloriées!... Les peuples, tels qu'ils sont représentés par les recensements, se divisent en une

infinité de catégories, que l'aristocratie, la religion catholique, la race israélite, l'art, les sciences, les armées, se partagent, non pas en étendue, mais en hauteur, en couches d'atmosphère. Sans compter les passions, les vices et les erreurs de la nature, qui compartimentent encore ces zones diverses, à l'infini.

La Côte d'Azur est un champ d'observation de ces zones, à tel point mêlé, que les isoler devient bien difficile, mais on y trouve aussi des *nuances* d'individus, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs.

Les décisions des femmes sont plus influençables et moins influencées que celles des hommes. Lorsque les inquiétudes d'un foyer, les angoisses et les occupations d'une famille ne les tiennent plus ou ne les ont jamais tenues, lorsqu'un grand amour n'a point barre sur elles, la plupart agissent à la merci d'impulsions dont elles ignorent la conséquence initiale et les conséquences à venir. Elles sont exceptionnellement capables de porter tous les sentiments plus haut que l'homme ne les porte. Mais presque toujours à condition que ce soit seulement au bénéfice d'un homme.

Celles que je vois ici, nous les avons connues, à Paris ou à Londres, à Pétersbourg, à Madrid, en puissance d'un amour, d'un mari, d'une famille. Elles régnaient sur cinq, sur dix individus, sur un groupe, sur une société. Elles vivaient pour un homme, pour une famille, pour un monde, pour un art... L'homme est mort. Les familles sont vite dispersées par le temps. Le monde est le plus mouvant des groupements, et pour les femmes, l'art c'est presque toujours celui du théâtre ou du chant, ennemi, à de rares exceptions près, de la maturité...

Les femmes — qui redoutent avec raison plus que les hommes les ravages du temps, puisque, sinon la beauté absolue, en tous cas le charme de la jeunesse, leur vaut cette compagnie des hommes dont les exigences de la nature leur ont fait la première des nécessités, — les femmes sont en majorité dans cette population parasite et régulière de la Côte d'Azur.

On les a connues chez elles, dans le luxe d'une fortune que l'activité, l'intelligence du mari alimentait sans répit... Elles étaient : Madame X..., la belle Madame X... Elles ont porté des

titres, elles ont été servies par des domestiques qui remplissaient l'air de leur chambre des mots comtesse, marquise, princesse, qui leur étaient dès le réveil, un adoucissement, incompréhensible mais certain, à toutes sortes de petits maux quotidiens. Elles ont eu des maris ambassadeurs ou ministres. On les a vues monter des escaliers à des fêtes, entre des haies de gardes républicains et recevoir sur la pénombre à reflets *vin de Bordeaux* des avant-scènes, l'adulation et la curiosité d'une salle de gala... Elles se sont dévouées à la carrière de dramaturges dont les journaux, chaque matin, donnaient la feuille de température et la feuille de location... Elles ont fait l'admiration de cet être écervelé, bonasse, cruel et sympathique à la fois qu'on nomme *le public*, par leur fidélité à un grand homme du moment.

Le temps a passé. Vous les imaginiez demeurées sous le même vocable. Elles ont, en effet, disparu de ce qu'on appelait *la vie parisienne*.

Elles sont ici. Mais renouvelées. La couleur des cheveux, les manières, tout est refait, jusqu'au nom. Vous voyez des tables à des dîners de palaces dont pas un des convives du sexe faible ne porte son nom d'autrefois. Vous les reconnaissez peu ou très bien. Elles ont des *restes* ou des *débris*. Ou bien elles sont transformées à miracle. Elles ont rajeuni sur ce que vous les avez vues quand vous aviez vingt ans. Ce sont — à quelques pas — des jeunes femmes à la mode nouvelle, qui s'étaient fait couper les cheveux il y a trois ou quatre ans et qui commencent à attendre qu'ils rallongent. Elles ont gardé leurs anciens bijoux auxquels des nouveaux se sont joints... Et quelques perles de plus, de celles dont on ne saurait jamais dire si elles sortent des *Galeries Lafayette* ou de chez Cartier. Elles ne sont point seules. Un homme, presque toujours plus jeune qu'elles, les accompagne. Vous les croyez en puissance de gigolo sur le retour. Vous hésitez à saluer. Vous allez leur donner leur ancien nom. Elles vous arrêtent. Elles ont l'habitude. Elles vous présentent leur nouveau mari. Un mari qu'elles ont depuis quelques années ou quelques mois.

Elles ne sont plus Madame X..., mais Madame Z... Elles étaient *la belle* ou *la célèbre Madame* X... Elles sont *Madame Z...*, tout court. Il est à remarquer que celles qui portaient un titre

n'en ont plus et que celles qui ne semblaient point destinées à en porter jamais sont pour le moins princesses. De toutes manières, elles sont heureuses. Elles ont tué le passé. Elles l'ont si bien enseveli qu'elles ne paraissent pas en avoir rien gardé... Elles ont oublié le théâtre, les planches et, sur les scènes des casinos, lorgnent avec curiosité les actrices venues de Paris, en représentation... Les nouvelles ou bien qui ne faisaient que *figurer*, du temps qu'elles étaient vedettes.

Vous croyez rêver. Votre mémoire fait passer sur l'écran de votre cerveau des *vues*, enregistrées jadis et que vous aviez oubliées...

— « Nous sommes là... Nous sommes toutes là!... » susurre le diable à votre oreille... « les veuves, les annulées, les divorcées, les plaquées, les demi-dames, les étoiles de strass, les héroïnes de chroniques scandaleuses, les éternelles lâcheuses — fixées, enfin! »

Mais en quel état! Dans quelle jeunesse incroyable, à jamais transitoire, provisoire, facile à porter. Plus de famille. Plus de ces anciennes relations qui appareillaient les situations, les fortunes, les grades, les ambitions, les amitiés jadis nouées, devant les corbeilles de table des dîners et qui n'évoquent plus, lorsqu'on en retrouve les survivants, que les deux piliers en forme de borne arrondie qui marquent l'entrée du *Père-Lachaise*.

Non, non, pas de *Père-Lachaise*, pour elles! Il y fait trop froid.

Elles dormiront leur dernier sommeil sur une hauteur plantée de cyprès, d'où les voiliers ont l'air de mouettes effleurant la mer azurée. Le marbre de leur tombeau demeurera blanc, — comme les campaniles des casinos... Ces casinos qu'elles pourraient apercevoir si (comme elles y comptent bien) le bon Dieu leur permettait de sortir des sépulcres pour courir à ces délices que, dans leurs petits os privés de moelle et de chair, elles brûleraient de goûter encore!

***

Vieux Nice. — Devant les hôtels, le long de la *Promenade des Anglais*, entre le jardin Albert-Ier et le Palais de la Médi-

terranée, les tables sont servies. Des gens déjeunent au soleil ou à l'ombre des parasols, le 31 décembre. Beaucoup d'automobiles dont les nickels étincellent. Des femmes vêtues de clair, des mouettes sur les galets, des palmiers très hauts, vers l'extrémité de la Promenade, à l'abri des maisons. Le Nice de Marie Bashkirtseff. Des palmes souples, tendres et bleues, comme à Majorque.

Nous gagnons le vieux Nice. Ce Nice-là, c'est toutes les villes de la Méditerranée, dans leurs rues étroites, leurs boutiques obscures et fraîches, leurs senteurs de saumure et de fruits, de végétations encore tièdes et de viandes frigorifiées qui attendent le ver. Une population aux cheveux noirs épais et luisants et au teint mat. Le soleil ne descend point jusqu'à la rue. Des linges qui sèchent drapent les étages supérieurs. Une vapeur d'huile chaude erre dans l'air. Cette jeune marchande de nouveautés semble un camélia, dans un album de Grandville. Le sang est plus rouge dans la pénombre des pays chauds. Les mouches vont survivre à l'automne après avoir survécu à l'été. Le pain a la mie blanche et les draperies viennent d'Elbeuf. Des ceintures d'élastique rose dans les vitrines. Des pantalons et de petites chemises de soie saumon, pour dames qui ne sont pourtant point légères. Le Niçois aime à s'amuser gentiment, mais il n'entend point que son épouse manque à ses devoirs. D'ailleurs, beaucoup de gentillesse dans tout ce verbiage, mais j'incline à croire que l'on trouve moins de penchant à l'infidélité parmi cette population brune et ardente que dans certaine pâleur nordique, plus dissimulée, plus rêveuse et capable de partir sans avoir dit mot. Ici, l'on se menace, sans doute... Mais sans jamais penser véritablement à ne pas rester.

Un restaurant se cache, ou, s'il ne se cache point, demeure difficile à découvrir, dans ce dédale où la fraîcheur du soir tombe sur les épaules dès midi. La maison est si vieille qu'elle « s'est ruinée » selon l'expression d'un voisin, à qui nous demandions notre chemin. Des madriers, des troncs de pins largement équarris soutiennent la façade et barrent la rue. Je demande si l'on peut déjeuner... La salle est pleine. Les fourneaux brûlants et actifs. Dans l'arrière-salle, qui fut la cave, en contre-bas, les déjeuneurs se serrent les coudes. Des musiciens

italiens jouent avec furie des airs que l'on croit toujours reconnaître, même nouveaux et qui offrent, comme cette cuisine sourdement à l'huile, une saveur pareille.

Les tonneaux sont entassés, au fond. Les musiciens à demi dissimulés par un pan de mur. Deux ou trois grandes tables réunissent des habitués. Le patron parle niçois. Il tient autant, j'imagine, à la réputation de ses réparties qu'à celle de sa cuisine. On lui répond d'une table à l'autre. L'unique fenêtre sur une rue étroite encombrée par les madriers ne laisse filtrer aucune clarté. Des appareils électriques répandent entre les poutres une lumière toujours identique. Il y a là des Parisiens mêlés aux Niçois. Les *spaghettis* sont remarquables. Le *sabayon* est exquis, velouté, chaud, consistant et fluide à souhait.

Après le départ des musiciens, la salle se vide peu à peu, car nous sommes venus tard. A la grande table, en face, il ne reste que deux hommes, que nous n'avions pas encore aperçus, mêlés à leurs voisins et voisines. L'un, d'âge mûr, l'autre jeune, les cheveux épais et ce visage un peu mou et sans hâle, des gens qui ne voient point le soleil. Ils se sont mis à fredonner, d'une voix si juste et si fraîche, si musicale, un air du *Roi d'Ys*, que je dis avec autorité :

— Ce sont des choristes ou des instrumentistes de l'Opéra.

Comme je parlais, ils se lèvent. Le plus jeune s'en va vers le portemanteau et en revient coiffé d'une casquette de conducteur de tramway.

Il y a là-dedans tout Nice, et peut-être, toute la côte, — jusqu'à Naples!

***

La Dame aux Camélias. — Dans l'air de Nice, cet hiver, dans le pastiche d'été rayonnant se dissimule certaine mélancolie que l'on respire avec la senteur des eucalyptus le long des murs de propriétés anciennes ou devant les corbeilles de quarantaines roses et blanches des villas. Le maquillage de la nature est délicat, son visage resplendit, mais sa santé est fragile... Une sérénité factice l'embellit. Une mélancolie indéfinissable se dissimule derrière sa parure. J'avais un peu oublié la Riviera d'autrefois. Tant de caravansérails écrasent

la côte. La vitesse des autos a changé le rythme de naguère. Certaine image que nous n'avons pas connue et que nous nous faisions de la côte, l'hiver, entre Mérimée et Maupassant, entre le Monte-Carlo de 1870 et celui des *Ballets Russes*, entre le Cannes de la Villa Périgord et celui de M. Cornuchet, reprend vigueur, tout à coup.

Certaines demeures préservées, dans la végétation tropicale qui était à la mode au temps des tournures, nous font brusquement penser aux Slaves de Cherbuliez, à des héroïnes de M. Bourget qui marquent si parfaitement des époques successives. Le charme d'un pays n'est pas toujours dans son extrême ancienneté ou son excessive jeunesse. Il est des temps intérimaires. Nous leur tenons par des fibres encore vivantes. Ils évoquent ces visages bien aimés sur lesquels nous voyons poindre la décrépitude et flotter, comme des barques retenues à l'ancre, les vestiges de la jeunesse en allée...

Dans ce printemps, qui n'est pas le printemps, — mais plus doux — et qui est l'hiver, nous évoquons des fourrures légères. Nous évoquons le temps où les phtisiques venaient à Menton, avant que les tuberculeux ne fussent condamnés aux neiges. Et, sur les affiches de casino, nous lisons *la Dame aux Camélias*. Il est des pièces qu'on ne songerait pas à représenter ici, mais la *Dame* fait des salles combles, interprétée par mademoiselle Cécile Sorel, qui semble bien avoir réalisé là l'un de ses meilleurs rôles.

J'ai possédé, je ne sais plus ce qu'elle devint, une facture de cette Marguerite Duplessis, qui servit de modèle à Dumas pour *la Dame aux Camélias*, une facture de marchande de modes. Les sommes étaient dérisoires. C'était vers 1840. Il y a quatre-vingt-dix ans. Mais, pour payer ces sommes dérisoires, dont l'accumulation formait un total tout de même important, la pauvre fille qui aimait le plaisir et que la ville tuait, la pauvre fille lutta jusqu'à la dernière minute. Elle mourut à vingt-quatre ans. Toutes les grandes comédiennes se sont essayées à ce rôle, dans lequel Sarah Bernhardt paraissait inimitable.

Mademoiselle Cécile Sorel surprendrait par son luxe la charmante Marie Duplessis. Elle avait l'épiderme diaphane et la lèvre écarlate et ces yeux à fleur de tête, qui sont parfois

le signe de la tuberculose. Mais il est convenu que le rôle de la *Dame* est un rôle *élégant*. — « Et puis, comme disait un jeune homme derrière moi à sa mère, qui accusait l'actuelle Marguerite Gauthier de vraiment trop de prodigalité : « Et puis, moi, maman, si je n'avais pas vu Cécile Sorel avec des robes pareilles, je ne croirais pas avoir vu Cécile Sorel!... » Car mademoiselle Sorel a sa légende, elle aussi, et qui sans doute lui survivra, comme la sienne survit à Marie Duplessis. Elle incarne la prodigalité, le luxe, l'audace dans l'élégance, une recherche, une fantaisie et un goût, dont l'assemblage, qui risquerait de nuire à toute autre, réussit avec elle d'une façon toujours surprenante. Il est beau pour de jeunes êtres de voir interpréter les chefs-d'œuvre par des artistes s'étant fait une légende et créé une personnalité en dehors des conventions. Ils en reparleront à leurs petits-enfants.

Allons-nous voir *la Dame aux Camélias*? Non, ma foi, mais : Cécile Sorel *dans la Dame aux Camélias*. Je n'y ai jamais vu que Sarah Bernhardt et la Duse. Elles donnaient autre chose, qui ne devait rien offrir de commun avec le jeu de la créatrice de 1852, madame Doche. Les époques ont leur Phèdre, leur Dame aux Camélias. Ce qui est bien surprenant avec mademoiselle Cécile Sorel, chez qui tout surprend si fréquemment, c'est qu'elle pourrait jouer sans ces magnifiques robes de plumes d'autruche dans lesquelles elle vêt son héroïne et qu'elle y serait encore la seule comédienne de ce temps qui puisse donner tout ce que nous attendons d'émouvant, d'humain, d'arbitraire et de charmant du rôle.

Elle va plus loin que la vie.

Nous ne venons pas demander autre chose au théâtre.

Elle est belle, elle est miraculeuse, elle se fait accompagner d'un comédien qui joue fort bien, qui porte un grand nom de France et qui est son mari, devant Dieu et la Loi. Pour la moindre de ses apparitions, nous lui voyons porter une de ces robes drapées sur un buste de proportions parfaites et qui a porté ou portera probablement plus de toilettes qu'aucune femme n'en porta. Où sont les sept cent cinquante robes de l'impératrice Joséphine lorsqu'on songe à ce que mademoiselle Sorel, qui part dans trois jours pour Athènes et qui s'embarque ensuite pour l'Égypte, peut traîner après soi?...

Une affiche de Drian la représente en pied, coiffée d'un casque de modiste surmonté de plumes, comme une Minerve de Rubens. Un Rubens de la rue de la Paix. Des rangs de perles, des draperies de Largillière ou de Nattier... Nous songeons à ces apparitions de Mistinguett qui changent en Olympe un paradis de Montmartre. Mais, ici, nous sommes en présence d'une *royalty*. L'auteur du sketch n'est point un revuiste de profession, c'est Molière ou Dumas fils... L'un des secrets de cette femme dont la renommée est universelle et qui est toujours assurée de faire salle comble où qu'elle joue, c'est d'avoir mêlé certains genres, élargi, comme à leur manière les grands artistes d'autrefois, un domaine menacé. Les suites de Rubens sur Marie de Médicis, les *Noces de Cana* du Véronèse, sont en réalité jumelles de ce que mademoiselle Sorel entend apporter au théâtre. Vous lui donnez Augier, — elle vous rend Tiepolo.

Mais elle sait aussi devenir humaine... Une jeune dame de la société, mère d'un bébé de deux ans et qui franchissait, pour la première fois de sa vie, le seuil d'une loge d'actrice, dans ce splendide désordre des tournées qui environne mademoiselle Sorel, s'écriait devant moi, toute en larmes, l'autre soir, après le quatrième acte d'*Anna Karénine*, avec une simplicité touchante, en s'essuyant les yeux :

— Alors, ma chère Cécile, maman, vous aussi?

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AUTOUR DE NAPOLÉON

Napoléon, par **Emil Ludwig** (traduction de Alice STERN). *Payot.* — **Napoléon, l'homme du devoir et l'amoureux**, par **Arthur-Lévy**. *Calmann-Lévy.* — **L'Empereur dans sa vie privée**, par **Arthur-Lévy**. *Calmann-Lévy.* — **Napoléon, l'homme**, par **Dmitry Merejkovsky** (traduction de DUMESNIL DE GRAMONT). *Calmann-Lévy.* — **Souvenirs de la comtesse Rasponi**, publiés par le comte **J. B. Spalletti**. *Perrin.* — **Drouot et Napoléon**, par **W. Sérieyx**. *Tallandier.* — **Le général Lasalle**, par **Marcel Dupont**. *Berger-Levrault.* — **Description des passages de Dominique Fleuret**, publiée par **Fernand Fleuret**. *Firmin-Didot.* — **Napoléon**, son histoire racontée par un vieux soldat dans une grange, par **Honoré de Balzac**. *Duchartre et Van Buggenhoudt.* — **Un grand profiteur de guerre sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, G.-J. Ouvrard**, par **Arthur-Lévy**. *Calmann-Lévy.*

M. Ludwig a entrepris d'écrire l' « histoire intérieure » de Napoléon, de reconstituer « cette grande chaîne de sentiments qui fut la vie de l'Empereur ». Les campagnes et la stratégie l'intéressent peu. D'autres, estime-t-il, ont traité ces questions mieux qu'il ne saurait le faire. Ce qui retient son attention c'est l'évolution de la pensée politique de Bonaparte, les révélations de son caractère, de son cœur. Dans cet ordre d'idées une lettre d'amour, une parole adressée à un grenadier, un conflit de famille, ont évidemment plus de valeur qu'un plan de campagne.

L'essentiel du travail de M. Ludwig a consisté précisément à grouper les documents les plus révélateurs de la nature profonde de Napoléon. Les citations dans son ouvrage sont abondantes et souvent fort longues. C'est ainsi que le récit de l'entrevue de l'Empereur avec Lucien (entrevue au cours de laquelle l'Empereur tenta

d'arracher à son frère une promesse de divorce, afin de faciliter sa propre rupture avec Joséphine), récit qui est dû à Lucien lui-même, se trouve reproduit *in extenso* dans l'ouvrage de M. Ludwig où il occupe plusieurs pages...

M. Ludwig fournit en somme tous les éléments qui peuvent permettre à son lecteur de composer un portrait de Bonaparte à une époque donnée. Mais il se garde de faire la peinture lui-même. Ce n'est certes pas qu'il n'en ait pas le moyen, mais il se méfie des formules, qui semblent donner une valeur de durée à un sentiment qui ne fut que passager. Avant tout la vie est mouvement.

En glanant et rapprochant des phrases, nous démêlons sans doute l'opinion de M. Ludwig, mais il ne tient pas à la mettre en avant. Son but est de rassembler les informations ou les textes d'où pourra se dégager spontanément, devant les yeux de chaque lecteur, une image de l'Empereur. La méthode est théoriquement impeccable, pratiquement elle laisse dans l'esprit des impressions un peu confuses.

Quand on a terminé ce livre, dont l'une après l'autre toutes les pages ont donné un vif plaisir, on s'avise qu'il n'est pas une seule ligne constructrice qui se dégage avec netteté de cette masse imposante. Notre esprit français a besoin de soutiens plus fermes, de thèmes mieux dégagés...

Cela dit, reconnaissons que M. Ludwig a réussi à installer en lui un esprit d'impartialité auquel peu d'écrivains ont atteint. Il admire profondément l'Empereur, mais il ne cache pas ses erreurs. Il énumère maintes preuves de grandeur, de bonté, et quelques unes des manifestations de cette admirable et rare vertu que Napoléon poussa à un si haut degré, la reconnaissance, mais il ne cherche pas à effacer les traits d'orgueil excessif ou de dureté (il raconte longuement cette folle revue de Boulogne, entreprise pendant une tempête, et qui causa la mort de nombreux marins), ni à atténuer les fautes. Il est clair qu'il y en eut trois essentielles : la guerre d'Espagne, entreprise dans des conditions impardonnables, la campagne de Russie, qu'un Caulaincourt déconseillait courageusement en accumulant les raisons d'abstention les plus frappantes, enfin l'octroi de royaumes aux membres de la famille impériale. A ce propos M. Ludwig a montré avec beaucoup de finesse les hésitations de l'Empereur entre le principe révolutionnaire qu'il avait été amené à incarner et le principe de la famille et de l'hérédité, vers lequel son atavisme corse et des sentiments d'un égoïsme bien naturel l'inclinaient. C'est en effet une des contradictions les plus étonnantes de cette merveilleuse aventure que l'aspect révolutionnaire de l'action de l'Empereur en Europe (M. Hanotaux l'a bien dégagé, dans cette

revue même, en plusieurs études d'une lucidité admirable) et les dispositions despotiques qui déterminèrent la création et la refonte des royaumes européens. Il est certain que, vers 1810, l'Empereur a connu le vertige de la puissance. Les revers l'ont ramené à plus de sagesse et de simplicité. Et il n'a jamais été plus grand que captif.

Les transformations du caractère, M. Ludwig, impartial et « dynamiste », en rend bien compte et les explique judicieusement par les circonstances. En lisant son récit de la campagne d'Italie, on voit très bien comment Bonaparte, dépossédant un roi, et créant un État nouveau, a commencé de percevoir qu'il lui serait aisé de refaire les cartes politiques. Pourtant on n'a pas le sentiment que son appétit ait considérablement grandi avec le temps; les moyens de le satisfaire lui sont devenus plus aisés : voilà tout. Il a toujours rêvé d'être le maître. Au début son regard était fixé vers l'Orient, à cause des souvenirs d'Alexandre et puis parce que les grandes entreprises paraissaient là-bas d'une réalisation plus facile. Ensuite l'expérience lui a montré ce qu'on pouvait faire en Europe et il a commencé de construire un Empire européen, sans renoncer au reste à l'Asie. Cet appétit solide n'étonne nullement M. Ludwig qui est d'un pays où rien ne paraît plus beau que le désir de conquérir l'univers.

Pourtant, sans méconnaître la force de cet instinct, M. Ludwig estime que Napoléon souhaita toute sa vie la paix, et que ce sont ses adversaires qui l'ont, à chaque fois, entraîné à des guerres qu'il ne désirait pas. Il entreprend quelque part de le prouver, quitte à laisser entendre ailleurs que les campagnes d'Espagne et de Russie étaient évitables... Quitte encore à reconnaître qu'après la campagne d'Italie le Directoire voulait rendre nos conquêtes transalpines pour négocier sur le Rhin et obtenir une paix durable, tactique à laquelle Bonaparte, que les possessions lointaines et les risques qu'elles entraînent n'inquiétaient pas, refusa de souscrire. Et voici un exemple des oppositions qui ne gênent pas M. Ludwig; elles correspondent peut-être dans une certaine mesure, à des fluctuations réelles de l'Empereur, mais privées de commentaires troublent pourtant notre esprit français.

M. Ludwig ne croit pas au patriotisme de l'Empereur. Napoléon eût agi de même partout, pense-t-il, et s'il a aimé la France c'est qu'elle l'avait choisi. Il juge que, vers 1810, Napoléon fut plus européen que français et essaie de montrer qu'au début de sa carrière Bonaparte songea à libérer la Corse de la France. M. Ludwig, ici je crois, se trompe. Si Napoléon avait unifié l'Europe, il l'aurait unifiée *sous le commandement* de la France : c'est une façon d'être européen qui est assez spéciale... Et si, en lisant dans Henri Houssaye

la campagne de 1814, notre cœur se serre si souvent ce n'est pas seulement parce que les sacrifices des nôtres et les derniers efforts d'un admirable génie demeurèrent vains, ce n'est pas seulement parce que la France fut envahie et sauvagement traitée, c'est parce que nous sentons nous, Français, qu'au fur et à mesure que s'accumulaient ces glorieuses défaites achevait de disparaître notre dernière chance de voir la France demeurer une grande puissance mondiale, une puissance qui eût fait rayonner sa civilisation sur l'univers.

***

« On trouvera ici, écrit M. Emil Ludwig, non seulement le Napoléon intime si bien décrit en France, mais encore toute sa personnalité vivante, etc. » Nul doute qu'en écrivant ces lignes l'historien allemand n'ait songé à M. Arthur-Lévy, dont l'ouvrage *Napoléon intime* est devenu presque classique. On vient d'en donner une nouvelle édition en deux volumes, enrichie de nombreux documents nouveaux et de plusieurs chapitres inédits.

La vie privée de l'Empereur inspire à M. Arthur-Lévy — et c'est à bien juste titre — une admiration sans bornes. Si sur ce point l'accord est aujourd'hui à peu près universel, il est juste de dire que c'est à M. Arthur-Lévy, au labeur immense qu'il a accompli pour grouper les documents démonstratifs qu'on le doit.

Quand il parle de Napoléon, « homme du devoir », et de ce qu'on pourrait appeler ses « vertus bourgeoises », M. Arthur-Lévy est positivement intarissable. Il a mille exemples à nous donner de la droiture, de la franchise, de l'aptitude à la reconnaissance, de la suprême rectitude d'esprit, du désintéressement de l'Empereur. Les preuves de dévouement familial ne lui inspirent pas des considérations moins justes, ni moins édifiantes. Il est vrai que, de ce point de vue, Bonaparte fut un homme assez étonnant et on l'admire, comme il convient, quand on le voit, sous-lieutenant, rogner sur sa solde pour faciliter la vie des siens.

La bonté de Napoléon est attestée par mille traits; dans l'intimité il était patient, doux et humain. Sur les champs de bataille même ses sentiments de pitié ne manquaient jamais, après l'action, de se manifester : il avait la plus grande sollicitude pour les blessés. Songeant à cette humanité, considérant aussi les nombreux cas où Napoléon fut contraint à la guerre, M. Arthur-Lévy qui, sur ce point, se rapproche de M. Ludwig met en avant les « aspirations pacifiques » de Napoléon. Il ne faudrait pas aller trop loin dans cette voie. L'Empereur a déclaré un jour « Je me f... de la vie d'un million

d'hommes. » De la part d'un pacifiste, c'est une assertion un peu inquiétante...

Bien qu'il ait plus qu'aucun souverain travaillé au bien du peuple, qu'il ait présidé à la rédaction du code civil, construit des aqueducs, des canaux et des égouts, Napoléon, au reste, n'avait à aucun degré des sentiments humanitaires. Les hommes considérés en foule lui inspiraient du mépris. Il travaillait à leur bonheur, parce qu'un souverain le doit, mais il n'était capable de pitié véritable qu'à l'égard des hommes qu'il connaissait, voyait. Sorti du peuple, ou à peu près, Napoléon manifesta toujours à l'égard de ses serviteurs ou de ses soldats des sentiments dont ceux qui n'ont pas vécu dans une condition humble sont généralement incapables. Son orgueil nourrit des rêves sans doute excessifs, mais ne lui fit jamais perdre le sentiment de son origine (Ludwig le nie et se trompe). Il connaissait une certaine sorte de souffrances, et cette connaissance, qui le rapprochait des malheureux, ne devait pas lui être inutile pendant les tragiques années de Sainte-Hélène.

Napoléon « amoureux » est longuement étudié par M. Arthur-Lévy qui a inséré dans son ouvrage la plupart des lettres adressées à Joséphine pendant la campagne d'Italie. C'était le temps de la grande passion et Bonaparte l'exprimait avec une ardeur, parfois une verdeur, qui rendent bien ridicules les insinuations si répandues aujourd'hui sur la « féminité » de l'Empereur. Ce feu, cet enthousiasme ne touchaient nullement Joséphine, qui avait d'autres plaisirs... et d'autres amours en tête. En vérité l'attitude de cette femme fut alors — et demeura longtemps — d'une légèreté, d'une frivolité bien déplaisantes. Le respect que l'idée de famille inspirait à l'Empereur explique seul qu'il ait longuement hésité à divorcer.

Sa fameuse « étoile » l'a bien mal guidé, d'ailleurs, en ce qui concerne les femmes. Marie-Louise, tout comme Joséphine, représente un type exceptionnellement réussi de faiblesse et d'inconséquence. Jusqu'en 1813 elle ne cessa pas de célébrer les attentions tendres dont son époux la comblait. L'année suivante elle abandonnait l'Empereur malheureux et vaincu, réussissant, par cette lâcheté, à scandaliser des princesses de sa propre famille... Napoléon se refusa longtemps à admettre la dure réalité. Il n'osa pas garder auprès de lui, à l'île d'Elbe, la douce Marie Walewska qu'il aimait, espérant toujours le retour de sa femme et de son fils.

***

M. Ludwig attribue les succès de Napoléon à ses seuls talents. « Sa vie, écrit-il, s'est dévidée simplement sans miracles... » Ce n'est

pas l'avis de M. Merejkovsky, qui, entraîné par une imagination mystique passablement stupéfiante, considère tour à tour l'Empereur comme un demi-dieu, un dieu, un envoyé du démon, un homme de l'Atlantide.

Les bases sur lesquelles le célèbre écrivain russe étaie ces suppositions sont, est-il besoin de le dire, assez fragiles. Savez-vous pourquoi on doit tenir Napoléon pour un homme de l'Atlantide? Parce qu'il a déclaré un jour que les mœurs des hommes étaient aussi éloignées des siennes *que la clarté de la lune diffère de celle du soleil.* Donc Napoléon était un solaire comme les Atlantes et, considérant son obésité, M. Merejkovsky ajoute qu'il était androgyne... encore comme les Atlantes.

Napoléon, au reste, aurait été convaincu de sa propre divinité et en torturant un peu une phrase du *Mémorial*, M. Merejkovsky incline à croire que, s'il en avait eu le temps, l'Empereur aurait prouvé aux hommes qu'il était le fils de Dieu.

En l'absence de cette preuve, l'historien russe se contente généralement de comparer Napoléon à Alexandre ou à Dionysos, ce qui n'est déjà pas trop mal. Cependant cette étrange affirmation lui échappe une fois « Ce n'est que lorsque nous aurons appris ce qu'est le fils de l'Homme que nous connaîtrons ce qu'est Napoléon, l'homme. »

En attendant, M. Merejkovsky se sent environné de mystères! Quel Dieu pouvait bien révérer l'Empereur? se demande-t-il avec inquiétude. La veille de la bataille d'Iéna, Napoléon se promenait seul la nuit auprès d'un bivouac quand une sentinelle, qui ne l'avait pas reconnu, lui tira un coup de feu. Napoléon se jeta à terre. « Comme s'il se prosternait, lui, le Maître du monde, devant un maître plus grand » commente M. Merejkovsky. « Qui adorait-il ainsi? Le hasard, son étoile, le Destin, soleil nocturne? » Ceux qui pendant la guerre ont « salué » balles et obus jugeront que le geste n'engage pas à de telles questions...

Il serait injuste pourtant de donner à croire que l'ouvrage de M. Merejkovsky ne vise qu'à situer la vie de l'Empereur sur un plan mystique. Il est des chapitres qu'anime un esprit plus positif et qui sont tout à fait remarquables.

S'il nous parait osé de diviniser Napoléon, il est certain que celui-ci a souvent cherché à atteindre des effets de surprise, presque « magiques », comme le veut M. Merejkovsky. Ce n'était pas en vain un admirateur d'Apollonius de Tyane. Dans cet ordre d'idées, certaine déclaration du Mémorial est très judicieusement mise en valeur (p. 61) par l'historien russe. Elle contient la seule explication vraiment satisfaisante de la campagne de Russie.

On voudrait louer aussi le chapitre consacré à Napoléon « le travailleur ». C'est un des côtés les plus stupéfiants de la vie de l'Empereur et il méritait la longue étude que M. Merejkovsky lui a consacrée. N'était-il pas étonnant cet homme qui « n'avait jamais connu les limites de sa fatigue » et pouvait travailler quinze heures et ne dormir que quatre, capable au reste de suivre mille affaires, se souvenant de tout et dictant plusieurs lettres à la fois?

Mais pourquoi diable M. Merejkovsky veut-il, lui aussi, que Napoléon ait été un homme *sans langue, sans peuple et sans patrie*? Elle est tout de même un peu choquante cette insistance des étrangers à vouloir que Napoléon ne fût pas Français!

***

Si l'on veut avoir une idée de la vie menée dans les cours étrangères créées par Napoléon, on lira avec autant d'utilité que d'agrément les mémoires de la comtesse Rasponi, dont quelques chapitres ont été publiés naguère dans la *Revue de Paris*. Celle qui par son mariage devint ensuite comtesse Rasponi était la propre fille du roi Murat, qui eut quatre enfants (Achille, Lucien, Lœtitia et Louise — qui est précisément notre écrivain). Bien qu'elle fût passablement jeune au temps où ses parents étonnaient Naples de leur splendeur, elle avait conservé de cette époque des souvenirs précis, qu'elle a évoqués avec une bonhomie assez piquante.

La cour de Murat était nombreuse et fastueuse : elle comprenait, comme celle de Napoléon, un grand maréchal du Palais, des chambellans, des préfets, des écuyers du palais, etc., etc. Chacun de ces fonctionnaires était revêtu d'un uniforme éblouissant, argent, écarlate ou amarante. Quelle que fût l'heure les ministres ne pouvaient se présenter devant le souverain qu'en habits brodés. L'étiquette demeurait, en toutes circonstances, extrêmement sévère, et il n'était guère d'acte de la vie des souverains qui ne comportât un cérémonial minutieusement réglé. Aussi disposée que soit la comtesse Rasponi à admirer les institutions réglées par ses parents, elle ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'elle évoque les Dames d'annonce qui, revêtues de robes montantes jaune serin, bayaient mélancoliquement leurs journées entières dans l'appartement de la reine, ou encore lorsqu'elle décrit les petits pages rouge et or, fils des meilleures familles de l'État, qui se tenaient debout derrière Murat, sa femme et ses enfants pendant les repas.

Comme tous les rois créés par Napoléon, Murat ne tarda pas à se montrer fort impatient de la tutelle où l'on entendait le maintenir. Il aspirait à une indépendance complète. Comment satisfaire les exi-

gences de l'Empereur? Celui-ci *sacrifiait tout à la France*, déclare la comtesse Rasponi avec un peu de dépit. (On voit que les contemporains n'eurent pas sur le patriotisme de Napoléon les idées de MM. Merejkovsky et Ludwig) et Murat, en fait de sacrifices, en était déjà à ne plus admettre que ceux accomplis en faveur de l'Italie, semblable en cela au roi Louis, qui se découvrait alors une âme de Hollandais, au roi Joseph rêvant de la liberté de l'Espagne... Si l'Empire eût duré, on imagine la rapidité avec laquelle, une fois Napoléon disparu, tous les royaumes étrangers qu'il avait formés auraient conquis leur autonomie. On eût assisté à la décomposition de l'empire d'Alexandre...

Des gouverneurs eussent mieux compris leur rôle sans doute que ces étrangers souverains. Murat ne décréta-t-il pas, un jour, que tout Français demeurant à son service devrait se faire naturaliser Napolitain! La décision, comme on pense, fut aussitôt cassée par l'Empereur, avec une rigueur dont la comtesse Rasponi ne manque pas de s'indigner.

Quand vinrent les mauvais jours, les dispositions italiennes de Murat s'accentuèrent; il s'était pris tout à fait au sérieux et méditait sur ses armées et ses peuples sans s'aviser que, privé du soutien de Napoléon, son trône n'aurait plus aucune solidité. La comtesse Rasponi a inséré dans ses Mémoires une série de lettres de Murat à l'Empereur, qui dans son esprit écartent définitivement toutes les accusations de trahison dont Murat a été l'objet. Or le leitmotiv desdites lettres est simplement celui-ci : « Faites la paix, sinon je serai entraîné, à mon grand regret, à me joindre à vos adversaires. » Napoléon continuant précisément la guerre parce que nos ennemis refusaient de nous accorder une paix honorable, la recommandation de Murat ne peut paraître que naïve ou jésuitique. On préfère opter pour la première hypothèse.

Les derniers chapitres des mémoires de la comtesse Rasponi n'ont peut-être pas une extrême importance du point de vue de la grande histoire, mais ils ont un charme bien rare. Le siège de Gaète qui y est décrit n'a fait que hâter la chute inévitable de la famille Murat. Tandis que Caroline, la sœur de l'Empereur, « une tête de Cromwell sur le corps d'une jolie femme », selon le mot de Napoléon, se maintenait péniblement dans Naples, ses derniers partisans assiégés dans Gaète y recevaient quelques boulets. La petite Louise se trouvait avec sa sœur et ses frères dans la place et le récit qu'elle a écrit, par la suite, de cette petite bataille met surtout en évidence la joie des enfants, excités et amusés par la lutte. C'est un joli tableau.

Après la reddition de Gaète la famille royale fut transportée à

Trieste sur un navire anglais. Dès les premières heures de la traversée la gentillesse des enfants gagna le cœur de tous les officiers. Le commandant ne songea plus bientôt qu'à satisfaire ces charmants prisonniers. Il n'était plus sur le *Tremendous* que jeux et sourires... A Trieste, par malheur, la scène changea : les autorités autrichiennes, n'ayant pas épuisé en faveur du prisonnier de Sainte-Hélène toute la cruauté que sa famille leur paraissait mériter, traitèrent fort mal Caroline et ses enfants.

***

Parmi tous les compagnons de gloire de Napoléon, Drouot mérite une place d'honneur. Sa vie fut une belle vie, où le courage, la fidélité, le travail, l'intelligence et la piété composèrent un noble concert. Pas une tache dans la carrière de celui que l'on avait surnommé *le Sage de la Grande Armée*, et qui semble plus que tout autre mériter le titre de héros de Plutarque. M. Sirieyx a évoqué cette pure destinée dans un livre savant et généreux, qui charmerait tout à fait le lecteur si les épisodes de la vie du général n'étaient répartis dans divers chapitres. « Le soldat. Le chef. Le savant. Le citoyen. Le chrétien » où il faut aller les chercher tour à tour, en montant, descendant, puis remontant le long de l'échelle du temps, avant de parvenir à les regrouper dans un ordre chronologique satisfaisant.

Drouot a été le plus grand artilleur des guerres de l'Empire : M. Sirieyx donne des détails curieux sur ces fameuses « charges d'artillerie » où son héros était passé maître. Cette manœuvre hardie consistait à lancer les artilleurs au galop dans la direction de l'ennemi, pour mettre en batterie rapidement, après une halte soudaine exécutée à peu de distance du front adverse. Suivaient des feux de salve qui fauchaient les rangs ennemis. A Wagram, à la Moskova, à Hanau, à la Rothière, Champaubert, Vauchamps, etc. le commandant de l'artillerie de la Garde exécuta ce mouvement avec autant de courage que d'efficacité.

Drouot, ayant suivi l'Empereur à l'île d'Elbe, le seconda pendant sa marche vers Paris, le fameux « vol de l'Aigle », puis à Waterloo, où il déploya une « activité prodigieuse ». Après la défaite Drouot, que rien n'abattait, prononça un magnifique discours à la Chambre des Pairs pour réclamer la continuation de la lutte. Gambetta avant la lettre, Drouot entendait que l'on luttât jusqu'au bout — ce qui était d'ailleurs plus généreux que sage. Ses efforts demeurèrent vains, mais lui valurent l'animadversion particulière du gouvernement royal. Aussi, bien qu'il eût invité la Garde à reconnaître

Louis XVIII, Drouot fut-il traduit devant un Conseil de guerre et il n'évita une condamnation que de justesse.

Acquitté, Drouot se retira parmi les siens à Nancy. Il espérait rejoindre l'Empereur à Sainte-Hélène et c'est la raison qui le détermina à refuser de devenir le précepteur de Napoléon III. Dans sa retraite il travaillait, revivait ses souvenirs. La mort de l'Empereur le laissa inconsolable. Après la révolution de 1830 il déclina l'honneur de présider à l'éducation du duc d'Orléans, il ne voulait servir que l'Empereur ou les siens. Frappé de cécité dans les dernières années de sa vie il accepta son malheur avec un courage stoïque. Les infortunes des autres le préoccupaient plus que la sienne propre : il donnait la majeure partie de ce qu'il possédait à d'anciens compagnons d'armes tombés dans la misère. Il mourut en 1847, l'esprit encore obsédé par l'épopée qu'il avait vécue, et, comme le dit M. Sirieyx, « fidèle jusqu'à la mort »...

***

Par la fidélité et le dévouement à la personne de l'Empereur, Lasalle, dont M. Marcel Dupont nous conte la vie folle, s'apparente à Drouot. Il l'égale par le courage : ce jeune prince des sabreurs, poussa en effet le mépris de la mort au plus haut degré. On l'entendait souvent répéter « Tout houzard qui n'est pas mort à trente ans est un jean-foutre ». Pour son compte, il ne vécut dans la « jean-foutrerie » que trois ans, puisqu'il tomba le front percé d'une balle, à Wagram, en pleine charge, dans la trente-quatrième année de son âge.

Pour le reste, on ne peut songer à le rapprocher de Drouot. Lasalle ne travaillait pas « du côté de la vertu ». Joueur, buveur, et amateur de bonnes fortunes, il faisait même parfois figure de mauvais sujet. Mais l'Empereur, qui n'aimait pas cependant les écarts de conduite, pardonnait toujours à Lasalle, allant même, quand il fallait, jusqu'à lui payer ses dettes.

La vie de Lasalle est une suite de galopades héroïques et d'extravagantes aventures. Il faut lire dans l'ouvrage de M. M. Dupont l'étonnant récit de l'affaire de Vicence, place occupée par l'ennemi, où Lasalle pénétra seul avec cinquante cavaliers, « rencontra » sa maîtresse et reçut de sa main les renseignements qu'elle avait recueillis sur les mouvements des troupes autrichiennes. On trouvera ensuite quelques épisodes relativement plus pacifiques, duels, beuveries, promenades à cheval accomplies dans des salles de bal, — simples intermèdes précédant les célèbres galopades de Prusse, ces raids étonnants accomplis au lendemain d'Iéna, et à l'issue

desquels Lasalle n'ayant plus que 500 hommes épuisés réussit à prendre la ville de Stettin, bien fortifiée, pourvue de canons, défendue par 10 000 hommes. Ce sont enfin, avant la campagne d'Autriche, les rudes et sanglantes *guerillas* d'Espagne. Mais lisez M. Dupont, dont l'entraînant ouvrage devrait être répandu à titre de propagande pour provoquer des engagements dans « la légère »...

***

En publiant *les Passages* de son grand-père Dominique Fleuret, M. Fernand Fleuret a ajouté une pièce d'un intérêt exceptionnel aux cahiers et souvenirs de sous-officiers ou simples soldats du Premier Empire édités jusqu'à ce jour.

N'attendez pas de Dominique Fleuret des détails sur les manœuvre d'une bataille. Voici comment il décrit celle de Medina del Rio Seco. « L'affaire a eu lieu le 27 août 1808. Nous les avons mis en déroute. J'ai eu le malheur dans cette affaire de perdre mon sac. J'y ai souffert de grand soif et de grande chaleur... » On n'est pas plus concis. Et le sergent Fleuret, devenant soudain amateur de pittoresque, continue « J'ai passé à Léon; j'y ai remarqué une superbe cathédrale et un joli quartier d'infanterie, et, dans la cour du quartier, il y avait des poissons de quatre couleurs. »

La majeure partie de la carrière militaire de Fleuret s'est déroulée en Espagne et ses souvenirs donnent une idée saisissante de la férocité de la guerre qui se déroula dans ce pays. Les soldats isolés ou blessés étaient infailliblement massacrés. S'ils formaient un petit détachement, ils devaient combattre nuit et jour contre les paysans. Chaque coin de rue abritait un tireur. Un accueil aimable dissimulait une feinte, préparait une trahison. Les femmes n'étaient pas les moins sauvages et Fleuret en a vu une « qui sabrait un chasseur blessé par son propre sabre ». Par voie de représailles, nos hommes à leur tour « pillent, brûlent et massacrent » des villages entiers. Fleuret le confesse sans embarras.

Ces atrocités, les pertes immenses de nos troupes qui fondent littéralement à chaque étape, les blessures, les maladies, dont il a personnellement sa large part, ne désarment pas un instant la bonne humeur de Fleuret. Il aime les combats, les aventures, et accepte leurs risques. En tous pays il se préoccupe fort des femmes et elles lui sont indulgentes.

En 1813, fait prisonnier, par des Anglais, qui ne le traitent pas trop brutalement, Fleuret est expédié en Angleterre. Il est à moitié nu quand il arrive là-bas. Après plusieurs semaines passées sur les pontons, à Portsmouth, on le débarque; dans les villes,

dont le séjour lui est assigné, il connaît une liberté relative. On voit ce grand diable se promener à demi nu dans les rues de Bath. Une chemise qu'on lui a donnée et qu'il a taillée lui-même lui tient lieu de pantalon. Cette tenue martiale émerveille un Anglais qui l'emmène dîner dans sa famille et le traite bien. En ce temps-là la guerre n'entraînait pas la haine de peuple à peuple. Quelques semaines plus tard une jeune Anglaise s'éprend du sous-officier. Il pourrait l'épouser, mais, dit-il « J'avais trop dans la tête cet état militaire, que je préférais à tout jamais le tapage des coups de canon, des feux de peloton, etc. ».

Rapatrié en France en 1814, après la première abdication, il demande un congé illimité. Mais, quand l'Empereur revient, il accourt, demande à combattre et participe à la bataille de Waterloo qu'il nous conte de façon tout à fait pittoresque. Après la défaite son régiment est conduit dans le Midi. Lui et tous ses camarades tiennent pour l'Empereur; les habitants, royalistes, les appellent brigands et rebelles, parce qu'ils refusent de prendre la cocarde blanche... Un jour Fleuret entend un groupe de civils chanter une chanson insultante pour Napoléon. Il bondit et « je leur dis que le premier qui chanterait les couplets que je lui passerais mon épée au travers du corps ». Il n'était point d'épreuves qui eussent abattu Fleuret. Il était de ceux que le « Diable corse » avait ensorcelés et qui ne demandaient qu'à le suivre — fût-ce au bout du monde...

***

Nul doute que Dominique Fleuret n'eût applaudi à l'étonnant récit de la vie de Napoléon que Balzac a mis dans la bouche du vieux grenadier Goguelat, dans le *Médecin de Campagne*. On se souvient des circonstances qui accompagnent cet épisode. Au cours d'une promenade qu'il accomplit avec le médecin Benassis, le commandant Genestas, ancien officier de l'Empereur est conduit dans une grange, où un vieux soldat de la Garde conte aux paysans émerveillés les diverses phases de l'épopée. Pour ce brave, qui eût ravi Merejkovsky, l'Empereur est un demi-dieu qui accumule les miracles. « Était-ce naturel? » est une interrogation qui vient couper incessamment cette narration endiablée, d'où, pour rappeler le mouvement et le style, nous extrayons ce simple récit de la campagne d'Italie. « Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes bien garnis, que je vois encore. Alors Napoléon qui n'était encore que Bonaparte nous souffle je ne sais quoi dans le ventre; et l'on marche la nuit et l'on marche le jour, on te les tape à Montenotte,

on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo et on ne te les lâche pas. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands, qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très bien, leur chipe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière; enfin leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. »

Cet héroïque récit de Goguelat, un des « morceaux » les plus parfaits de l'œuvre de Balzac, vient d'être l'objet d'une intelligente publication. On l'a dégagé du roman où il est inséré et illustré des plus amusantes images d'Épinal parues au temps de l'Empire. Les naïves images bleu et rouge du célèbre Jean-Charles Pellerin rehaussent à merveille le pittoresque et le merveilleux naïf de ce récit.

***

Avec Ouvrard, dont M. Arthur-Lévy nous conte l'histoire, nous ne quittons pas l'Empire, mais les hommes et les faits sur qui « la légende » a mis son sceau héroïque. Spéculateur, Ouvrard ne se souciait ni de gloire, ni de patrie. Il ne considérait que les affaires. Elles lui valurent des richesses immenses, mais peut-être les richesses n'étaient-elles pas pour lui l'essentiel. Il aimait les combinaisons pour elles-mêmes, pour le jeu, et presque dans l'abstrait. Son imagination était constamment en gésine et lui inspirait des idées d'une grandeur poétique.

Il n'y a pas lieu d'insister ici, la *Revue de Paris* ayant publié l'an dernier le récit des démêlés d'Ouvrard avec l'Empereur. On se souvient que le financier avait lancé une gigantesque combinaison, dont le but était de pomper à notre profit l'or de l'Amérique. Le résultat fut que nos caisses et celles de l'Espagne, notre alliée, se vidèrent rapidement. La Banque de France fut à la veille de la faillite... et cela pendant que l'Empereur gagnait la bataille d'Austerlitz. Revenu à Paris Napoléon ne fut pas long à démêler les fautes de ses ministres. Ouvrard fut expédié en prison. Il avait escroqué plus de cent millions, dont on ne put lui faire rendre qu'une partie.

Tous les gouvernements utilisèrent ses services et tous finirent par l'envoyer en prison. M. Arthur-Lévy nous conte avec humour ces grandeurs et ces captivités. Ouvrard n'était jamais à court d'invention. Tout événement le trouvait prêt à la riposte. Il lui arriva même un jour de rendre service à son pays. Ce fut en 1815 :

il conseilla alors au duc de Richelieu de contracter un grand emprunt; il en facilita l'émission et obtint un succès qui rétablit notre situation financière. C'était un remède, il est vrai, dont l'Empereur n'eût pas voulu. Sa maxime était « Pas de dette »... Campagnes ou grands travaux, toutes ses énormes entreprises, l'Empereur les a menées à bien sans contracter un seul emprunt.

***

On voit que la bibliothèque des études napoléoniennes, qui compte dit-on, plus de quarante mille volumes ou brochures s'est enrichie, depuis quelques mois, d'ouvrages importants. Au fur et à mesure que l'histoire déroule ses fresques, il est telle ou telle partie de l'œuvre de l'Empereur dont l'importance se trouve portée au premier plan. Préoccupé de l'existence de l'Europe et de ses hypothétiques États-Unis un Ludwig admire surtout l'œuvre européenne de l'Empereur. Songeant au bolchevisme, Merejkovsky considère que le plus solide rempart qui ait jamais été dressé contre la révolution, c'est le Code Napoléon... Dans l'œuvre immense que l'Empereur a accomplie en si peu de temps, il est sans nul doute bien des parties que l'on n'a pas mises encore en pleine lumière. Les événements de demain s'en chargeront. « La légende napoléonienne est comme la révélation de Saint Jean; chacun sent qu'il s'y cache autre chose, mais personne ne sait quoi », a dit Gœthe, et M. Ludwig a choisi cette phrase pour épigraphe de son livre. Elle eût mieux convenu, pourtant, à M. Merejkovsky, qui, cent ans après Goguelat, se montre disposé à diviniser l'Empereur. On doute d'ailleurs qu'il réussisse à rassembler beaucoup de fidèles et que nous soyons à la veille de ce jour, prédit par Anatole France, où l'histoire de Napoléon passera pour un mythe solaire.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour paraître prochainement :

JOHAN BOJER

LE NOUVEAU TEMPLE

— *ROMAN* —

Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS

Un volume : **12** fr.

Il sera tiré 500 *exemplaires numérotés sur Outhenin Chalandre...* **15** fr.
et 15 — — *sur Hollande...* **80** fr.

DU MÊME AUTEUR :

LE DERNIER VIKING
DYRENDAL
LES ÉMIGRANTS
LA GRANDE FAIM
MATERNITÉ
LES NUITS CLAIRES
LE PRISONNIER QUI CHANTAIT
LA PUISSANCE DU MENSONGE
SOUS LE CIEL VIDE

Chaque volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.